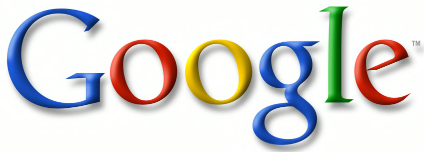
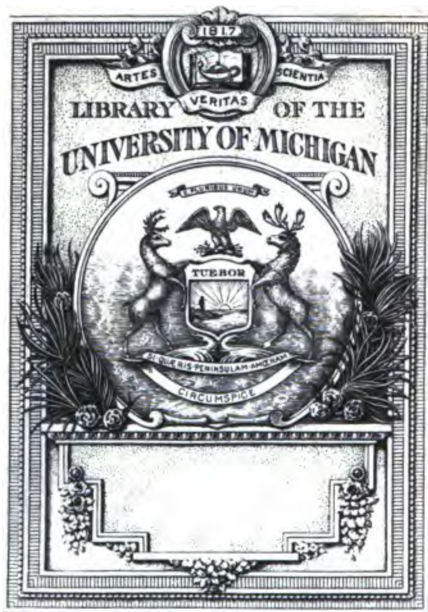



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Saint-Hyacinthe, Hyacinth Cordonnier, known as chevalier de Thémiseul de

HISTOIRE

DU

PRINCE TITI.

A. R.

SECONDE EDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la Croix d'or.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé : *Histoire du Prince Titi* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 25. Novembre 1735.

DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée la Veuve PISSOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de

Permission pour l'Impression de l'*Histoire du Prince Titi, la Conformité des Destinées, la Princesse infortunée, Traité de l'Amitié, par M. L. Conversation sur la Volupté. Traité de la Politesse, par M. de F.* &c. offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée sous notre contre-scel. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de

la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au

commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cent trente-cinq ; & de notre Regne le vingt-uniéme.

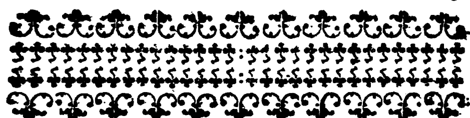
Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 194. fol. 183. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 12. Novembre 1735.

G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve PAULUS-DU-MESNIL.



PRÉFACE.

SI ce Livre paroiſſoit ſans Préface, à peine auroit-il l'air d'un Livre. Il en faut donc faire une; mais que dire? Avertira-t-on le Lecteur qu'il y trouvera autant de plaiſir que d'utilité? Il n'en croira rien, ni ſur la parole du Libraire, ni ſur celle de l'Auteur. S'excuſera-t-on au contraire ſur ce que l'éxécution ne répond pas au déſir qu'on a eu de plaire au Public? Et demanderoit-on d'a-

vance pardon de l'ennui que cet Ouvrage pourroit lui causer ? Mais le Public doit toujours sçavoir gré à un Auteur qui a voulu lui plaire, quand même il n'auroit pas réüssi ; & si un Livre ennuïe, le Lecteur ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Pourquoi le lit-il? Un Livre qu'on ne lit point n'ennuïe pas. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'une Préface est d'autant meilleure, qu'elle est plus courte, & pour cette raison, celle-ci ne sera pas plus longue. La voilà faite.



HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE PREMIER.

Contenant la vie de ce Prince, depuis sa naissance jusques à la Guerre contre le Roi de FORTESERRE.

RONOBY, Roi de *Magnasfriick*, étoit si juste, que ses Sujets étoient heureux; aussi lui donnerent-ils le surnom de *Bon*. Il tomba malade, tout le Roïaume fut allar-

mé. Les Médecins firent de leur mieux, mais quoiqu'ils fussent les meilleurs qu'on pût trouver, ils étoient trop ignorans pour le guérir. Ce bon Prince mourut. Il n'avoit qu'un fils âgé de vingt-trois ans; on le nommoit le Prince GINGUET. Son pere auroit bien voulu le deshériter, car GINGUET étoit hautain, farouche, & avare. Mais les Loix du Païs rendoient la Couronne héréditaire, un Testament n'y pouvoit rien changer. GINGUET monta de plein droit sur le Trône, après la mort de son pere.

Dès qu'il s'y fut placé, il envoïa des Ambassadeurs dans toutes les Cours, pour notifier la perte qu'il avoit faite, & le bien qui lui en revenoit, & il leur donna un ordre exprès, d'examiner toutes les Princesses qu'ils verroient, de l'informer de leurs

traits, de leurs tailles, & surtout de leurs mœurs. Il reçut, en conséquence, diverses informations, & même les portraits en mignatures de quelques Princesses qui étoient admirablement belles. Mais la beauté ne lui faisoit rien. Il vouloit un caractére qui lui convînt, & parmi toutes les Princesses dont ses Ambassadeurs lui écrivirent, il choisit TRIPALLE, parce qu'on lui avoit marqué qu'elle étoit si bonne ménagere, qu'elle ne se faisoit faire tous les ans qu'un habit, & même qu'elle le faisoit si bien rajuster, qu'il lui servoit quelquefois dix-huit mois ou deux ans; qu'elle filoit à merveille, & que quand elle avoit beaucoup de fil, elle en faisoit une Loterie, que les Seigneurs & les Dames de la Cour s'empressoient à remplir pour lui plaire. Ils se faisoient un hon-

neur de porter des chemises que leur Princesse avoit filées. L'argent de cette Loterie étoit un revenu si considérable, qu'il n'y avoit point de livre de fil qui ne lui rapportât ainsi plus de quatre mille florins ; ce qui faisoit que TRIPALLE se plaisoit si fort à ce travail, qu'elle se levoit en été à la pointe du jour, & qu'en hiver elle filoit dans son lit afin d'avoir chaud sans faire faire du feu. On ajoutoit d'ailleurs, qu'elle avoit beaucoup d'esprit, qu'elle sçavoit toutes les Sciences, qu'elle aimoit si fort à acquerir des connoissances, que pendant qu'elle filoit, une de ses femmes lui lisoit toujours quelque bon Livre, jusques-là qu'elle avoit fait tomber en consomption trois Dames à force de les avoir fait lire. GINGUET charmé, envoïa une Ambassade extraordinaire

pour la demander en mariage. Elle lui fut accordée, & partit de la Cour du Roi son pere, avec des coffres pleins d'or & d'argent qu'elle avoit amassé, une valise où étoient ses hardes, sa quenoüille, son roüet & un chat qu'elle aimoit beaucoup. Tous les Courtisans furent bien-aise de son départ, & les Marchands encore plus, parce que son exemple leur étoit préjudiciable. Personne ne la regreta; mais on lui disoit qu'on se réjoüissoit de voir qu'elle alloit devenir une grande Reine.

On ne tarda pas à célébrer le mariage, dès qu'elle fut arrivée à la Cour de GINGUET. Et dès qu'elle se vit mariée, elle s'appliqua si parfaitement à gagner l'esprit du Roi son mari, que bientôt ce Prince ne vit plus rien que par les yeux de TRIPALLE. L'avarice qui les animoit également,

fit qu'il se trouva d'abord entre eux une grande sympathie. D'ailleurs TRIPALLE, quoi qu'avec beaucoup plus d'esprit que le Roi, n'étoit pas moins vaine ni moins orgüeilleuse : elle sçavoit seulement mieux cacher ses défauts par l'artifice ; c'est à quoi lui servoit son esprit.

Neuf mois après son mariage elle accoucha d'un Prince, qui fut nommé TITI, à cause de sa mine aimable ; il étoit toujours riant, il étoit si doux, qu'il ne crioit ni ne pleuroit jamais ; si caressant, qu'il tendoit ses petits bras à tout le monde. Sa naissance causa beaucoup de joïe, mais particulierement à ceux qui approchoient de près ce jeune Prince, parce que tout enfant qu'il étoit, on voïoit dans sa phisionomie mille choses qui prédisoient un avenir heureux.

Sa naiſſance fit craindre au Roi & à la Reine trop de fécondité, ils trouvoient qu'il étoit venu trop vîte; néanmoins la Reine eut encore pluſieurs autres enfans qui moururent tous en bas âge, excepté le dernier de tous.

TITI cependant croiſſoit en ſageſſe & en beauté. On lui donna une eſpéce de Précepteur, qu'on titra auſſi du nom de Gouverneur, afin d'épargner la dépenſe de lui en donner un dans les formes. On faiſoit venir des Maîtres de la Ville pour lui apprendre ce que le prétendu Gouverneur ne pouvoit lui enſeigner. Cela coûtoit peu, parce qu'il entroit dans le marché beaucoup d'eſpérances qui ne coûtoient rien à la Reine, & qui flatoient beaucoup les Maîtres. Il faut dire auſſi que s'ils n'avoient pas grand profits, ils avoient beau-

coup d'honneur & peu de peine. C'étoit assez de mettre cet aimable Prince sur les voïes, son excellent naturel se portoit de lui-même à bien faire. Il avoit tant d'esprit, qu'il devançoit toujours ce que ses Maîtres vouloient lui apprendre; avec tout cela il étoit d'une douceur, d'une docilité, & d'une attention si parfaite, qu'il écoutoit tout, même les choses qu'on n'avoit pas besoin de lui dire, crainte qu'en montrant les sçavoir, il ne se méprît, ou qu'il ne dérobât à ses Maîtres la satisfaction de croire qu'il leur devoit tous ses progrès.

Quand il fut plus avancé en âge, il réüssit de même dans tous ses exercices; mais lorsque pour fortifier sa santé & son corps on l'obligeoit d'aller à la chasse, il ne joüissoit guéres que du plaisir de courir, & de voir les ruses des

animaux; il n'en prenoit point à les voir tuer, il en sauvoit le plus qu'il pouvoit, tant il avoit de répugnance à se divertir du mal de quoi que ce fût.

Il étoit déja parvenu à l'âge de dix-huit ans, & sa maison n'étoit encore composée que de son prétendu Gouverneur, un Page, un Valet de chambre, & deux Valets de pied, pris de ceux du Roi. A l'égard de l'argent, il ne connoissoit la monnoïe de son propre païs que comme d'autres connoissent des Médailles: ni le Roi, ni la Reine ne vouloient pas qu'il eût un sol, parce qu'ils avoient remarqué qu'il étoit bon, compatissant, libéral, & qu'il ne garderoit pas ce qu'on lui donneroit. Il auroit dû néanmoins joüir du revenu des Terres de son appanage, qui comme héritier présomptif de la Couron-

ne, lui auroient au moins donné par jour vingt mille sols. Mais son pere ni sa mere ne vouloient point qu'il eût de Maison ; parce qu'ils touchoient son revenu, & qu'ils en augmentoient leurs trésors. Le Prince TITI n'en marquoit aucun chagrin, il paroissoit toujours riant & satisfait. Le Roi ni la Reine ne prenoient point cette tranquillité pour un effet de la soumission de TITI à leur volonté, mais pour une preuve du mépris qu'il faisoit de l'argent. Ce qui les irritoit d'autant plus contre lui, qu'ils regardoient ce désintéressement comme un reproche tacite de leur avarice, & comme un présage de la dissipation de leurs trésors après leur mort. Cela leur causoit une douleur qui alloit jusques à leur faire verser des larmes. Aussi haïssoient-ils le Prince TITI

autant qu'ils aimoient son cadet. Celui-ci avoit montré dès le berceau, une envie d'amasser si forte, qu'à l'âge de cinq ou six ans il se privoit des bons bons qu'on lui donnoit, & alloit grapiller ceux des autres ; il serroit si bien les siens, qu'il laissoit ses fruits ou ses confitures se gâter & se moisir plutôt que d'en faire usage. GINGUET & TRIPALLE en étoient si charmés, qu'ils le prenoient avec transport entre leurs bras, l'embrassoient, le loüoient & le considéroient comme un enfant qui seroit le vrai héros de leur race.

Un jour que le Prince TITI alloit à un rendez-vous de chasse, l'Ecuïer qui couroit devant lui froissa de sa botte une vieille femme, qu'il fit tomber dans un endroit bourbeux. En vain le Prince cria à l'Ecuïer d'arrêter ; soit

que l'Ecuïer l'entendît, ou non, il ne tourna pas seulement la tête. Cependant le Prince s'étoit jetté de cheval au milieu de la boüe pour relever la vieille femme, & son Page dont il étoit suivi en avoit fait autant, sans se donner ni l'un ni l'autre le tems d'arrêter leurs chevaux. Le Prince & le Page au milieu de la boüe essaïoient de relever la vieille, ce qui n'étoit pas facile, parce qu'elle ne pouvoit s'aider d'une jambe qu'elle croïoit s'être démise : cette femme étoit pesante, & ils vouloient la relever doucement, pour ne point augmenter ses douleurs. Après bien des précautions, ils la tirerent enfin de la boüe, & la porterent à quelques pas de là sur un terrein sec entre deux arbres, où ils l'assirent : ils la prierent d'éxaminer si véritablement sa jambe étoit démise, il se trou-

va qu'elle n'étoit que foulée ; une entorse violente causoit une extrême douleur à la vieille, mais rien n'étoit ni démis, ni cassé. Après l'avoir laissé quelque tems à se remettre, ils lui offrirent de l'aider à regagner sa maison, qu'elle leur dit n'être pas fort éloignée : elle prit d'un côté le Prince sous le bras, s'appuïa de l'autre sur l'épaule du Page : ils marcherent ainsi tous trois à pas de tortüe jusques sur la lisiere de la Forêt. La vieille se trouva alors si foible, qu'ils furent obligés de faire une pause, quoiqu'ils ne fussent pas à un jet de pierre de la maison, ou plutôt de la cabanne de la vieille. Le Prince lui réitéra les excuses qu'il lui avoit déja faites de l'étourderie de l'Ecuïer, qu'il ne nomma pourtant pas de ce nom, parce qu'il ne vouloit point se faire connoître.

Il demanda ensuite à la bonne femme si elle ne vouloit pas qu'on fût chercher quelqu'un à sa maison, qu'elle leur avoit montrée. Elle répondit, qu'il n'y avoit personne qu'elle qui l'habitât; sur quoi le Prince commença à avoir de l'inquiétude, parce que cette bonne femme n'étoit pas en état d'être laissée seule : Il faut donc, lui dit-il, qu'on aille vous chercher quelqu'un dans le Hameau voisin. Cela n'est pas nécessaire, répondit la vieille, je n'ai rien à faire qu'à me tenir en repos. C'est pour cela même, reprit le Prince, qu'il vous faut quelqu'un pour vous donner ce dont vous pourriez avoir besoin. La vieille fit un nouvel effort, & ils arriverent enfin à la cabanne, dont elle ouvrit la porte avec une clef de bois. Cette cabanne étoit à moitié en terre; il y avoit cependant

une séparation dans la longueur qui faisoit deux petites chambres, ou plutôt deux petites grottes. La vieille s'assit sur une banquette de terre qui y servoit de siége, pria le Prince de s'asseoir auprès d'elle, fit avancer une petite table devant lui, & demanda par grace au Page de tirer d'un trou qu'elle montra, trois petites corbeilles, dans l'une desquelles il y avoit des noisettes, dans l'autre des noix, & dans la troisiéme des néfles; elle les fit mettre sur la petite table, & pria le Prince & le Page d'en manger. Le Prince dit au Page de prendre seulement une poignée de chaque chose, & d'aller dans les maisons du Hameau voisin chercher quelque femme qui vînt avoir soin de la pauvre blessée. Celle-ci s'y opposoit; mais le Page n'eut d'égard qu'à l'ordre de son Maître, il

courut l'éxécuter. Cependant TITI par complaisance pour la vieille, prit quelques noisettes. Quand il en eut goûté, il les trouva si bonnes, si bonnes, qu'il y revint plusieurs fois : plus il en mangeoit, plus il les trouvoit excellentes. Il ne goûtoit ni des noix, ni des néfles, n'imaginant pas qu'elles pussent être aussi bonnes : cependant comme la vieille le pressa d'en goûter, il eut encore la complaisance de le faire, & ne fut pas moins surpris de leur bonté, que du goût délicieux des noisettes : jamais il n'avoit fait si bonne chere. Le Page revint avec deux femmes, dont la plus jeune, qui étoit la fille de l'autre, quoique pourtant elle eût pû être une grand-mere, venoit pour avoir soin de la bonne vieille. On étoit convenu qu'elle auroit un sol par jour ; le Page le

dit devant elle, afin qu'il n'y eût point de dispute. Le Prince ajouta que si elle contentoit bien la bonne femme, il lui donneroit deux sols au lieu d'un, & même quelque chose de plus. Ne voudriez-vous point, mon bon Monsieur, dit cette femme, me donner quelque chose d'avance? Excusez, je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Le Prince se trouva alors bien embarrassé & bien fâché; il n'avoit pas un sol. Je n'ai point d'argent, lui dit-il; & vous, ajouta-t'il, en s'adressant au Page, n'en avez-vous point? Vous sçavez bien qu'on n'en porte pas quand on va à la chasse, répondit le Page; je n'ai que quatre sols & demi, les voilà. Le Prince les prit, & les donna à la femme, en assurant qu'elle n'avoit qu'à bien faire son devoir, & qu'il lui en enverroit davantage

le lendemain. Ces quatre sols étoient cependant toute la ressource du pauvre Page ; c'étoit un fonds qu'il destinoit à faire profiter au Lansquenet. TITI se trouva alors dans un nouvel embarras ; le rendez-vous de la chasse étoit loin, il ne sçavoit ce que ses chevaux étoient devenus, il craignoit qu'ils ne fussent égarés, & que cela ne lui attirât du chagrin de la part du Roi & de la Reine ; car la Reine se mêloit de tout, principalement quand il s'agissoit de le gronder. Résolu d'aller à pied au rendez-vous, il se leva, après avoir assuré la vieille qu'elle auroit le lendemain de ses nouvelles, & l'avoir remercié de ses excellentes noisettes. Mais la vieille en lui faisant de son côté beaucoup de remercimens, ne voulut point le laisser sortir qu'il n'eût mis dans

ſes poches ce qui reſtoit de noiſettes, de nèfles, & de noix, quoiqu'il en eût tant mangé, & le Page auſſi, qu'il eut honte d'en emporter. En marchant avec le Page, TITI ne put s'empêcher de lui parler de ſon inquiétude, non-ſeulement à l'égard de leurs chevaux, mais encore touchant leurs habits qui étoient couverts de boüe, & principalement touchant les moïens d'avoir de l'argent le lendemain pour envoïer à la vieille, à laquelle il vouloit auſſi envoïer un Médecin & un Chirurgien. A l'égard des chevaux, dit le Page, ils auront ſans doute ſuivi celui de l'Ecuïer; ainſi n'en ſoïez point en peine. A l'égard de nos habits, comme ce ne ſont que des habits de chaſſe, & que ce n'eſt qu'une boüe ſablonneuſe, en les nettoïant bien, il n'y paroîtra pas, & je m'en char-

ge. A l'égard de l'argent, il me ſemble, MONSEIGNEUR, que vous pouvez bien en demander à la Reine ; & ſi elle vous en refuſe, en demander au Roi. Comme ils ne vous en donnent jamais, LEURS MAJESTÉ'S ne vous en refuſeront pas pour remedier à un malheur dont leur Ecuïer eſt la cauſe. Il faudra bien que je le faſſe, dit le Prince en ſoupirant. Ils s'entretenoient ſur tout cela, quand ils virent l'Ecuïer revenir à eux. Il avoit été juſqu'au rendez-vous ſans s'appercevoir que les chevaux du Prince couroient à vuide ; & tout étonné, il avoit ſur le champ tourné bride pour le chercher par le même chemin. Le Prince le gronda, quoiqu'il n'osât le faire autant que cet homme le méritoit ; le Prince l'auroit ſévérement puni s'il avoit été maître

de le faire. Aïant remonté à cheval, il regagna la chasse. L'Ecuïer informé de l'avanture, loin d'être honteux de son étourderie, ou plutôt de sa malice, car elle y avoit eu part, conta comme une belle action ce qu'il avoit fait, & comme une sotise ce qu'avoit fait le Prince : ainsi à peine furent-ils de retour au Palais, que l'avanture fut divulguée, & servit de plaisanterie aux Courtisans, qui sçavoient bien que c'étoit faire leur cour que de ne pas loüer TITI ; de sorte que quoiqu'ils ne pussent s'empêcher d'admirer & de loüer sa bonté dans le fond de leur cœur, ils exerçoient cependant toute leur belle humeur à la tourner en ridicule. Dès que le Prince parut devant le Roi & la Reine, ils furent les premiers à le railler, & son petit frere s'en mêla aussi. On n'appella plus le

Page de TITI que *le Page aux Vieilles ;* sobriquet qui lui dura long-tems, dont il se fâcha d'abord, & dont il se fit honneur dans la suite. Les plaisanteries mal fondées tournent enfin à la gloire de ceux contre qui on les fait. Il n'en fut pas de même d'une réponse que fit le Page à un Conseiller d'Etat, qui malgré son grand âge & sa dignité, faisoit le galant auprès de toutes les jeunes filles, non de cette maniere agréable & polie, où une ironie aimable rend le badinage même bienséant aux vieillards, mais avec toute la fadeur d'un vieux visage, dont les yeux veulent se tourner tendrement. Ce Conseiller aïant appellé le Page de son sobriquet, *Page aux Vieilles*, celui-ci lui repartit, qu'*il aimoit mieux être le Page des Vieilles, que le Sot des Jeunes.* Ce qui

fit beaucoup rire ceux qui étoient préſens, & ce qui rendit le Conſeiller auſſi honteux qu'irrité dans le fond du cœur; car ce ſobriquet lui reſta auſſi. Et c'eſt encore une maniere de le déſigner, qu'emploïent ceux qui font la généalogie de ſa famille.

Le Prince fut le lendemain matin chez la Reine plutôt que de coutume; il vouloit lui parler ſeul. Qui vous amene ſi-tôt, lui dit-elle? MADAME, répondit TITI, l'envie de rendre mes reſpects à VOTRE MAJESTÉ, & de lui demander une grace. Quoi, reprit-elle, en refrognant la mine à ce mot de grace? De vouloir bien, continua TITI, me faire donner quelqu'argent; j'en ai un beſoin extrême; vous ſçavez, MADAME, que je n'ai jamais un ſol. Qu'en avez-vous à faire, répondit la Reine? N'ê-

tes-vous pas nourri, vêtu, logé, & servi ? Que vous faut-il de plus ? Rien pour moi, MADAME, répondit le Prince ; mais il y a des cas où je voudrois pourtant bien pouvoir disposer de quelque petite chose. Oh, des cas, MONSIEUR, des cas, dit la Reine ; eh pour quel cas vous faut-il maintenant de l'argent ? Je supplie VOTRE MAJESTE' de me dispenser de le dire, répondit le Prince. Non, dit la Reine, je veux le sçavoir, & sans cela vous n'aurez rien. Puisque vous le voulez, MADAME, dit TITI, c'est que j'en ai promis à une femme que je fis chercher pour avoir soin de la bonne vieille qu'un Ecuïer du Roi a estropiée, & qu'il ne me convient pas d'avoir promis, & de ne pas tenir. Eh pourquoi promettez-vous, reprit la Reine ? Que vous fait cette

vieille

vieille pour avoir tant de soin d'elle ? Qu'elle vive ou qu'elle meure, que vous importe ? Diroit-on pas qu'une vieille est fort nécessaire à un Etat ? Je croïois, dit TITI, que je n'étois Prince que pour secourir particuliérement les malheureux. Ah vraiment voilà de belles idées, s'écria la Reine : Allez, allez, MONSIEUR, ces maximes sont bonnes dans des Livres. Apprenez, une fois pour toutes, que les Princes ne sont pas faits pour les hommes, mais les hommes pour les Princes. S'il y a des malheureux, tant pis pour eux. Vous seriez un plaisant Roi. Allez, MONSIEUR, allez, je vous remercie de votre bon-jour ; comptez que vous n'aurez rien. TITI se sentit l'ame pleine de douleur à ce discours ; il y fut plus sensible qu'au refus que la Reine lui fit. Il se retira

dans son appartement, n'osant quasi penser que sa mere fût capable d'une si grande dureté d'ame. Il en soupiroit, & disoit en lui-même, qu'il aimeroit mieux n'être pas Prince, que d'avoir tant d'inhumanité. Il dit à L'EVEILLE', c'étoit le nom de son Page, qu'il étoit au désespoir, que la Reine n'avoit point voulu lui donner d'argent, & que s'il alloit au Roi, il voïoit bien qu'il n'en obtiendroit rien non plus; que cela ne serviroit qu'à irriter encore la Reine sa mere. Le Page invectiva beaucoup contre l'injustice de l'un & de l'autre, contre leur avarice, & l'état où ils laissoient un Prince des revenus duquel ils s'étoient emparés; TITI lui imposa silence, & lui dit de songer seulement à quelqu'expédient pour avoir un écu ou deux. Le Page alla trouver

son pere, qui étoit un bon Gentilhomme, mais pauvre, & chargé d'une grosse famille; il n'avoit que cinq écus: s'étant informé des raisons qui faisoient que le Prince avoit besoin d'argent, il lui en envoïa quatre, & lui fit dire qu'il vendroit plutôt un grand gobelet d'argent qu'il avoit, que de l'en laisser manquer. L'EVEILLE' retourna bien joïeux auprès du Prince. En entrant dans sa chambre, après avoir regardé s'il n'y avoit personne, il commença par faire plusieurs caprioles, pour exprimer sa joïe, sans parler; après quoi il donna à TITI les quatre écus. Le Prince fut ravi, & ordonna sur le champ au Page d'aller prendre un Médecin & un Chirurgien, de les mener chez la bonne vieille, de donner trente sols à la femme qui la gardoit, & de mé-

nager le reste pour les choses nécessaires, & le païement du Médecin & du Chirurgien. Le Page éxécuta ses ordres avec une ponctualité plus digne d'un homme raisonnable que d'un Page ; il trouva la bonne vieille beaucoup mieux : cependant le Médecin qui avoit fait ses études à Paris, lui ordonna deux saignées, une purgation & des clisteres ; & le Chirurgien voulut appliquer à la jambe des cataplames ; mais la vieille remit au lendemain à le faire, pour ne leur pas dire qu'elle n'en feroit rien. Comme ils étoient prêts à s'en retourner, une poule annonça par son chant qu'elle venoit de pondre. Le Monsieur qui étoit avec vous hier, dit la vieille en s'adressant au Page ; car on ne lui avoit pas dit que ce Monsieur étoit le Prince TITI, & elle feignoit de

l'ignorer ; ce Monsieur a trouvé bonnes mes noisettes, mes noix & mes néfles. Je vous prie de lui porter l'œuf que ma poule vient de pondre, je puis vous assurer qu'il le trouvera encore bien meilleur que tout ce qu'il a goûté ici. Dites-lui que je le supplie de vouloir bien le manger. Elle envoïa lever l'œuf, l'enveloppa dans des herbes, & le donna au Page, en lui recommandant bien de prendre garde de ne le pas casser. Aïant alors pris congé de la vieille, le Médecin & le Chirurgien retournerent chez eux, & L'EVEILLE' vint rendre compte au Prince de ce qui s'étoit passé, il lui donna l'œuf. Vraiment, dit TITI en le recevant, je n'ai point songé à manger les néfles, ni les noix que je mis dans mes poches quand je sortis de chez cette bonne vieille, elles sont res-

tées dans mon habit de chasse. Va, L'EVEILLE', qu'on me fasse cuire cet œuf, ne le perds point de vûë, puisqu'il doit être si bon ; & quand il sera cuit, apporte-le moi. Cet œuf, avec mes noix, mes néfles & mes noisettes, fera mon souper. Le Page obéït, & pendant ce tems le Prince fut chercher dans les poches de son habit de chasse les néfles, les noix & les noisettes qu'il prépara pour manger après son œuf. L'EVEILLE' revint avec un Officier de la bouche pour servir le Prince. Quand on eut mis son couvert, il prit l'œuf, le cassa un peu par le haut pour faire l'ouverture nécessaire à des moüillettes que l'Officier préparoit : il avoit peine à le casser, il frappa plus fort, & un morceau de la coque sauta en s'éclatant, & laissa voir quelque chose de si brillant, que le

Prince en étoit ébloüi. L'Officier & le Page s'approcherent pour regarder. Après la premiere surprise, TITI leva le reste de la coque, & découvrit un diamant d'un éclat si merveilleux, que jamais on n'en a vû un pareil. Il étoit plein de feu, la plus belle eau du monde, & d'une grosseur telle qu'il ne s'en trouve point. TITI ne pouvoit revenir de son étonnement ; il ne sçavoit que faire, ni que penser. Pendant qu'il rêvoit à ce miracle, & que l'Officier & le Page admiroient le diamant que le Prince leur avoit donné à voir, il prit une noisette qu'il mit sous ses dents pour la casser : mais quelle fut sa surprise ! cette noisette se trouva encore un diamant : quel nouveau sujet d'admiration ! On se jette sur les autres, on les casse ; autant de diamans que de noiset-

tes, & de diamans aussi parfaits dans leur espece, que le gros l'étoit dans la sienne. On voulut ensuite éxaminer les noix & les néfles, elles se trouverent encore des diamans admirables : les uns étoient enfermés dans la coque de la noix, les autres couverts de la peau de la néfle. L'Officier transporté de joïe & d'étonnement, sortit de la chambre du Prince, occupé, aussi-bien que le Page, à considérer tant de merveilles, & courut publier une nouvelle si surprenante. Il alla jusqu'au Roi & à la Reine, à qui il la dit avec transport. LEURS MAJESTE'S se leverent sur le champ, & vinrent en hâte dans l'appartement du Prince, qu'ils trouverent devant une table en effet chargée de plus de richesses qu'on n'en croïoit dans tout l'univers. La Reine se saisit d'abord

du gros diamant, qu'elle considéroit, qu'elle regardoit de tous les côtés, qu'elle auroit voulu avaler comme l'œuf dont il avoit la forme ; elle le faisoit admirer au Roi, aux uns & aux autres des Courtisans qui avoient suivi, & ausquels elle le portoit avec des transports qui lui faisoient faire des sauts peu séans à la Majesté Royale. Elle revint ensuite à examiner les autres diamans, & sa joïe alla jusques à lui faire embrasser le Prince TITI, & à le faire embrasser du Roi. Cependant relevant les quatre coins de la nappe sur laquelle étoient de si précieux fruits, elle les emporta dans son appartement, en disant au Prince TITI qu'elle lui parleroit le lendemain matin.

Le Roi & la Reine rentrés dans leur appartement congédierent tous les Courtisans, & envoïe-

rent chercher les plus habiles Joüailliers. Le bruit d'une si grande nouvelle s'étoit déja répandu dans la Ville, & les Joüailliers surpris étoient accourus au Palais dans l'espérance de voir les diamans merveilleux. Plus ils les éxaminerent, plus ils en admirerent la bonté & la beauté.

LEURS MAJESTE'S ne purent dormir de joïe, elles en parlerent toute la nuit, & conclurent que cette vieille, pour qui le Prince TITI avoit marqué tant de compassion, devoit être une très-puissante Fée, qu'il n'y avoit qu'une Fée qui pût faire de si magnifiques présens; c'est pourquoi, dit la Reine, nous ferions bien d'aller demain la voir, de lui faire beaucoup de caresses, de lui mener tous les Médecins & tous les Chirurgiens de la Cour, & de l'assurer qu'elle peut

difpofer de tout ce qui eft en notre pouvoir. Le Roi approuva ce Confeil, & dès le point du jour il ordonna qu'on tînt prêts les plus beaux caroffes, que tous les Médecins & les Chirurgiens fe tinffent prêts à le fuivre, & qu'on invitât auffi tous les Seigneurs de la Cour à s'y trouver à la fortie de table, avec leurs plus beaux équipages : il n'y eut que le Prince TITI auquel on ne fit rien dire. On ne vouloit pas le mener, parce qu'on ne vouloit pas lui conferver la faveur de la Fée ; mais la Reine lui envoïa le matin deux ginguets d'or enveloppés dans du papier cacheté, avec un compliment fort poli, où elle l'affuroit que pourvû qu'il ménageât bien cet argent, il la trouveroit toujours difpofée à lui faire plaifir. Le Prince eut la difcrétion de ne point ouvrir le petit

paquet devant l'Officier qui le lui avoit apporté, & de ne rien dire ensuite du présent de la Reine, par respect pour elle; il se contenta de sortir dans l'instant avec l'Officier pour porter lui-même à la Reine sa réponse & ses remercimens. Il les fit avec autant de marques de reconnoissance, que si c'eût été une grande grace. La Reine, malgré son caractére impérieux, n'osoit lui parler de ses diamans: TITI n'en ouvrit pas la bouche, & se retira lorsqu'il entendit une Dame qui alloit en parler. On fit dire à deux Seigneurs qui avoient beaucoup de part en la bienveillance du Prince, de le mener à la chasse d'un côté opposé à celui où le Roi vouloit aller. Ils le firent, & d'abord après le dîné du Roi & de la Reine, qui avoient mangé à leur petit couvert, on partit

pour aller voir la vieille. La Cour n'avoit jamais été si brillante pendant le regne du Roi GINGUET. Tous les Officiers de sa Maison qui avoient pû trouver des chevaux dans ses écuries étoient à cheval, plusieurs autres en avoient emprunté; car les écuries du Roi en étoient si mal fournies, que la Princesse de BLANCHEBRUNE, cousine germaine de SA MAJESTE', & qui s'étoit proposé de faire cette partie à cheval, ne l'auroit pas faite, si le Premier Ministre ne lui eût fait prêter un de ses chevaux de main. Il y avoit un carosse plein de Médecins, qui suivoit immédiatement celui du Roi, un autre plein d'Apoticaires, un troisiéme plein de Chirurgiens. On arriva à la cabane de la vieille, où d'abord la Reine mit pied à terre, le Roi descendit aussi de carosse, & tous

les Courtifans parurent autour de cette cabane chapeau fous le bras. La porte en étoit fermée. La Reine elle-même voulut aller frapper. Tac, tac : Qui eft là, dit la voix d'une femme ? C'eft la Reine, répondit TRIPALLE; ouvrez , ma bonne, ouvrez ; cette femme ouvrit. Comment fe porte la bonne Maitreffe de cette maifon , dit la Reine en entrant ? Fort bien, MADAME, dit celle qui avoit ouvert, elle eft allée dans la Forêt. Comment, dit la Reine, elle eft fortie ? Oüi, MADAME. Eh de quel côté eft-elle allée ? De ce côté là, dit la femme. La Reine & le Roi remonterent en caroffe, & allerent du côté qu'on leur avoit montré. Ils ordonnerent aux Courtifans de chercher dans la Forêt ; on eut beau chercher, on ne trouva pas la vieille. Comme le jour baif-

soit, la Reine fit retourner à la cabane, pour voir si la bonne vieille étoit revenuë; elle ne l'étoit point encore. Ainsi toute la Cour reprit le chemin du Palais, & fit un voïage inutile, mais d'ailleurs si agréable, que tous ceux qui ne le faisoient pas dans les mêmes vûës que LEURS MAJESTÉ's, y eurent beaucoup de plaisir.

Quand le Roi & la Reine furent retirés dans leur appartement, ils se trouverent très-chagrins de cette course inutile. Cela n'avoit pas laissé que de leur coûter quelque chose: il avoit fallu loüer des carosses de remise pour les Médecins, les Chirurgiens & les Apoticaires qu'on avoit menés, & faire encore quelques autres frais. Ils chercherent à se consoler en allant voir leurs diamans. Ils en admirerent avec une

nouvelle ſurpriſe & l'abondance & la beauté. Ils ſe croïoient les plus riches Princes du monde, & ils avoient raiſon ; ils auroient eu dequoi l'acheter, s'il y eût eu quelqu'un qui eût pû le vendre. Cependant cela même leur cauſa un nouveau ſujet de chagrin. Nous avons fait une grande faute, dit TRIPALLE à GINGUET ; puiſque nous étions chez la vieille, nous pouvions bien demander à cette femme qui gardoit ſa cabane, qu'elle nous donnât des noix, des néfles & des noiſettes de la vieille, & même lui demander s'il n'y avoit point d'œufs ; nous aurions peut-être fait ainſi une plus grande récolte de diamans que nous n'en avons déja. Parbleu, dit le Roi, certes vous avez raiſon, MADAME, nous avons fait une grande ſotiſe. A quoi avons-nous pensé, conti-

nua-t-il, en se donnant du plat de la main sur le front ? Peut-on faire une pareille faute ! Nous aurions peut-être pû trouver des boisseaux de diamans plus beaux que ceux que nous avons déja. Que faire, dit la Reine ? C'est aussi votre faute, MADAME, reprit GINGUET ; pourquoi n'y avez-vous pas songé ? Belle raison, reprit TRIPALLE ! Pourquoi n'y avez-vous pas songé vous-même ? N'y étiez-vous pas aussi-bien que moi ? Oüi, dit le Roi ; mais je n'ai point entré dans la cabane, c'est vous seule qui y avez entré, & cela devoit vous faire penser aux néfles & au reste. Il ne tenoit qu'à vous d'y entrer aussi-bien que moi, reprit la Reine ; qui vous en empêchoit ? l'entrée étoit libre. Non elle ne l'étoit pas, répondit brusquement GINGUET ; vous la bouchiez

toute entiere avec votre corps & votre panier. Helas ! vous n'aviez qu'à dire, repartit TRIPALLE, un peu émuë ; si je suis grasse, vous êtes maigre, il ne vous faut pas tant de place pour passer ; en me tournant un peu de côté, vous én auriez eu assez : Mais à quoi servent ces discussions, continua-t-elle ? Il n'y a qu'à y retourner demain, nous n'avons pas besoin d'y mener toute la Faculté, comme nous avons fait aujourd'hui ; ainsi nous épargnerons des loüages de carosses : le reste ne nous coûtera rien. Cet avis calma un peu GINGUET, qui se mettoit aisément en colere, & qui se radoucissoit avec peine ; de sorte que, quoiqu'il prit un ton radouci quand il approuva cet avis, il conserva pourtant un air boudant avec lequel ils furent se coucher. Le Roi & la Reine, ainsi qu'ils

l'avoient projetté, prirent le lendemain dans leur carosse le jeune Prince cadet de TITI avec la Princesse de BLANCHEBRUNE, & retournerent voir la vieille suivis de toute leur Cour. Comme le Prince TITI avoit bien vû par ce qui s'étoit passé la veille, qu'on ne souhaitoit pas qu'il fût de cette partie, il ne se présenta point pour en être, & n'y fut point invité. Ils trouverent la bonne vieille sur le pas de sa porte qui épluchoit des herbes. La Reine & le Roi descendirent de carosse suivis du petit Prince cadet, qu'on appelloit TRIPTILLON, de la Princesse de BLANCHEBRUNE, & de toute leur Cour; ils aborderent la vieille en lui faisant de grandes révérences. La bonne femme se leva d'abord, & faisoit aussi des révérences à droite, à gauche & de tous les

côtés ; elle ne disoit pas un mot qu'elle n'en fît une. La Reine lui fit de beaux & longs complimens, car elle en sçavoit bien faire : la vieille marqua sa surprise, répondit de son mieux, pria le Roi, la Reine, la Princesse & le petit Prince d'entrer dans sa cabane, dont la Reine paroissoit curieuse d'éxaminer le logement. Elle étoit trop petite pour que d'autres pussent y entrer. La Reine après avoir vû les deux chambres qui y étoient formées par une cloison, s'affit sur la banquette, où le Roi, le petit Prince & la Princesse s'assirent aussi. La Reine voulut faire asseoir à côté d'elle la vieille, & commanda pour cet effet à TRIPTILLON de se lever, pour qu'il y eût place : mais la vieille supplia SA MAJESTE' de l'en dispenser, & fut s'asseoir sur le pas de la porte, le dos tourné du côté

de la campagne, de ſorte qu'elle étoit vis-à-vis de LEURS MAJESTE'S. L'un & l'autre lui firent pluſieurs queſtions ſur ſon âge, ſes parens, le lieu de ſa naiſſance, ſa maniere de vivre : ils lui demanderent ſi elle n'avoit point été mariée ; & ſur ce qu'elle leur dit que non, la Reine pouſſa les complimens juſques à dire à la vieille qu'elle étoit encore en état d'y ſonger, qu'elle ne paroiſſoit point ſon âge, qu'elle étoit encore belle & fraîche, & qu'on en marioit tous les jours de moins jeunes qu'elle ; ce qui parut ſi ridicule au petit Prince, qu'il ne put s'empêcher d'en rire, & que la vieille en rit auſſi avec un air de mépris. Enſuite la Reine ne ſçachant plus que dire, elle parla à la Fée de ſes néfles, de ſes noix & de ſes noiſettes, & la pria de lui en faire goûter. Je n'oſois,

MADAME, dit la vieille, prendre la liberté d'en présenter à VOTRE MAJESTÉ; mais puisqu'elle daigne m'en donner la permission, voilà tout ce que j'en ai dans ces deux trous qui sont à côté d'elle, je vais avoir l'honneur de les lui servir. Non, non, dit la Reine, en se tournant pour les prendre elle-même, puisqu'elles sont dans ces trous, je puis bien les en tirer. Cependant la vieille mit devant le Roi & la Reine sa petite table, une nappe blanche & deux plats de terre, où l'on servit dans un tout ce qu'il y avoit de nêfles, & dans l'autre tout ce qu'il y avoit de noix & de noisettes. GINGUET & TRIPALLE se jetterent avidement dessus, ils en goûterent, & ne les trouverent point différentes des autres nêfles, noix ou noisettes qu'ils avoient mangé aupara-

vant ; quelques-unes même étoient gâtées ; on trouva des vers dans quelques noisettes. Le Roi en donna au Prince & à la Princesse, qui ne les trouverent pas meilleures ; de sorte qu'on en mangea peu : mais la Reine se levant alors, pria la vieille de monter dans son carosse, & de venir avec elle, parce qu'elle avoit quelque chose dont elle vouloit l'entretenir. La vieille obéït ; & pendant que le Roi prit l'air autour de la cabane, que tous les Courtisans vinrent visiter les uns après les autres, la Reine & la vieille allerent doucement du côté de la forêt. TRIPALLE déploïant toute son éloquence, fit connoître à la vieille qu'elle la reconnoissoit pour une Fée, & pour une grande Fée, qu'elle venoit lui demander son amitié & sa protection, & l'assurer que le

Roi & elle étoient dans la résolution de tout faire pour la mériter ; elle se servit des expressions les plus fortes : mais la vieille soutint toujours à SA MAJESTÉ qu'elle se moquoit de sa très-humble servante, & qu'elle étoit surprise qu'une si grande Reine prît ainsi une pauvre vieille petite bonne femme pour en faire le sujet de ses plaisanteries. La Reine insista vainement sur la preuve des diamans ; la vieille assura toujours que SA MAJESTÉ se faisoit illusion, que les Courtisans & ses Joüailliers mêmes la trompoient, qu'il falloit qu'il y eût de l'enchantement dans cette affaire, & qu'assurément elle n'avoit point donné à personne d'autres néfles, d'autres noix ni d'autres noisettes que celles qu'elle venoit d'avoir l'honneur de présenter à LEURS MAJESTÉ'S.

Quelque

Quelque chofe que la Reine pût dire, la vieille perfifta conftamment à foutenir qu'on fe trompoit, & que tôt ou tard on verroit affurément qu'elle n'avoit donné que des néfles, des noix, des noifettes & un œuf frais. La Reine aïant épuisé fa réthorique, à laquelle elle ne croïoit pas que rien pût réfifter, crut en effet que cette vieille n'étoit qu'une vieille bonne femme. Elle dit de retourner promptement prendre le Roi, qu'ils trouverent à cinquante pas de la cabane avec la Princeffe & le jeune Prince. On fit alors defcendre la vieille, à qui TRIPALLE, avec un vifage de chagrin & de dépit, dit un adieu, ma bonne, fans feulement l'accompagner d'un figne de tête. Le Roi qui en voïant la Reine s'étoit bien apperçu de fon mécontentement, ne regarda pas la

vieille ; il n'y eut que le petit Prince, qui étant monté en carosse, mit la tête à la portiere, & lui cria en riant : Bonne femme, ne songerez-vous pas à vous marier ? TRIPALLE rendit compte au Roi de sa conversation. Il conclut comme elle que cette femme n'étoit point une Fée. Cependant leur premier soin, quand ils furent de retour au Palais, fut d'aller considérer leurs diamans, qu'ils trouverent aussi beaux & aussi parfaits qu'on pouvoit le souhaiter. Ils raisonnerent longtems sur un événement si surprenant & si admirable. GINGUET qui se piquoit d'être Philosophe, voulut chercher les causes naturelles de ce changement. Il eut la satisfaction d'étaler toute sa Phisique, mais non pas celle de persuader la Reine, qui fit pourtant semblant de le croire un peu. Les

petits esprits n'aiment pas qu'on les contredise. A ce que GINGUET avoit dit au sujet des néfles & des noix, la Reine objecta l'œuf; ce qui fit résoudre le Roi à envoïer le lendemain la Princesse de BLANCHEBRUNE prier la vieille de lui donner un œuf frais de la même poule qui avoit pondu celui qu'elle avoit envoïé au Prince, & de l'envelopper dans de pareilles herbes. Justement la poule chantoit quand la Princesse arriva chez la vieille. On fut chercher l'œuf, on l'enveloppa de même que l'autre, & la Princesse l'apporta au Roi. SA MAJESTE' le fit cuire par le même homme, dans la même eau, avec le même dégré de feu que celui du Prince avoit été cuit. GINGUET voulut être présent à cette opération; il l'apporta ensuite chez la Reine pour

l'ouvrir en sa présence, & l'aïant ouvert, il trouva justement que c'étoit un œuf frais. Cela n'empêcha pas qu'il ne revînt à ses discours phisiques, & la Reine le laissa dire, plus contente d'avoir tant & de si beaux diamans, qu'inquiette de sçavoir la cause qui les avoit produits.

L'EVEILLE' voulut persuader au Prince TITI qu'il devoit aller en son particulier voir la bonne vieille; mais crainte de donner au Roi & à la Reine des soupçons, qu'il eût quelque intelligence particuliere avec cette bonne femme, & qu'elle lui fût plus affectionnée qu'à LEURS MAJESTE'S, il se contenta de lui envoïer faire des complimens sur le rétablissement de sa santé, lui compter l'avanture des diamans, l'assurer qu'il prendroit son tems pour aller lui marquer

ſon extrême reconnoiſſance; mais que ſi elle avoit l'art de faire tant de prodiges, il lui ſeroit plus obligé de lui procurer les bonnes graces du Roi ſon pere, & de la Reine ſa mere, que de lui faire les plus beaux préſens du monde.

Quand le Page fut chez la vieille, il la trouva qu'elle ſe friſoit, & qu'elle ſe mettoit des mouches. Il en parut ſurpris, & eut envie de rire; cependant il ſe retint, & lui dit fort ſagement ce que le Prince lui avoit ordonné. La vieille parut très-contente, dit que TITI avoit très-bien fait de ne pas venir, qu'il devoit compter ſur tous les bons offices qu'elle pourroit lui rendre; mais qu'elle ne pouvoit pas changer les ſentimens du Roi & de la Reine, parce que le changement des mauvais cœurs étoit un prodige au-deſſus de ſes forces.

Pour ce qui te regarde, mon cher l'EVEILLE', continua-t-elle, perfectionne toujours de plus en plus ton bon naturel, j'aurai soin de toi, & j'espére trouver les moïens de te rendre heureux; mais il faut que tu me promette trois choses. La premiere, de faire généralement tout ce que je te commanderai. La seconde, de me dire généralement tout ce que je te demanderai. La troisiéme, de ne jamaïs cesser d'être fidélement attaché au Prince TITI. Je puis bien vous promettre le dernier, répondit l'EVEILLE', mais je ne puis vous promettre les deux autres; car si on m'avoit donné quelque chose sous le secret, je ne devrois le dire à personne, pas même à vous. Tu as raison, mon cher ami, lui dit la vieille, non plus que si je te commandois de faire quelque chose

d'injuſte, tu ne devrois pas le faire; mais cela excepté, me promets-tu le reſte? Oh pour cela de tout mon cœur, répondit le Page, je vous le jure & vous pouvez y compter. Eh bien, dit la vieille, voïons donc. Tiens, prends ce petit ſac où il y a un peu de fine farine avec une houppe, & poudre-moi. Le Page la poudra à merveille, & lui arrangea fort bien les cheveux. Tiens, dit-elle enſuite, ouvre ce vieux coffre que tu vois, prends-y une paire de bas de ſoïe & une paire de bas de fil, & viens me les mettre au lieu de ceux que j'ai. Le Page obéït encore, en ſe diſant en lui-même: c'eſt bien à ce coup que je ſuis le Page aux vieilles. Elle lui tendit une longue jambe ſéche comme du bois, & couleur de ſuïe, il la déchauſſa. Elle lui dit d'en baiſer le pied, il le fit, &

baiſa même l'autre ſans ſe le faire dire, ce qui plut beaucoup à la vieille ; enſuite lui aïant mis les bas de fil & les bas de ſoïe, elle lui donna des ſouliers brodés qu'il lui chauſſa auſſi. Il lui parut alors que la jambe n'étoit plus ſi ſéche, ni le pied ſi long. Il leva les yeux vers elle, & vit une femme ſi richement vétuë & ſi belle, que les diamans dont elle étoit couverte, brilloient encore moins que ſa beauté. La cabane où il étoit, lui parut un cabinet magnifique où tout éclatoit d'or, de glace & de peintures exquiſes. La Fée aïant joüi un moment de la ſurpriſe du Page, lui tendit les bras, & le tirant à elle, lui dit : Viens embraſſer la vieille. Le Page hors de lui-même, prit un baiſer plus doux que le miel, & ſe relevant parut auſſi confus qu'amoureux.

Il ne s'agit pas ici d'amour, lui dit la Fée, je ne veux que de l'amitié, mais j'en veux de la plus tendre, de la plus parfaite. Songe à tes promesses, je n'oublirai pas les miennes. Je suis la Fée DIAMANTINE, je ne connois point l'amour, mais la constance dans l'amitié. Ne dis point au Prince ce que je suis ni ce qui vient de t'arriver. Si tu le dis, je ne te ferai point de mal, mais je ne te ferai jamais de bien. Cependant écoute, en t'en allant, tu trouveras sur le chemin une bourse verte brodée de fleurs, & une d'argent brodée d'or. Ramasse la premiere, & laisse l'autre sans y toucher. Porte à ton pere celle que tu auras ramassée, & dis-lui que c'est pour les quatre écus qu'il a prêtés au Prince TITI, & que pourvû qu'il n'emploie l'argent de cette bourse que

pour de telles actions, & pour l'établissement de sa famille, cette bourse ne s'épuisera jamais. Qu'il n'en dise rien, parce qu'alors il la perdra sans retour. Pour toi, ajouta la Fée, que veux-tu? Je veux te faire un don. Puisque vous voulez avoir la bonté de prendre soin de moi, répondit L'EVEILLÉ, je m'en remets à vous, admirable Fée, vous sçavez mieux que moi ce qui me convient. Non, je veux que tu choisisse, repliqua la Fée. Vous le voulez, dit le Page, il faut obéïr : accordez-moi le don d'être invisible quand je voudrai l'être. Soit, dit la Fée, tu n'auras qu'à vouloir. Adieu, lui dit-elle alors, je vais coucher à plus de deux mille cinq cens lieües d'ici. Dans l'instant quatre ou cinq Zephirs enleverent la Fée par le toit, qui s'entrouvrit jusques à ce que L'E-

VEILLE' l'eût perdu de vûë, après quoi se refermant, ce superbe cabinet redevint une chaumiere.

Le Page également saisi d'étonnement & d'admiration, sentit son cœur suivre la Fée. Plût au Ciel être Zephir, dit-il! je ne la quitterois pas, je ne la quitterois jamais : mais la chose étant impossible, il reprit le chemin du Palais, regardant par tout s'il ne verroit pas les deux bourses dont DIAMANTINE lui avoit parlé. Il les trouva en effet l'une auprès de l'autre; mais fidéle aux ordres de la Fée, il ne prit que la verte, & ne fut pas seulement tenté de prendre l'autre. On n'a jamais vû un Page si sage. Il porta la bourse verte à son pere, & lui dit ce que la Fée lui avoit dit de dire, pas plus, pas moins. Le pere, qui étoit homme sage, se

doutant bien qu'il devoit y avoir là-dedans quelque mistere, ne voulut exposer son fils à aucune indiscrétion; seulement beaucoup de remercimens pour celle qui donnoit un si grand tresor à sa nombreuse famille. Il emplit sa poche de l'or qu'il trouva dans cette bourse, la serra, & sortit sur le champ pour aller païer quelques dettes qu'il n'avoit pû s'empêcher de faire, & qui le faisoient beaucoup souffrir par l'impuissance de les acquitter; car la nécessité fait quelquefois passer pour escrocs ceux qui ont l'ame la plus juste & la plus libérale. L'EVEILLÉ ne voulut pas sortir de la maison de son pere sans essaïer le don d'invisibilité qu'il avoit reçû de la Fée. Il entra dans une salle où étoient ses sœurs, il leur fit plusieurs niches, qui les surprirent d'abord, & qui les fi-

rent ensuite s'entrequereller, s'accusant les unes & les autres. Content de cet essai, il alla trouver le Prince TITI. Il lui dit que la vieille avoit reçû avec beaucoup de reconnoissance les marques de son souvenir, qu'elle voudroit bien qu'il fût en son pouvoir de lui procurer les bonnes graces du Roi & de la Reine, qu'il méritoit si bien ; mais que le changement des mauvais cœurs étoit un prodige au-dessus de ses forces. Ce sont les propres paroles de la vieille, dit-il, remarquant que le Prince en étoit blessé : d'ailleurs, ajouta-t-il, elle se trouveroit trop heureuse de vous être bonne à quelque chose, & dit que vous avez très-bien fait de ne la point exposer, ni vous non plus à de nouveaux soupçons de la part du Roi & de la Reine. Mais n'est-ce pas une Fée, demanda le

Prince? Que voulez-vous que je vous réponde, MONSEIGNEUR, répondit le Page? Puis-je vous le dire, si elle ne le dit pas elle-même? Si c'en est une, vous sçavez bien que ces Dames-là n'aiment pas qu'on soit curieux. Mais qu'a-t-elle dit de ces diamans, reprit le Prince? Elle en a ri, dit L'EVEILLE', & je n'ai point insisté sur ce miracle, parce que si c'est elle qui l'a fait, elle le sçait bien, sans que je veüille le lui persuader; & que si elle ne l'a pas fait, elle m'auroit peut-être crû un menteur.

La Cour fut dans ce tems-là informée que FORTESERRE (c'étoit un Roi voisin de GINGUET) envoïoit une Ambassade extraordinaire pour des affaires d'une grande importance, & qui intéressoient également les deux Couronnes. Quoique GINGUET

fût avare, il ne laissoit pas que d'être orgüeilleux. Il songea à faire des préparatifs pour donner à sa Cour un air de magnificence. Il fit acheter des chevaux, afin que dans les parties de chasse, qui étoient inévitables, les Ambassadeurs ne vissent point qu'il n'avoit que cinq ou six arideles dans ses écuries Roïales. Il fit redorer ses vieux carosses, bien reblanchir & nettoïer son Palais, tendre de magnifiques tapisseries qui servoient du tems du feu Roi son pere, mais qui depuis la mort de ce bon Prince avoient été soigneusement renfermées. Il fit aussi habiller de neuf toute sa Maison; ce qu'il ne pouvoit éviter, car il y avoit trois ans qu'elle n'avoit été habillée: mais ce qu'il fit de mieux, & sur quoi il comptoit le plus, fut de répéter souvent qu'on ne pouvoit lui faire

plus de plaisir que de faire honneur aux Ambassadeurs de FORTESERRE, & de leur donner une grande idée de la magnificence & des richesses de la Nation. La bassesse des Courtisans toujours ambitieux de plaire aux Princes mêmes qu'ils méprisent, & la vanité que chacun a de paroître plus ou du moins autant qu'un autre, firent qu'ils s'appliquerent à l'envi à se faire des habits superbes, des équipages magnifiques, travaillant ainsi à s'appauvrir ou à ruiner des Marchands & des Ouvriers. On fut obligé de faire venir des Tailleurs & des Brodeurs de plusieurs Villes voisines. La Reine se fit raccommoder sa robe de nôces, qu'elle n'avoit jamais portée que deux jours, & charmée d'avoir une occasion de faire paroître tous les diamans merveilleux,

elle fit faire pour le Roi un habit de velours cramoisi, qu'on doubla de peaux de lapin blanc, excepté aux rebords, où elle fit coudre des bandes d'hermine, qu'elle avoit coupées d'un vieux manteau. Cet habit tout simple valoit pourtant seul plus d'argent que n'en valoient tous les Etats de FORTESERRE; ce qui flatoit au-delà de ce qu'on peut dire la vanité de GINGUET & de TRIPALLE; car les boutons de cet habit étoient les diamans qu'on avoit trouvés sous la peau des néfles, & qui en avoient la forme & la grosseur. Jamais on n'a vû un habit ni plus simple, ni plus magnifique, ni d'une pareille valeur. Comme le chapeau du Roi n'étoit pas trop usé, on l'envoïa au Chapelier, qui le rendit comme neuf. La Reine y fit attacher un grand plumet blanc, qui

débordoit de quatre doigts, & au lieu du bouton, on mit le gros diamant que le Prince TITI avoit trouvé dans l'œuf; ce qui faisoit un chapeau d'un prix au-dessus de toutes les couronnes du monde. Les diamans qu'on avoit trouvé dans les noisettes servirent pour les boutons de la veste. Mais de plus, afin d'avoir lieu d'étaler toute sa magnificence, le Roi fit élever d'un gradin le Trône sur lequel il devoit donner audience aux Ambassadeurs, & fit poser à ses pieds un petit tabouret pour TRIPTILLON. La Reine sa mere lui avoit fait faire d'une vieille jupe de velours un habit qui paroissoit tout neuf, tant le Tailleur avoit bien sçû tirer partie de l'étofe; elle avoit fait attacher à cet habit en guise de boutons les diamans qu'on avoit trouvé dans les coques de noix;

de sorte qu'avec quelques petites bandes d'hermine qui se laissoient voir, le jeune Prince paroissoit aussi magnifiquement habillé que le Roi. Ce n'est pas tout ; comme il s'étoit trouvé plus de diamans qu'il n'en avoit fallu pour la garniture de ces deux habits, la Reine s'étoit fait couvrir du reste une stomachere, qui étoit si brillante, qu'elle paroissoit une plaque d'un morceau de soleil, si on peut se servir de cette expression. On fut plus de quatre mois à tous ces préparatifs. Enfin on apprit que les Ambassadeurs étoient arrivés sur les Terres du Roi GINGUET ; & comme on ne vouloit point que le Prince TITI parût, parce qu'on ne lui avoit point fait faire d'habit comme à son petit frere, on l'envoïa dans une Maison Roïale à vingt lieües de là, sous

prétexte que lui y étant, les Ambassadeurs ne manqueroient pas d'y aller pour le complimenter, & qu'on étoit bien-aise qu'ils vissent cette Maison, qui étoit en effet très-belle.

Le Roi envoïa au-devant des Ambassadeurs, les fit défraïer jusques dans sa Capitale aux dépens des lieux par où ils passerent; & le jour de leur audience étant arrivé, ils sortirent de la Ville pour y rentrer suivis d'un nombre prodigieux de carosses, avec lesquels ils traverserent la plupart des ruës, afin de se faire voir au peuple, qui admiroit jusques aux carosses de carton doré ou argenté, qui brilloient à leur suite. Aucun spectacle n'attira jamais une si grande foule de monde. La Cour étoit nombreuse & superbe. Les gens de la Ville avoient imité les Courtisans, pour paroître ma-

gnifiques, & se confondoient avec eux. On avoit fait des galeries autour de la Chambre d'Audience, avec une tribune particuliere pour la Reine, d'où elle espéroit ébloüir l'assemblée par sa stomachere. Le Roi se plaça sur son Trône, & le jeune Prince à ses pieds, dans le tems que les Ambassadeurs entroient par une porte qui étoit vis-à-vis.

L'un étoit un homme d'âge, d'une taille haute & majestueuse, la mine sérieuse & fiere. L'autre étoit plus jeune, mais également bien fait. Ils étoient suivis d'un grand nombre de jeunes gens de qualité, tous propres à donner une haute idée de leur Nation. Comme ils s'approchoient du Roi pour lui faire leur harangue, il s'éleva dans la salle un murmure sourd, qui venoit de la façon dont SA MA-

JESTE' paroissoit vétuë, aussi-bien que le petit Prince. Les diamans qui servoient de boutons à son habit étoient redevenus néfles, & ceux du jeune Prince n'étoient plus que des noix. Le diamant du chapeau n'étoit plus qu'un œuf. L'Ambassadeur qui devoit porter la parole, croïant que le Roi ne s'étoit ainsi habillé que par dérision, après avoir jetté les yeux sur toute l'Assemblée, où tous les visages paroissoient fort extraordinaires, par la surprise & l'envie de rire, dit d'un ton grave.

SIRE,

Nous étions venus pour vous donner des assurances de l'amitié du Roi notre Maître, qui vous en croïoit digne, & vous proposer une

alliance qui vous auroit été aussi honorable qu'avantageuse ; mais vous apprendrez bien-tôt par la vengeance de l'injure que vous faites à SA MAJESTÉ *dans la personne de ses Ambassadeurs, que le Roi, notre Maître, n'est pas un Roi de néfles.*

Ceci prononcé d'un ton ferme & haut, l'Ambassadeur tourna le dos sans faire la moindre inclination à GINGUET, & sortit accompagné du second Ambassadeur & de toute leur suite. Ils ne furent à leur Hôtel que pour emporter leurs papiers, ils reprirent sur le champ la route de leur Païs, ordonnant à leurs domestiques de les suivre incessamment avec tous leurs équipages. GINGUET étoit tout stupéfait de cette avanture, & TRIPALLE avec tout son bel esprit ne sçavoit que

penser ni que dire. Tous les Courtisans en rioient au fond du cœur; ils étoient bien-aise de voir la morgue de leur Roi humiliée; mais les Ministres qui connoissoient le caractere du Roi dont les Ambassadeurs s'étoient ainsi tenus insultés, prévirent bien que cela pourroit avoir des suites très-fâcheuses. FORTESERRE étoit un Roi puissant, fier, généreux, qui aimoit le moindre de ses sujets comme un pere aime ses enfans. Il avoit fait la guerre à un Prince de ses voisins, & lui avoit enlevé une grande Province, parce qu'on avoit coupé la moustache à un de ses sujets qui voïageoit dans les Terres de ce Prince. Que devoit-il arriver d'un affront fait à ses Ambassadeurs, ou plutôt à lui-même ? La premiere délibération du Conseil fut d'envoïer chez les Ambassadeurs,

deurs, pour les prier de vouloir bien écouter avant que de juger d'une maniere contraire aux intentions du Roi GINGUET, & de leur dire que le Premier Ministre alloit venir lui-même les instruire de toute chose : mais ils étoient déja bien loin ; ce qui jetta le Conseil dans une nouvelle inquiétude. On fit courir après eux inutilement ; la colere leur avoit donné des aîles. Le Roi prit le parti d'écrire lui-même une Lettre au Roi de FORTESERRE. Il lui marquoit dans les termes les plus forts combien il étoit éloigné des sentimens que ses Ambassadeurs lui attriburoient pour justifier leur retour ; il se plaignoit de ce qu'ils n'avoient pas seulement voulu écouter sa réponse, & rejettoit sur un enchantement dont il ignoroit la cause, le changement de ses dia-

mans, qu'il n'avoit mis que pour faire plus d'honneur à la réception des Ambassadeurs. Tout le Conseil du Roi GINGUET avoit été plusieurs jours à mesurer les expressions de cette Lettre. On en chargea le frere du Premier Ministre. Ce frere étoit un échappé de Païsan. Il avoit été emploïé en différentes négociations par le crédit du Ministre; mais il n'avoit fait qu'ajouter à sa rusticité naturelle l'arrogance que donnent les grandes places aux gens de peu de mérite. Il faisoit le gausseur, le diseur de bons mots: ce n'étoit que des grossiéretés qu'on lui passoit à cause de ses emplois, & qui ne servoient qu'à rendre sa personne plus méprisable. Cependant il fut choisi, parce qu'il le souhaitoit, & que son frere le voulut. Ce frere pouvoit tout à la Cour; il sçavoit à mer-

veille faire venir l'argent dans les coffres du Roi. Ce Prince qui préferoit l'utile à l'honnête, s'étoit ainsi laissé subjuguer par son Ministre, qu'il n'aimoit point d'ailleurs. Le nouvel Ambassadeur partit, en assurant que dès qu'il paroîtroit à la Cour du Roi de FORTESERRE, tout sujet d'inquiétude seroit bien-tôt dissipé. Son frere se chargea de le faire suivre incessamment par un superbe équipage. Il le fit; mais cet équipage ne fit pas trois jours de marche. L'Ambassadeur de GINGUET fut à peine arrivé dans la Capitale de FORTESERRE, qu'un Sergent aux Gardes vint lui dire de la part du Roi de ne point prendre la peine de se débotter, & que s'il ne partoit sur le champ pour s'en retourner, on le feroit mettre dans un tombereau plein de néfles & d'œufs pourris,

pour le reconduire jusques sur les frontieres. Il voulut faire des remontrances, tenir des discours; mais le Sergent lui répondit: Je n'entends rien à tout çela. Je sçai que quand le Roi parle, il veut être obéï, & que si vous êtes ici dans une demi-heure, je vous ferai mettre dans le tombereau. L'Ambassadeur de GINGUET n'osa s'y risquer; il vit bien qu'il ne s'agissoit pas là de faire le plaisant. Il repartit dans le moment, après avoir voulu donner au Sergent la Lettre de GINGUET, que le Sergent refusa de prendre. Comme il s'en retournoit, réfléchissant piteusement à sa triste Ambassade, il crut pourtant qu'il devoit faire rendre la Lettre dont il étoit chargé au Roi de FORTESERRE; il l'envoia au Premier Ministre de ce Prince dans une autre, où il raisonnoit de son

mieux, pour adoucir l'indignation dont il éprouvoit déja de si violens effets. Il marquoit au Ministre qu'il attendoit sa réponse dans une Ville frontiere qu'il indiquoit. Il espéroit que cette réponse contiendroit une invitation à revenir ; car il ne doutoit pas que la Lettre qu'il avoit écrite ne fît encore de meilleurs effets que celle du Roi son Maître. Il se trompa ; il ne reçut d'autre réponse qu'une enveloppe où étoit renfermée la Lettre du Roi GINGUET, qu'on lui renvoïoit toute décachetée. Cette Lettre avoit été luë dans le Conseil du Roi de FORTESERRE, & dès qu'on avoit entendu l'article des diamans que GINGUET disoit être redevenus nésles par enchantemen ; tous ceux qui étoient présens se récrierent : Ah l'extravagance ! quel misérable conte ! Ce

la est bon pour amuser les petits enfans, c'est une nouvelle insulte; & là-dessus on avoit pris le parti de renvoïer cette Lettre décachetée & sans autre réponse. Pourquoi, dirent quelques-uns, le Prince TITI étoit-il à la campagne dans un tems où on ne songe pas à y aller? car c'étoit en hiver. Si GINGUET vouloit faire de si grands honneurs aux Ambassadeurs de VOTRE MAJESTÉ, ne devoit-il pas avoir auprès de lui le Prince héréditaire, pour honorer leur réception, plutôt qu'un petit bambin de dix ans, avec ses boutons de noix & de noisettes? Sans doute que le Prince TITI n'avoit pas voulu être présent à une pareille insulte, ou qu'on l'avoit écarté pour la lui cacher.

L'Ambassadeur de GINGUET désespéré de la maniere dont il

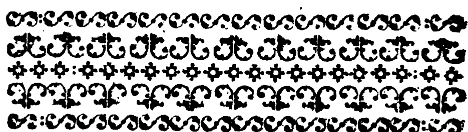
avoit été traité, n'eut cependant d'autre parti à prendre que celui de retourner à sa Cour. Il ne s'étoit pas attendu, dans cette Ambassade, au malheur qui lui arriva, tant il est vrai que les choses qu'on souhaite le plus passionément, sont souvent celles qui nous sont le plus nuisibles. Il avoit pour douze jours de marche avant que d'arriver, & chaque jour son nez croissoit d'un pouce. Il ne s'en apperçut presque pas le premier jour, & même le second, il crut que ce n'étoit qu'une fluxion; mais les autres jours il fut si désespéré de cette excroissance, qu'il auroit été volontiers se pendre, s'il en avoit eu le courage. On le méconnoissoit quand il arriva à la Cour; car un nez écrasé qui s'alonge d'un pied, change considérablement un visage. Les Courtisans malins en rioient in-

térieurement, lors même qu'ils le plaignoient de ce malheur. Ses ennemis en rioient tout haut, & c'eſt de là qu'eſt venu la façon de parler proverbiale, *il a un pied de nez*, pour marquer un homme qui ne réüſſit pas dans ce qu'il s'étoit vanté de faire. Cependant la Cour vit bien qu'il falloit ſe préparer à une guerre. On envoïa pour cet effet les ordres néceſſaires, quoiqu'on s'y portât avec d'autant plus d'inquiétude & de répugnance, qu'on regardoit l'alongement du nez de l'Ambaſſadeur comme un préſage de mauvais augure.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient ainſi, le Prince TITI étoit toujours reſté à la campagne; mais ſon Page avoit obtenu la permiſſion de voir la réception des Ambaſſadeurs, & il avoit conté au Prince tout ce qui étoit

arrivé à leur audience. TITI l'avoit appris avec chagrin. Il défendit au Page d'oser jamais en rire en sa présence. Ce bon Prince fut encore extrêmement fâché, lorsqu'il fut informé de l'alongement du nez de l'Ambassadeur, & de son infructueuse Ambassade. Il prévoïoit tous les maux d'une guerre inévitable. Son respect pour son pere, de même que son attachement au bien de l'Etat, lui faisoient oublier toutes les injures qu'il avoit reçûës.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE SECOND.

Contenant la vie de ce Prince, depuis la déclaration de la Guerre jusqu'à sa fuite de la Cour.

LA Cour occupée à trouver les fonds nécessaires pour la Guerre, car le Prince n'étoit pas homme à tirer un sol de ses coffres, fut informée qu'une Province limitrophe des Terres du Roi de FORTESERRE avoit

dessein de se révolter. GINGUET prit la résolution d'y aller, afin de calmer par sa présence les mouvemens des séditieux. On fit alors revenir de la campagne le Prince TITI. GINGUET & TRIPALLE ne le virent que de mauvais œil. Ils le regardoient comme la cause des troubles qui s'élevoient, la Reine regretoit surtout les deux ginguets qu'elle lui avoit envoïés le lendemain du jour qu'elle s'étoit emparée de ses diamans.

La Cour partit & arriva sur les Frontieres, précédée & suivie de quelques Troupes qu'on tira des garnisons voisines de sa route. La présence du Roi fit tout le bon effet qu'on en avoit espéré. Cette Province fut destinée au rendez-vous général des Troupes, quand il seroit tems de les assembler. GINGUET ne vou-

loit point commencer les hostilités, & FORTESERRE vouloit, avant que de commencer la Guerre, s'assurer des Princes contre lesquels il avoit voulu faire une alliance avec GINGUET.

L'EVEILLE' se divertissoit alors à faire des tours de son métier. Comme il n'aimoit pas le Prince cadet de TITI, il se rendoit souvent invisible pour lui faire des niches. Tantôt se glissant auprès de lui, lorsqu'il mangeoit en public à la table du Roi, dans le tems qu'il portoit une cuillerée de souppe à la bouche, il lui poussoit le bras & la faisoit répandre sur la nappe. Tantôt il faisoit la même chose lorsque ce jeune Prince tenoit un verre à la main; ce qui fâcha si fort LEURS MAJESTE's, qu'elles ne le firent plus dîner avec elles quand elles mangerent en public.

Une fois qu'une des Villes de la Province avoit fait présent à la Reine d'une grande écuelle d'un seul morceau de cristal de roche, avec le couvercle semblable, mais au-dessus duquel s'élevoit un groupe de petits Amours admirablement bien taillés ; le Prince, comme les enfans veulent toucher à tout, pria la Reine de lui laisser voir cette écuelle. Elle eut la complaisance de la lui donner ; mais à peine l'eut-il entre ses mains, crac, L'EVEILLE' le pousse, & voilà l'écuelle en morceaux. Oh pour cette fois-là la colere de la Reine l'emporta sur sa tendresse. Elle fit foüetter le petit Prince jusqu'au sang, & lui défendit de paroître d'un mois devant elle. Ce qui fait bien voir que l'avarice étoit chez elle au-dessus de tout aute sentiment.

Mais L'EVEILLE' ne bornoit

pas à ces malices le don d'invisibilité qu'il avoit reçû. Il en faisoit un bien meilleur usage. Il alloit chez le Roi, lorsqu'il étoit tête à tête avec la Reine ou avec les Ministres, il écoutoit leurs conversations, & informoit le Prince, sans lui dire cependant par quel moïen il étoit si bien instruit. Il alloit de même chez les Ministres, il se glissoit dans les meilleures compagnies, s'y instruisoit de tous les sujets de leur conversation ; mais par une malice, qui n'est pardonnable qu'à un Page, quand il trouvoit quelque discoureur qui épanoüissoit sa vanité dans les belles phrases d'un récit prolixe, ou qu'il s'échauffoit pour soutenir son opinion, crac, il lui donnoit une croquinolle sur le bout du nez ; ce qui interrompant inopinément le discoureur, faisoit rire

les auditeurs, du mouvement & de la ſurpriſe que lui cauſoit cette croquinolle inviſible. Souvent quand il voïoit deux perſonnes qui montoient en caroſſe, il s'y gliſſoit & écoutoit toute leur converſation. Quand d'autres écrivoient des Lettres, il les liſoit par-deſſus leurs épaules. Il voïoit de même les réponſes, ou les alloit chercher les unes & les autres dans les cabinets de ceux à qui elles étoient adreſſées. Enfin il ſçavoit tout; affaire de politique ou de galanterie; rien de ce qu'il vouloit ſçavoir ne lui échappoit. C'eſt ainſi qu'il inſtruiſoit le Prince TITI de ceux qui étoient véritablement ſes ſerviteurs, & de ceux qui feignoient de l'être. Il trouva quatre Seigneurs qui étoient véritablement attachés au Prince; ce qui prouve qu'il y avoit encore beaucoup

de vertu à la Cour de GINGUET. Quelle est la Cour où un Prince pourroit s'assurer de quatre serviteurs sinceres ? Les pauvres Princes auroient grand besoin d'avoir des L'EVEILLE's tels que celui du Prince TITI; car il étoit lui-même sincere & fidéle, il n'abusoit point de la confiance de son Maître pour déservir les uns, & favoriser les autres, ni le trahir sous prétexte d'avoir à cœur ses intérêts. C'est à cause de cela, aussi-bien qu'à cause de son bon naturel, qu'il avoit mérité le don d'invisibilité. Mais ce qui affligea beaucoup TITI, fut de voir par tout ce que L'EVEILLE' lui rapporta, que ni le Roi, ni la Reine, ni les Ministres n'avoient pas un seul homme dont ils fussent véritablement aimés. Ceux qui leur marquoient le plus de zele & d'attachement n'étoient

que des gens fourbes, vains & intéressés, dont les cœurs étoient si détestables, qu'ils ne se gagnoient pas même par la confiance & les bienfaits. L'EVEILLE' fit un journal de tout ce qu'il avoit découvert : mais comme il l'a écrit en chiffres qui ne sont connus que de lui, on peut dire qu'à cet égard il a communiqué une sorte d'invisibilité à ce journal.

GINGUET faisoit travailler sans relâche à la sureté de ses frontieres. TITI qui vouloit s'instruire, étoit tous les jours avec les Ingenieurs ou avec les travailleurs. Il faisoit cent questions aux uns & aux autres, il entroit dans les moindres détails, il vouloit qu'on lui rendît raison de tout, & ne se rendoit qu'après avoir bien compris ce qu'on lui disoit. Un jour qu'il visitoit un

terrein où on avoit dessein de fortifier quelque poste pour la communication de deux Places, il s'avança vers une petite éminence, à côté de laquelle couloit un assez gros ruisseau: le reste du terrein étoit fort bas. TITI jugea qu'en détournant le cours de l'eau, on l'obligeroit à se répandre dans les terres des environs, qui étant grasses & fongueuses, deviendroient aisément un marais impraticable. Pour mieux reconnoître toute la disposition du terrein, il piqua droit à une petite maison qui étoit sur le sommet de cette éminence. Il y rencontra un homme & une femme, à qui il dit fort civilement de ne point s'inquiéter, & de permettre seulement qu'on fît le tour de leur enclos. Il mit pied à terre, afin de ne rien gâter. Après avoir tout examiné, & jugé qu'on pou-

voit en effet rendre ce poste très-bon, il fut pour remonter à cheval : mais comme il faisoit chaud, & qu'il s'étoit encore échauffé à marcher, il se trouva si altéré, qu'il demanda aux bonnes gens qui étoient devant la porte, s'ils ne voudroient pas avoir la bonté de lui donner un verre d'eau. Le bon-homme, à qui un Valet de pied avoit appris que c'étoit le Prince, lui répondit : Permettez-moi, MONSEIGNEUR, de vous en refuser, jusqu'à ce que vous m'aïez fait la grace d'accepter un petit doigt d'eau de cerise. Ce seroit vous tuer, que de vous donner maintenant de l'eau fraîche, & nous avons trop d'intérêt à vous conserver. Le Prince l'accepta avec plaisir, & ce bon-homme & cette bonne femme le prierent d'entrer, en attendant qu'on eût rincé des verres. Il les remer-

cia : mais ils le prierent avec tant d'inſtance de leur faire cet honneur, qu'il entra, crainte de les déſobliger, quoiqu'il eût mieux aimé reſter dehors. Le Prince trouva une chambre d'une propreté charmante. Il eut la curioſité de paſſer dans une autre qui l'étoit encore davantage. Cela lui fit naître l'envie de monter dans les chambres hautes, d'où il crut qu'il découvriroit encore mieux le terrein. Il en demanda la permiſſion au bon-homme, qui lui répondit qu'il étoit le maître. TITI monte, & entre dans une chambre où il trouve une fille, ou plutôt une jeune Déeſſe, qui s'occupoit juſtement à deſſiner le païſage des environs. Il fut ſurpris, ou pour mieux dire, ſaiſi de la beauté de cette fille. Une émotion qu'il n'avoit jamais ſenti lui ôta la parole pour un moment. Il

lui fit une révérence aussi respectueuse, que si elle eût été la premiere Princesse de l'univers, & se retiroit en lui faisant excuse de l'avoir troublée, quand la bonne femme qui montoit avec des verres, de l'eau de cerise & de l'eau fraîche, le fit rentrer pour boire. TITI rentra aussi troublé qu'il l'étoit en se retirant. Il avoit oublié qu'il avoit soif. Il ne songeoit plus qu'il étoit monté pour examiner la campagne des environs. On lui donna un siege auprès de la fenêtre. Il regarda la campagne, & ne la vit pas. Il but, sans s'appercevoir si c'étoit de l'eau de cerise ou de l'eau pure. Il jettoit les yeux sur la jeune fille, il n'osoit les y arrêter. Il prit pourtant courage, & s'approcha de la table pour voir ce qu'elle dessinoit. La jeune fille n'avoit été ni moins surprise, ni moins

émuë que le Prince; mais sa grande jeunesse & la retraite où elle vivoit excusoit son émotion. Elle montroit au Prince les endroits du païsage qu'elle copioit. Elle se trompoit au lieu & au nom de chaque chose, & TITI disoit: *Fort bien, cela est à merveille*, sans sçavoir ce qu'on lui montroit. Le Prince but un verre d'eau que la mere lui présenta. Il en remercia la fille; car cette jeune beauté étoit la fille du bon-homme & de la bonne femme qui avoient reçu le Prince. Elle s'appelloit BIBI, & elle étoit dans sa quatorziéme année. Il seroit inutile de dire que c'étoit la plus belle chose qui fût au mode. Peut-être qu'il y auroit des gens qui n'en croïroient rien; cela étoit pourtant vrai.. Il seroit de même inutile d'entreprendre de la représenter; il n'y a point de terme qui pût

exprimer ni la perfection de ses traits, ni la beauté de sa peau, ni la délicatesse de sa taille, ni la douceur de ses regards, ni les charmes de son sourire, son air modeste, le ton touchant de sa voix; en un mot toutes les graces & tous les agrémens de sa personne. Aussi aucun Peintre n'a-t-il pû réüssir à faire le portrait de Bibi, ni aucun Poëte à faire des vers dignes d'elle. Le Prince la quitta pour aller s'en occuper à son aise. A peine eut-il remercié le pere & la mere, & fut-il à cheval, qu'il piqua des deux pour s'éloigner d'une maison dont il n'auroit point voulu sortir, mais ce n'étoit que pour se livrer tout entier aux impressions qu'il venoit d'y recevoir. L'Eveillé qui le suivoit voulut selon sa coutume prendre la liberté de l'entretenir. Le Prince lui dit de le laisser

ser un peu rêver seul & de ne le suivre qu'à une certaine distance. TITI n'avoit pas encore aimé. Il se trouvoit un autre lui-même, mais un lui-même heureux, quoique dans une agitation inquiette. De dire ce qui se passoit en son cœur, cela seroit aussi difficile que de peindre la beauté de BIBI. Il se proposa bien d'y revenir le lendemain ; & pour s'assurer d'un prétexte de la voir tous les jours, il fut trouver le principal Ingenieur, & le détermina à choisir l'éminence que l'Ingenieur connoissoit déja, pour faire le poste de communication qu'on avoit projetté. TITI le pressa de venir le lendemain matin visiter encore le terrein, pour prendre la derniere résolution, & le pria, lorsqu'il auroit fait son plan, de lui en confier l'exécution. TITI étoit bien-aise que, sous le prétexte

texte de s'appliquer à ce qui regardoit le métier de la guerre, il pût s'assurer un moïen de voir tous les jours sa chere BIBI. Il vint le lendemain avec l'Ingénieur, prirent tous leurs niveaux, leurs alignemens, leurs mesures, dresserent un plan, & se déterminerent à y faire travailler dès qu'il auroit été approuvé du Roi. L'Ingénieur admira l'habileté du Prince, dans tous les raisonnemens qu'il entendit de lui, sur ce qu'il y avoit à faire pour la meilleure construction de ce Fort. Une ame que l'amour anime, en est bien plus habile & plus clairvoïante. Elle trouve en elle un fonds de lumiere qu'elle n'y auroit pas soupçonné. L'Ingénieur ne sçavoit pas d'où venoit à TITI tant de sçavoir. La seule inquiétude du Prince fut alors celle que la crainte des délais lui donna. Il

n'osoit presser lui-même auprès du Roi l'exécution de ce projet ; mais il pressa si instamment l'Ingénieur de le faire approuver, & d'avoir l'ordre d'y faire travailler incessamment, que l'Ingénieur promit d'en parler au Ministre le soir même. En effet trois jours après la chose fut résoluë, & commencée le quatriéme, sous les ordres de TITI. Pendant ces cinq jours il n'avoit vû BIBI qu'une fois, mais il n'avoit pas cessé un instant de penser à elle. Le prétexte qu'il prit pour la voir fut d'aller avec le plan des fortifications à la main, dire au bon-homme qu'on viendroit bien-tôt les commencer, mais qu'il n'en souffriroit aucun préjudice. Comment cela se peut-il, MONSEIGNEUR, dit le bon-homme ? Le moins qui puisse m'arriver, c'est d'être obligé de quitter ma mai-

ſon. L'Officier qui commandera dans ce poſte, voudra ſans doute s'emparer de mon logement, & d'ailleurs ſeuls ici, environnés de ſoldats, il ne me convient pas d'y laiſſer ma femme & ma fille. J'ai prévû à tout cela, dit le Prince; les fortifications, comme vous voïés, continua-t-il, en lui montrant le plan, ſont au pied de cette éminence: Un logement adoſſé à ce gros baſtion, ſera le logement des Officiers: Là le long, ſeront des caſernes pour les ſoldats: J'ajoute ce terrein-ci au vôtre, & je fais fermer tout votre enclos d'une bonne muraille, & de plus je ferai faire une avant-cour à votre maiſon, de ſorte que vous y ſerez plus en ſureté que jamais; & pour donner l'exemple, ſi je ſuis obligé de coucher ici par hazard, je ferai faire une baraque ou dreſſer une tente.

Non, MONSEIGNEUR, dit le bon-homme, pénétré de reconnoissançe & d'admiration pour tant de bonté, je mettrois le feu à ma maison, si je voïois faire ici pour vous une baraque ou dresser une tente. Toute ma maison est à votre service. Je me ferai bien une place dans ma grange pour ma femme, ma fille & pour moi; mais, MONSEIGNEUR, je vous assûre que je brûlerai ma maison, si vous ne vous en servez pas. La femme ajouta son compliment, ou plutôt ses instances, à ce que disoit son mari. Le cœur de BIBI souhaitoit que le Prince acceptât l'offre, & goûtoit déja du plaisir à l'espérer. TITI charmé jusqu'au fond du cœur, eut peine à contenir sa joïe; il les remercia, comme s'il n'eût été que leur ami; il leur dit qu'en cette qualité il vouloit bien accepter

une chambre chez eux, pourvû qu'il ne les dérangeât en aucune maniere du monde.

Dès les premiers jours que commença le travail des fortifications, TITI profita de cet offre. Il ne voulut que deux chambres; une pour lui, où il fit aussi coucher son fidéle L'EVEILLE'; & une seconde pour un Valet de chambre. Ses autres domestiques logeoient dans un Hameau voisin. Il fit dresser une tente auprès des Travailleurs, où ceux qui avoient affaire à lui venoient prendre ses ordres. Il ne voulut point qu'on le vînt trouver à la petite maison. Les gardes n'en permettoient l'entrée qu'à ses domestiques, ou qu'aux gens qui avoient affaire au Propriétaire.

Malgré toute la vivacité de son amour, il ne faisoit rien qui pût le découvrir. Des regards qui

s'échappoient quelquefois, mais toujours avec crainte, pouvoient seuls faire deviner à BIBI que le Prince l'aimoit tendrement. Il soupçonnoit aussi quelquefois dans ceux de BIBI qu'il ne lui étoit pas indifférent. Cette idée l'enchantoit, mais il n'osoit s'y livrer. Il auroit bien voulu lui parler en particulier, mais la chose étoit impossible. BIBI ne quittoit jamais sa mere. Seulement une fois qu'il les trouva toutes deux dans leur jardin, il prit la main de BIBI, qu'il serra en lui rendant quelque chose qu'elle avoit laissé tomber, & lui marqua en fixant sur elle le regard le plus tendre, qu'il brûloit pour elle de l'amour le plus parfait. Les dispositions où étoit BIBI le lui firent parfaitement comprendre. Un jour qu'il avoit été à la Cour, où la Princesse de BLAN-

CHEBRUNE lui avoit donné deux oranges d'une grosseur extraordinaire, il les apporta à sa chere BIBI, & en les lui donnant, il eut l'adresse de lui glisser un petit papier, où il avoit écrit ces vers.

Si pour plaire à B.I.B.I je devois lui servir.
Les plus beaux fruits des Hesperides,
Je serois bien certain de les aller ravir :
Tous les Amours seroient mes guides.

BIBI n'eut garde de confondre ce papier avec celui dont les oranges étoient enveloppées. Elle le serra adroitement, & fut peu après le lire en particulier. Elle trouva ces vers aussi galans que tendres ; elle les relut plusieurs fois, quoiqu'elle les eût retenus dès la premiere lecture. Elle en étoit enchantée, & quand elle fut couchée, elle se les répéta

plusieurs fois avant que de s'endormir. Un scrupule vint pourtant troubler le plaisir qu'elle goûtoit à penser à la galanterie de TITI. C'est que dans les maximes de conduite que son pere & sa mere lui avoient souvent répétées, ils avoient insisté principalement sur ceci : Que *les hommes n'aimoient les jeunes filles que pour les perdre & les rendre malheureuses*. Qu'*il ne falloit pourtant pas qu'une fille fût ni farouche, ni revêche ;* qu'*elle pouvoit écouter ce qu'on lui disoit avec politesse, y répondre d'une maniere honnête & enjoüée, en traitant tout de simple badinage :* mais que quand quelqu'un vouloit lui persuader qu'il en étoit amoureux, *elle ne devoit jamais manquer d'en informer son pere ou sa mere*. Que *si quelqu'un vouloit lui donner un Billet ou une Lettre, elle ne devoit jamais le re-*

cevoir ; ou que si on lui en faisoit remettre par quelque moïen que ce fût, elle devoit d'abord les porter aux personnes qui avoient soin de sa conduite. Mon pere & ma mere connoissent mieux le monde que moi, disoit-elle en elle-même ; il faut bien que ces instructions soient bonnes, puisqu'ils me les ont tant de fois répetées. J'ai eu tort de ne leur pas montrer ces vers. Elle se promit bien de réparer sa faute le lendemain matin, & elle n'y manqua pas. Je vous demande pardon, dit-elle à son pere & à sa mere, de ne vous avoir pas dit dès hier au soir une chose que je devois vous dire. Le Prince, en me donnant les deux oranges, les accompagna d'un petit papier où il y a des vers : le voilà, dit-elle, en le leur remettant. Le pere prit le papier, lut les vers. Comment les trouvez-vous, ma

fille, lui dit-il ? Je les trouve assez jolis, lui répondit-elle. Comment assez jolis, reprit le pere ! ils sont charmans. Pour-ça, ce Prince est bien aimable, & tu dois lui être bien obligée de faire des vers pour une fille comme toi. Cela est vrai, dit BIBI, il est bien bon. C'est un Prince d'un excellent naturel, continua le pere, & je crois qu'il t'aime un peu, ma chere BIBI; ne le crois-tu pas aussi ? Oüi en vérité je le crois, dit-elle; il a un certain air quand il me regarde, il est si doux, si honnête. Il y a déja du tems, ajouta le pere, que je m'en suis douté; je voïois dans ses yeux je ne sçai quoi.... Il faut avoüer que c'est un charmant Prince : ne le trouve-tu pas comme moi ? Oüi, mon cher pere, répondit BIBI; il est tout-à-fait aimable. Mais toi, BIBI, reprit le bon-

homme, ne l'aime-tu point un peu ? dis-nous la vérité ? je parie que tu l'aime aussi. La pauvre enfant alors baissa la vûë, & rougit. Tu ne me réponds pas, reprit le pere ; est-ce qu'il y a du mal à aimer ? Oh pour cela, répondit BIBI, je n'y entends point de mal, le Ciel m'en préserve ! Mais tu l'aime donc, ma chére fille, dit le pere ? Et l'aime-tu beaucoup ? Oüi, dit-elle, je l'aime beaucoup. Tu trouve donc du plaisir à le voir, reprit le bonhomme ? Comment feras-tu quand les fortifications seront finies, & que nous ne le reverrons peut-être jamais ? Oh je gagerois, répondit-elle, qu'il reviendra nous voir quelquefois. Comment le sçais-tu, dit le pere ? Le Prince t'en a-t-il assuré ? Non, répondit-elle ; il ne m'a jamais parlé en particulier ; mais je vois pourtant

bien qu'il reviendra ici quelquefois. Je voudrois que tu fusses garçon, dit le pere, je le prierois de te prendre avec lui quand il ira à l'armée. J'irois bien de tout mon cœur, répondit BIBI. Mais pense-tu, ajouta le pere, que le Prince est le fils aîné du Roi, qu'il sera un jour Roi lui-même, que tu n'es que la fille d'un pauvre particulier? Quand tu serois la fille du plus grand Seigneur du Roïaume, tu ne pourrois jamais espérer d'être sa femme; & une fille bien née ne doit aimer que celui qu'elle doit épouser. Hélas, mon cher pere, je ne pense point à tout cela, répondit BIBI; j'aimerois mieux mourir que de vous donner du chagrin à vous & à ma mere; j'aime le Prince sans sçavoir pourquoi. Je l'aime, parce qu'il m'a paru si doux, si aimable, si honnête, qu'il me regarde

avec tant d'amitié, que je crois qu'il en a pour moi : mais puisque je ne dois pas l'aimer, je ne l'aimerai plus. Je sçai bien que c'est un grand Prince, cela m'a toujours fait de la peine ; j'aimerois bien mieux qu'il ne fût qu'un simple particulier. Tu as bien raison, ma chere fille, poursuivit le pere ; mais tu auras beaucoup de peine à cesser de l'aimer, car il est bien aimable. Me promets-tu de me dire quand tu ne l'aimeras plus ? Oüi, je vous le promets, répondit BIBI : je crois bien que je l'aimerai toujours un peu, mais je ne l'aimerai plus comme je l'aime, & je vous le dirai. Sans mentir, dit le Pere ? Sans mentir, répondit BIBI. Pourquoi vous irois-je mentir ? Le bon-homme l'embrassa alors, & parla d'autre chose.

Il est aisé de voir que BIBI ai-

moit le Prince d'un amour aussi tendre qu'il étoit innocent & naturel ; mais comme un amour innocent d'abord ne laisse pas que d'avoir des suites fâcheuses, & que les occasions le rendent souvent criminel ; le pere ne laissa pas que d'être inquiet ; ne fût-ce que pour le repos de BEBI. La bonté & la sagesse du Prince le rassuroient ; cependant il sçavoit qu'un petit feu peut causer une grande incendie, que le plus sûr étoit de la prévenir.

Ce bon-homme avoit été autrefois dans le monde d'une maniere même assez distinguée. Les perfidies qu'il y avoit essuïées, & qui avoient causé sa ruine, le lui avoient fait abandonner. Il avoit épousé une de ses parentes à qui appartenoit la petite maison où il demeuroit. Une servante & un valet de charuë composoient tout

ſon domeſtique. Il travailloit lui-même à labourer ſes terres, ou à cultiver ſon jardin, & vivoit heureux dans l'innocence avec ſa femme & ſa fille, pour leſquelles ſeules il auroit ſouhaité une meilleure fortune : elles avoient aſſez bon eſprit pour être contentes de leur état. Elles n'avoient de peines que celles qu'elles croïoient que ſouffroit le pere lorſqu'il cultivoit leurs champs par des tems froids ou pluvieux. Elles tâchoient de l'en dédommager à ſon retour par leurs careſſes & par mille petits ſoins. Pour ſe préſerver de l'ennui d'où naît l'humeur chagrine, & où l'on tombe quelquefois, même avec les gens qu'on aime, ils joüoient aux cartes, aux échets, faiſoient des lectures tantôt d'un livre, tantôt d'un autre, & quelquefois même au coin d'un bon feu

en hiver, ou à l'ombre d'un bel arbre en été, le bon-homme leur faisoit des contes de Fées qui n'avoient ni rime ni raison, & qui les amusoient autant que l'origine des plus grands Empires, ou que des sistêmes de Philosophie, qui en effet ne sont pas souvent plus vrais que des contes de Fées. Ce bon-homme s'appelloit ABOR. Il craignit que la passion que concevoit la chere BIBI ne dérangeât ses idées, & que lui faisant souhaiter un autre genre de vie, elle ne se trouvât malheureuse dans celle où jusqu'alors elle avoit vêcu si contente. Il prit la résolution de l'envoïer avec sa mere passer quelque tems chez une de leurs parentes qui demeuroit dans un Bourg à dix lieuës de là. Le bon-homme en parla à sa femme, qui connut la necessité de ce voïage. Cette

parente étoit une veuve qui n'avoit que trois filles occupées par leur travail à gagner la vie à leur mere. BIBI ne pouvoit avoir là que de bons exemples. Mais pour ne pas irriter une passion qu'ils vouloient détruire, ils crurent qu'il ne falloit pas que BIBI soupçonnât le dessein de ce voïage. C'est pourquoi ABOR écrivit à sa parente de prier sa femme & sa fille de venir la voir, qu'elle en sçauroit les raisons; mais qu'il la prioit de ne pas différer.

TITI, après avoir visité les travaux, entra l'après-midi dans la chambre de son hôtesse, c'étoit sa coutume. Il crut remarquer quelque altération dans le visage de BIBI. Elle ne leva pas les yeux sur lui, lors même qu'elle le salua, & alla peu de tems après qu'il fut entré, s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain elle

prévint le retour du Prince pour s'y retirer encore. Il ne la vit point de tout le jour ; ce qui lui fit une peine extrême. Au lieu d'aller se coucher, il fut se promener dans le jardin. L'EVEILLE' l'y suivit. TITI ne lui parloit pas ; mais le Page rompant le silence qui l'ennuïoit : MONSEIGNEUR, lui dit-il, vous êtes bien rêveur ; m'avourez-vous la vérité si je la devine ? Vous me cachez la cause de vos rêveries, que je crois sçavoir, & je puis peut-être vous y servir aussi-bien que je vous sers en vous informant de tout ce qui se passe à la Cour. Vous êtes amoureux de la charmante BIBI, vous ne l'avez point vûë aujourd'hui, & vous êtes obligé demain de vous trouver à la Cour. Vous partirez sans la voir, & c'est ce qui vous afflige. Moi, dit le Prince ! Oüi, vous, MONSEIGNEUR,

reprit L'EVEILLE'. Il y a long-tems que je me suis apperçu que vous l'aimiez, & que vous l'aimiez de tout vôtre cœur. Je m'en suis apperçu dès la premiere fois que vous l'avez vûë, & je remarque tous les jours, en vous contant ce que j'ai appris de plus intéressant, qu'au lieu de m'écouter, vous n'êtes occupé que d'elle: je vous dirai plus, MONSEIGNEUR, elle vous aime du moins autant que vous l'aimez. Ah que me dis-tu, dit le Prince! & comment le sçais-tu? Ses regards me l'ont appris, répondit le Page; il n'y a qu'à la voir quand vous êtes présent. Ses yeux, sa couleur, le ton de sa voix, tout n'est qu'émotion & qu'amour. Mais fiez-vous à moi, & laissez-moi faire; je vous en dirai bientôt davantage, car je veux sçavoir tout ce qu'elle fera, comme je

sçai tout ce que fait le Roi, quand je veux le sçavoir. TITI lui fit cent questions, qu'il seroit inutile de répéter. Il lui dit en cent manieres que BIBI valoit mieux que toutes les Princesses du monde, qu'il n'y avoit rien de si beau, de si parfait. Il auroit passé toute la nuit à répéter les mêmes choses, si le Page ne lui eût fait remarquer que cela étoit si vrai, qu'il n'étoit pas nécessaire de le redire, au lieu qu'il étoit nécessaire de s'aller coucher.

TITI partit le lendemain sans avoir vu la chere BIBI. Le sujet qui le faisoit retourner à la Cour, étoit une fête que la Province vouloit donner pour effacer les mauvaises impressions qu'on avoit eu de sa fidélité. Cette fête dura huit jours. Il y eut des Tournois, des Courses de chevaux, des Combats de taureaux & de Gla-

diateurs plus féroces encore, Opéra, Comédie, Bal; enfin tout ce qu'on put imaginer de plus extravagant pour divertir ce qu'on appelle des êtres raisonnables. TITI vit tout cela avec un ennui mortel : un seul regard de BIBI, disoit-il, n'est-il pas au-dessus de toutes ces magnifiques extravagances ? Enfin il revint auprès d'elle avec autant de joie qu'il avoit eu de chagrin à s'en éloigner. Il lui apporta une boëte que lui avoit donnée la Princesse de BLANCHEBRUNE, & une cage pour mettre un oiseau qu'il avoit mis dans cette boëte. Quand BIBI l'entendit arriver, elle pâlit, elle rougit, elle voulut fuir dans sa chambre; mais cela auroit été trop marqué. Sa mere l'en empêcha, & lui dit de se comporter à l'ordinaire. La pauvre fille prit si fort sur elle, qu'el-

le sentit un grand mal d'estomac, dont elle ne voulut pourtant pas se plaindre. Le Prince la trouva si changée, qu'il lui demanda si elle n'avoit pas été malade. Il lui présenta la cage & la boëte, où il dit qu'étoit l'oiseau qu'on devoit mettre dans la cage; mais qu'il falloit que BIBI allât dans sa chambre le tirer de cette boëte, de peur qu'il ne s'échappât dans la chambre où ils étoient, & dont les fenêtres & la porte étoient ouvertes. BIBI qui craignoit qu'il n'y eût là quelque mistere, & qui ne vouloit point donner lieu à son pere ni à sa mere de la soupçonner, ni au Prince de faire aucun manége, dit qu'il n'y avoit qu'à fermer pour un moment les fenêtres & la porte de la chambre où ils étoient; & quoique le Prince lui fît signe, & voulût lui persuader que cela se feroit plus

sûrement dans la sienne, elle n'en voulut rien faire. On ferma donc la porte & les fenêtres, on ouvrit la boëte qui étoit d'écaille tortuë, assez grande, & bordée d'un ouvrage d'argent. On la trouva pleine d'immortelles, au milieu desquelles étoit une linotte dont les plumes des aîles étoient liées deux à deux avec de petites non-pareilles blanches & couleur de feu. Elle avoit autour du col un petit papier artistement plié, & attaché comme un colier avec des non-pareilles. Vous vous moquiez donc ainsi de moi, MONSEIGNEUR, dit BIBI, quand vous me disiez qu'il falloit prendre garde que cet oiseau ne s'envolât ? Il n'avoit garde le pauvre petit animal ; vous l'aviez trop bien lié : mais voïons ce qu'il y a dans ce petit papier. Elle le délia, & le donna à son pere pour

le lire. TITI rioit ; mais ce n'étoit que du bout des lévres. Il auroit voulu que le pere n'eût point vu ce papier. Ce n'étoit que pour BIBI ; cependant le pere le déplia, & y lut ces mots.

Symbole des tendres amours,
Près de vous à jamais fidéles,
Pour vous quitter je n'ai plus d'aîles ;
Qui vous voit une fois ; vous aime pour toujours.

Voilà une linotte bien galante, dit le bon-homme, elle ne ſçait pas que ma fille n'entend ni ne doit entendre de ſi belles choſes. MONSEIGNEUR, continua-t-il en s'adreſſant au Prince, les linottes de la Cour ont trop d'eſprit & de politeſſe pour de pauvres villageoiſes. Il ſe trouve à la Cour des linottes censées, répondit le Prince, qui préferent les vraïes beautés de la campagne

pagne à toutes les autres. J'ai fort assuré celle-ci qu'elle seroit à merveille auprès de BIBI, & elle m'a promis que si elle en étoit aimée, elle ne la quitteroit jamais. Mais c'est à la linotte à faire les avances, & à BIBI à lui dire si elle l'aimera. Si vous l'aimez bien, poursuivit-il en s'adressant à BIBI, soïez sûre que vous pouvez la laisser voler dans les champs, sans crainte de la perdre, qu'elle vous suivra dans votre jardin & partout où vous irez. Si cela étoit, répondit BIBI, je l'aimerois de tout mon cœur; mais il vaut mieux ne m'y pas attacher; car si je venois ensuite à la perdre, j'en aurois trop de chagrin. Permettez que je lui délie les aîles & que je lui donne la liberté. En disant cela, BIBI prit ses cizeaux, & coupa les nœuds dont les plumes des aîles

de la linotte étoient attachées ; & quand ils furent tous coupés, elle ouvrit sa main pour la laisser aller ; la linotte se sentant libre, se secoüa un peu dans la main de BIBI, vola ensuite sur sa cage, où elle ajusta ses plumes avec son petit bec, après quoi elle entra dedans pour y chercher à boire & à manger ; mais n'y trouvant rien, elle en sortit, & vint voler sur l'épaule de BIBI en faisant tui, tui, comme pour lui marquer ses besoins. Vous voïez, dit le Prince, qu'elle vous aime déja, quoique vous ne l'aimiez pas. Moi, répondit BIBI en prenant ce petit oiseau dans sa main, & le portant à sa bouche pour le baiser, je vais l'aimer à la folie. Elle la mit dans la cage, lui donna de l'eau, emplit son auge de millet, de navette & d'alpiste, lui mit dans

un autre endroit du chenevi & de la graine de laituë, fut dans le jardin chercher du mouron pour en couvrir la cage, & la porta dans sa chambre.

TITI sortit pour aller voir les travaux de ses fortifications, ou plutôt pour aller promener son chagrin. Il avoit bien compris le sens des paroles d'ABOR; le bon-homme, disoit-il, a pénétré les sentimens que j'ai pour sa fille. Avec quelle hardiesse oserai-je me présenter devant lui! Que ne va-t-il pas croire! Quels regrets n'aura-t-il pas de m'avoir pressé de loger dans sa maison! Le respect qu'il aura pour moi l'empêchera de me dire d'en sortir; mais dois-je y rester pour lui causer de l'inquiétude, & puis-je soutenir les regards d'un homme qui me soupçonnera peut être de vouloir me faire aimer de sa fille?

Il étoit alors combattu entre le dessein de quitter cette maison, ou de découvrir au pere la pureté de ses sentimens: car ce bon Prince étoit tel, qu'il n'auroit pas voulu faire de la peine au dernier de ses Particuliers. Il croioit qu'il n'y avoit rien de plus indigne d'un Prince que d'abuser de la superiorité de son rang, pour faire ce qu'il n'auroit osé, s'il n'avoit été qu'un simple particulier: Rien ne lui paroissoit plus lâche. Mais qu'il auroit bien été dans une autre inquiétude, s'il eût sçu que BIBI & sa mere avoient été invitées à aller passer quelque tems chez une de leurs parentes, & qu'ABOR devoit les y conduire incessamment! Ce bon-homme avoit reçu la Lettre d'invitation qu'il avoit demandée, & n'attendoit qu'un voïage de TITI à la Cour, pour mener sa femme &

sa fille chez cette parente ; & en effet trois jours après TITI partit d'un côté, & dès qu'il fut sorti, ABOR, sa femme & sa fille partirent d'un autre.

BIBI avoit reçu de grandes loüanges de son pere & de sa mere sur la façon dont elle s'étoit conduite au sujet de la cage & de la boëte. Ils redoubloient leurs caresses à son égard ; mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne sentît bien qu'on ne la menoit chez sa parente, que pour l'éloigner du Prince. Elle se faisoit une raison & un devoir d'obéir sans rien dire ; cependant la douleur de cet éloignement se peignoit malgré elle dans ses yeux. Son pere en étoit attendri, quoiqu'il ne fît pas semblant de le remarquer. Elle partit & demanda la permission d'emporter sa linotte, ce qu'ABOR n'osa lui refuser ; il se

contenta de lui dire que si elle vouloit la laisser, il en prendroit lui-même tout le soin possible, & que peut être le cahotement de leur voiture feroit du mal à ce petit oiseau. BIBI demanda la grace de ne s'en point séparer. Elle prit la cage sur ses genoux, & peu s'en fallut qu'elle ne l'arrosât de ses larmes. Elles arriverent heureusement. ABOR revint de même. Le Prince fut encore trois jours absent. Peut-on juger de ce qui se passa dans son cœur, lorsqu'à son retour il apprit que BIBI étoit partie. Non jamais douleur ne fut égale à la sienne. Cette maison qui lui paroissoit plus charmante que le plus beau Palais du monde, ne lui parut plus qu'un désert affreux. Il alla dans sa chambre, se jetta dans un fauteüil, se leva, se jetta sur son lit; un moment après appella, & dit

qu'on fit sceller des chevaux, qu'il alloit repartir ; puis faisant réflexion que ce ne seroit qu'un éclat inutile, il donna un contre-ordre, & alla se promener à pied dans les champs, où il se fatigua beaucoup à marcher, & d'où il ne revint que pour se mettre au lit. Quand il y fut, il entretint L'EVEILLE' du chagrin que lui causoit l'absence de BIBI, & lui demanda s'il ne pourroit point lui en dire des nouvelles. Le bon-homme, qui croioit bien que l'éloignement de BIBI seroit désagréable au Prince, avoit évité de se présenter devant lui ; mais le Page avoit été causer avec les domestiques du bon-homme, qui lui avoient appris où étoit BIBI, & qui lui avoient même dit qu'ils croïoient que ce n'étoit qu'à cause du Prince qu'on l'avoit fait absenter. Il redit tous

leurs diſcours à TITI, & l'aſſura que dans trois jours il lui apprendroit tout ce que faiſoit BIBI. Le Prince parut ſurpris que la ſervante & le valet du bonhomme ſçuſſent la cauſe de l'abſence de BIBI. Il ne ſçavoit pas que quelque ſecrets que ſoient les maitres, ils ne ſe gardent pas aſſez de leurs domeſtiques, & que ces gens-là découvrent tout. Un mot qu'on lâche devant eux, & qu'on croit qu'ils n'entendent point, un ſimple ſigne les met au fait de ce qu'on croit leur bien cacher. L'EVEILLE' dit au Prince qu'il falloit qu'il lui donnât la permiſſion de s'abſenter pendant trois jours, qu'alors il lui rapporteroit des nouvelles sûres de BIBI. Là-deſſus il le quitta pour le laiſſer dormir; mais quoique TITI fût las, l'inquiétude de l'ame fut plus forte que la laſſitude du corps. Il

ne put fermer l'œil ; ſeulement vers le point du jour, il dormit une demie-heure d'un ſommeil inquiet, & ſe réveilla avec une groſſe fiévre. Son Valet de chambre entrant à midi dans la chambre du Prince, ſans être appellé, fut auſſi inquiet qu'affligé de le trouver en cet état. Il courut appeller le bon-homme pour ſçavoir où on pourroit avoir un Médecin, en attendant qu'on en eût fait venir un de la Cour. ABOR vint avec émotion dans la chambre du Prince. Ce bon-homme craignoit que l'éloignement de BIBI n'eût cauſé cette fiévre, & il aimoit tant le Prince, qu'il ſe reprochoit déja ſa maladie. TITI lui ſouhaita le bon-jour, & lui dit enſuite de le laiſſer ſeul. Le bon-homme ne put ſe réſoudre à le quitter. Ne voulez-vous pas qu'on aille chercher un Médecin,

lui dit-il ? Non, dit le Prince, je le défends, & veux seulement qu'on me laisse seul ; cependant aïant eu assez de présence d'esprit pour écarter le Valet de chambre, sous le prétexte de lui aller chercher de l'eau fraîche à une fontaine qui étoit au bas d'un côteau : ABOR, reprit-il, vous pouvez faire revenir votre femme & votre fille, je partirai dans une heure ou deux, & ne reviendrai plus dans votre maison. Pourquoi me dites-vous cela, MONSEIGNEUR, répondit ABOR ? Croïez-vous que je les aïe éloignées à cause de vous ? Oüi, je le crois, repartit le Prince d'un ton un peu vif, & vous n'oseriez me dire le contraire. ABOR resta interdit, & se mettant à genoux auprès du lit du Prince : MONSEIGNEUR, lui dit-il, permettez-moi de vous

dire, qu'outre le respect que je vous dois, je vous aime trop pour dissimuler avec vous. Je n'ai qu'une fille qui contribuë infiniment à la douceur que je trouve dans cette solitude. Elle est jeune, sans expérience. Vous avez des bontés pour elle, vous lui faites des présens & de petits vers; il n'en faut pas tant pour faire tourner la cervelle à une personne de son âge, & exciter, malgré la distance qu'il y a d'elle à vous, des sentimens qui lui sont encore inconnus, qui la rendroient malheureuse, elle, sa mere & moi. C'est la raison pour laquelle je l'ai éloignée. Je l'avouë, pouvois-je faire autrement? Non, dit le Prince, cependant il faut m'écouter. J'ai vingt-un ans, continua-t-il, & je n'avois jamais aimé. J'ai vû votre fille, & dès la premiere fois que je l'ai vûë, je ne puis vous dire

l'impression qu'elle a fait sur moi, tant je fus vivement & tendrement émû. Depuis ce tems-là, je n'ai mis le bonheur de ma vie qu'à penser à lui plaire, & à m'en faire aimer. Je sçai bien que j'ai le malheur d'être né Prince, & qu'en cette qualité je suis esclave d'une vaine grandeur. Je voudrois être un particulier, ou du moins être Roi, pour pouvoir mettre votre fille sur le Trône; mais je ne suis ni l'un, ni l'autre. Voilà cependant les résolutions que j'ai prises. La premiere, de ne point manquer au devoir, & à la soumission que je dois au Roi mon pere, en épousant votre fille, dans la supposition que j'en fusse aimé. La seconde, de n'épouser jamais personne qu'elle, si je suis un jour le maître de dispo- ser de moi. Je ne dois pas désobéir à mon pere en prenant des

engagemens contre ſa volonté ; mais je ne crois pas que ſon pouvoir s'étende juſqu'à diſpoſer de moi pour me rendre malheureux toute ma vie. Au reſte je vous proteſte, foi de Prince, & qui plus eſt, d'honnête homme, que dans la tendreſſe que j'ai pour votre fille, il n'entre pas la moindre idée qui pût vous déplaire, ni être indigne d'elle. Je l'aime ſans ſonger qu'au plaiſir de l'aimer. Je vous proteſte de ne jamais rien éxiger d'elle qui puiſſe vous offenſer, & que mon deſſein eſt de la faire Reine, ſi vous voulez conſentir qu'elle m'aime fidélement, au hazard de la devenir. Le bonhomme fut agité de tant d'idées différentes, qu'il ne ſçavoit que répondre. Il eut beau remontrer à TITI l'élévation de ſon rang, la baſſeſſe de celui de ſa fille, l'inconſtance des paſſions, les dé-

goûts, les regrets, les suites funestes; tout cela ne fit rien sur l'esprit du Prince. ABOR exposa ensuite les dangers où deux jeunes personnes qui s'aiment tendrement peuvent pourtant tomber, malgré toutes leurs résolutions & toute leur sagesse. Il peignit les piéges & les malheurs de l'amour, osa même faire voir combien cette passion étoit indigne d'un Prince, qui ne devoit avoir d'autre objet que la grandeur & la gloire. Tout cela ne détourna point TITI de sa résolution. Je vous ai tout dit, lui dit-il, voïez si vous voulez vous fier aux promesses que je vous fais; mais je vous prie, plus de discours. Dussai-je m'exposer moi & ma fille aux plus grands malheurs, répondit le bon-homme, je ne veux pas manquer au respect & à la confiance que je dois à votre vertu.

Ce n'eſt pas pour mettre ma fille ſur le Trône, la route qui l'y mene m'effraïe plus que ne me tenteroit le bonheur de l'y voir ſans vous. Il n'y a de vie heureuſe que celle que je mene, MONSEIGNEUR, ignorée, tranquille, innocente. Plût au Ciel que vous en puſſiez joüir avec ma fille, & que votre main & la ſienne me fermaſſent ici les yeux! Plus heureux pourtant ſi un jour Roi d'un grand Empire, vous n'emploïez votre puiſſance qu'à faire le bonheur de vos peuples, & que la vertu ſoit votre objet & votre premiere récompenſe. Ma fille vous aime, MONSEIGNEUR, continua-t-il, c'eſt pourquoi nous l'avons éloignée. Reſpectez ſon âge & ſon innocence. Ménagez ſa tendreſſe. Que votre propre vertu la rende digne de vous, & ſi vos ſentimens changent pour

elle, ce que je ſouhaite en vérité pour l'amour de vous, MONSEIGNEUR, laiſſez-la moi telle, que je n'aïe pas la honte & le déſeſpoir d'avoir cauſé ſa perte. Le premier voïage que vous ferez à la Cour, j'irai la rechercher avec ſa mere. Ménagez-vous toujours avec tant de prudence, que le Roi ne puiſſe découvrir un ſecret qui vous perdroit & moi auſſi, s'il venoit à le ſçavoir. Ah, mon cher ABOR, mon cher pere, s'écria TITI en jettant ſes bras au col du bon-homme, vous me rendez la vie, vous me rendez la ſanté ! Je me conduirai par vos conſeils, je vous obéïrai comme votre enfant, j'aimerai BIBI comme celle qui doit être ma femme, & je vivrai avec elle comme ſi elle n'étoit que ma ſœur, je vous le promets.

Cette converſation rendit en

effet la ſanté à TITI, & lui fit reſſentir une gaïeté qu'il n'avoit jamais éprouvée. L'EVEILLE' revint le troiſiéme jour & dit au Prince que BIBI étoit indiſpoſée, qu'elle gardoit le lit avec ſa linotte, dont elle avoit attaché la cage à ſon chevet, qu'elle la prenoit ſouvent dans ſes mains, qu'elle la baiſoit, la mettoit dans ſon ſein, & répandoit quelquefois des larmes en la regardant. TITI fut tranſporté à ce récit: une joïe pleine de tendreſſe, & mêlée pourtant de quelque inquiétude, ſe répandoit dans ſon cœur. Il partit le lendemain pour aller faire ſa cour au Roi & à la Reine. Trois jours après il revint, trouva ſa chere BIBI que ſon pere avoit été rechercher.

ABOR avoit informé ſa femme de tout ce qui s'étoit paſſé; l'un & l'autre avoient inſtruit

BIBI des ſentimens du Prince ; & de la regle inviolable qu'elle devoit ſuivre pour ſe rendre toujours de plus en plus digne de ſa tendreſſe & de ſon eſtime. Quand TITI entra auprès d'eux, il courut plein de joïe embraſſer la mere & le pere, & fut enſuite ſe jetter au col & aux genoux de BIBI. Il eſt impoſſible de dépeindre l'état de cette aimable fille, elle ne pouvoit parler, & le Prince ne pouvoit dire autre choſe, ſinon, que je ſuis heureux, ma chere BIBI, que je ſuis heureux ! Ils vêcurent depuis ce jour dans une liberté qui leur fit goûter mille doux momens. On les laiſſoit ſe promener tête à tête. TITI alloit dans la chambre de BIBI la voir deſſiner. Ils deſſinoient l'un pour l'autre des deviſes qu'ils inventoient, & dont les paroles n'étoient pas moins ingénieuſes,

que les figures étoient agréables. TITI admiroit l'esprit de sa chere BIBI. Ils alloient souvent dans un petit cabinet de cormier qui étoit au bout du jardin, & là dérobés à la vuë par l'épaisseur du treillage, ils se donnoient mille baisers que l'innocence accompagnoit toujours. TITI qui ne voïoit dans BIBI qu'une Divinité qu'il aimoit de tout son cœur, se jettoit quelquefois à ses genoux; il les tenoit embrassés malgré elle, qui ne vouloit pas le voir ainsi. BIBI de son côté qui n'oublioit point que son amant étoit un grand Prince, accompagnoit toujours toutes ses caresses du respect qui lui étoit dû. C'étoit le seul sujet de plainte qu'elle donnoit à TITI. Elle l'appelloit toujours *Monseigneur*, ou tout au plus, mon cher Prince. Un jour qu'elle l'avoit ainsi ap-

pellé *Monſeigneur*, il ſe jetta à ſon col : Pourquoi, ma chere BIBI, lui dit-il, me traitez-vous ſi cruellement ? Suis-je Monſeigneur pour vous ? C'eſt vous qui êtes ma Reine. Je vous traiterois de Majeſté ſi ce nom n'étoit pas plus reſpectueux que tendre. Ne m'appellez jamais que votre cher TITI, & tout-à-l'heure dites-moi : *Mon cher Titi, je t'aime de tout mon cœur.* BIBI ne voulut pas le dire. Je ne vous quitterai point, dit le Prince, que vous ne me l'aïez dit. Il ſe paſſa entre eux un petit combat d'inſtances & de refus ; mais enfin le Prince aïant dit avec ardeur : Je le veux ; je vous demande cette grace, ou je ſerai véritablement fâché ; BIBI que TITI tenoit embraſsée, gliſſa ſa jouë à côté de celle du Prince, comme pour ſe cacher de lui, & baiſſant ſa voix, comme

si elle eût eu peur qu'il ne l'entendît, quoique ce fût lui qui le commandât, elle articula tout doucement : *Mon cher Titi, je t'aime de tout mon cœur*. Elle rougit après, comme si elle avoit fait un crime ; & le Prince la regardant alors avec des yeux pleins de joie, païa sa complaisance de mille baisers pleins de flâme.

C'est ainsi que ces jeunes amans passoient des jours délicieux. Cependant les fortifications furent achevées, quoique le Prince n'eût gueres pressé l'ouvrage. Il fallut quitter la maison d'ABOR, le Palais de l'amour, pour aller habiter celui des passions tumultueuses & cruelles, où ne regne que l'avarice, l'ambition, la perfidie, l'artifice ; où l'envie cachée sous un extérieur caressant, seme partout le poison de la calomnie, & où on ne louë la vertu

même que pour lui nuire. Le Fort fut nommé du nom du Prince, *le Fort-Titi*; & enfin les derniers ordres étant donnés, ce Prince partit pour retourner à la Cour. ABOR & sa femme, qui l'aimoient comme leur fils, le virent partir avec beaucoup de douleur. Rien ne peut exprimer l'affliction de BIBI & du Prince; mais cette séparation si cruelle étoit nécessaire. Le Prince venoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, l'adoucir, & l'on peut dire aussi la renouveller. L'hiver vint. On sçut qu'immanquablement le Roi de FORTESERRE entreroit au printems prochain sur les Terres de GINGUET. On ne songea plus qu'à se mettre en état de le bien recevoir. Cependant les soins de TITI pour la guerre n'interrompirent point ceux qu'il devoit à l'amour. Malgré ses

affaires, la rigueur de la ſaiſon & les mauvais chemins, il alloit très-ſouvent voir ſa chere BIBI. Il n'en fut empêché que par une maladie qui ſurvint au Roi & à la Reine.

Un ſoir que GINGUET & TRIPALLE aïant beaucoup gagné au lanſquenet, comptoient leur gain, après s'être renfermés en particulier, une piece de douze ſols tomba, & ſe baiſſant tous deux en même tems pour la ramaſſer, leurs fronts ſe rencontrerent avec tant de violence, que le Roi en eut une boſſe, & la Reine une autre. Ce n'eût été rien pour des perſonnes du commun; un papier bien imbibé de vinaigre, & appliqué ſur la boſſe y eût remédié: mais pour un Roi & pour une Reine, il fallut envoïer chercher les Chirurgiens & les Médecins. Par reſpect pour la

Majeſté Royale, ces Meſſieurs n'oſerent traiter cela de bagatelle, ils conſulterent. Les Chirurgiens firent appliquer ſur chaque boſſe de LEURS MAJESTE'S des vulneraires boüillies dans du vin rouge, & leur en firent boire par infuſion, pour préſerver, diſoient-ils, des ſuites fâcheuſes & des contre-coups. Les Médecins ordonnerent ſur le champ la ſaignée; ce que les Chirurgiens jugeoient auſſi très-convenable. Les uns & les autres diſoient à LEURS MAJESTE'S qu'elles ne devoient point ſouper, ni parler, ni s'appliquer à aucune affaire; & leurs ſaignées étant faites, & les têtes bien bandées, on les mit au lit, moïennant quoi ils ne dormirent point, & ſe trouverent le lendemain avec de la fiévre & de plus groſſes boſſes: échauffées par les vulneraires, elles ſe dilaterent

davantage,

davantage, & donnerent aux Chirurgiens l'occaſion d'augmenter le mal. Les Médecins cependant empêcherent encore le Roi & la Reine de manger, pour ne pas, diſoient-ils, nourrir la fiévre, ſans ſonger que peut-être la diéte de la veille y avoit contribué. On les mit au boüillon, & ce régime, avec deux lavemens, dont on régala LEURS MAJESTE'S, devoient produire leur guériſon. Le contraire arriva pourtant; GINGUET & TRIPALLE devinrent tout de bon malades, ſurtout le Roi. Ce fut pendant ce tems que TITI, plus exact à ſon devoir qu'on ne ſçauroit dire, ne voulut point s'écarter de LEURS MAJESTE'S. GINGUET & TRIPALLE païoient pourtant ſon attachement d'une froideur qui eût rendu tout autre moins aſſidu. Il en

reſſentit beaucoup de peine, mais il ne ſe relâcha point ſur ſes devoirs. Il envoïoit ſouvent L'EVEILLE' chez BIBI, & n'y alla point.

Dès que la maladie du Roi parut dangereuſe, le Prince, ſi négligé auparavant, vit alors groſſir ſa Cour. L'appartement du Roi devenoit déſert. Le Prince ne put s'empêcher d'en marquer de l'indignation. Il dit aux Courtiſans que leur politique étoit peu meſurée; que le Ciel conſerveroit la vie du Roi ſon pere, & que s'ils croïoient qu'il dût mourir, ils devoient du moins le tromper juſqu'à la mort. *Soïez sûrs*, leur dit-il, *que je ne veux point de votre amitié à un ſi haut prix*. Ces paroles firent que les plus prudens continuerent à retourner chez le Roi, & à revenir pourtant chez le Prince. Quand

L'EVEILLE' paroiſſoit, on ſe rangeoit, comme ſi c'eût été un Miniſtre d'Etat. On ſçavoit qu'il étoit aimé du Prince, on ſe donnoit bien de garde de l'appeller alors *le Page aux vieilles*. C'étoit un plaiſir de voir comme il paſſoit avec fierté, comme il faiſoit l'important parmi la vile troupe des premiers de la Cour. Enfin le Roi échappa à la mort & aux Médecins ; & dès qu'il fut rétabli, TITI courut auprès de BIBI conter à ABOR l'indignité des Courtiſans. La joie de BIBI fut inexprimable, en revoïant ſon cher Prince. Que ne puis-je vous garder toujours ici, lui diſoit-elle : Hélas, j'aimerois mieux perdre une Couronne, ſi je l'avois, que d'être un mois ſans vous voir! Que ne puis-je toujours y être, répondoit TITI ! je ſerois plus heureux en ſervant ma chere BI-

BI, que je ne le ferois de me voir adoré de toute la terre.

Cependant le commencement de la Campagne approchoit, & TITI auroit bien voulu envoïer quelque argent à ABOR, pour lui procurer un peu plus d'aisance qu'il n'en avoit; mais comment faire? L'EVEILLE' pénétra le chagrin du Prince, & le prévint sur le remede: il lui dit que son pere étoit en état de fournir la somme qu'il plairoit au Prince: que la bonne fortune l'avoit mis à présent au-dessus de ses affaires, & qu'il n'y avoit qu'à lui écrire. TITI lui dit de le faire, & le pere de L'EVEILLE' envoïa quatre mille ginguets à TITI, qui fut extrêmement surpris de ce que le pere de son Page pouvoit remettre une si grande somme, & le faire même assurer qu'il en feroit toucher davantage au

premier ordre : mais ſa joïe fut encore plus grande que ſa ſurpriſe, quand il penſa qu'il pouvoit envoïer à BIBI une ſomme qui n'étoit pas indigne d'être donnée par un Prince. Il en prit mille ginguets, & lui en envoïa trois mille. Ce ne fut pourtant point à elle qu'il les fit remettre, ce fut à ABOR. Quand ce bon-homme les reçut, il n'en parut pas plus joïeux, que ſi c'eût été un boiſſeau de lentilles. Que veut le Prince, dit-il à L'EVEILLE' qui lui remettoit cette ſomme ? C'eſt donc un dépôt qu'il m'envoïe, autrement il ne m'enverroit qu'un ſujet de trouble & d'inquiétude ; car les richeſſes ſont la cauſe de tous les maux. Tout ce que je puis faire, ajouta-t-il, c'eſt de diſtribuer cet argent à ceux qui n'ont pas leur néceſſaire : pour moi qui l'ai, le Ciel me

préserve de vouloir rien de plus.

Si le désintéressement d'ABOR est admirable, la générosité de TITI ne l'est pas moins. Ce Prince qui ne se voïoit jamais un sol, devoit être naturellement tenté de garder quelque chose d'une si grande somme. Cependant les mille ginguets qu'il en avoit ôtés furent emploïés à faire des libéralités à ceux qui avoient travaillé aux fortifications du *Fort-Titi*. Il fit obtenir à L'EVEILLE' une Compaguie dans un nouveau Bataillon, qu'il eut la satisfaction de faire mettre dans ce Fort; ce qui lui fournissoit un prétexte pour y envoïer souvent L'EVEILLE'; car il le garda néanmoins auprès de lui en qualité d'Aide de Camp.

Pour ABOR, aïant été forcé de recevoir les trois mille ginguets, il en réserva mille pour

l'incertitude des événemens, & en fut porter deux mille à la parente chez qui BIBI & sa mere avoient été. Il sçavoit que trois filles d'une veuve qui étoient dans la nécessité de gagner leur vie par leur travail, étoient exposées à beaucoup de dangers dont un peu de bien pouvoit les garantir.

Lorsque GINGUET choisit les Généraux qui devoient commander son armée, plusieurs Courtisans voulurent persuader à TITI qu'il devoit demander à en être le Généralissime. Mais ce Prince répondit toujours que *le Roi sçavoit bien ce qu'il avoit à faire, qu'il falloit apprendre un métier avant que de vouloir y être passé maître.* Il ajoutoit que *c'étoit voler la gloire qui seroit duë à de bons Officiers, que de vouloir s'en parer, sans avoir appris à l'acquerir.*

La Campagne s'ouvrit par le Siege d'une très-forte Place que FORTESERRE avoit fait investir avant que toutes les troupes de GINGUET fussent assemblées. FORTESERRE commandoit en personne. GINGUET vouloit faire de même. Il se faisoit tenir à quatre pour ne point aller à l'armée. La grande maladie dont il sortoit, les pleurs de TRIPALLE, la crainte de perdre ses trésors, s'il perdoit la vie, prévalurent enfin sur son ardeur de combattre. TITI servit comme volontaire, & il n'en avoit que l'équipage. Un autre Prince en auroit été mortifié. Pour lui, il disoit qu'*il en avoit trop encore; que la magnificence n'étoit bonne que pour le bal;* qu'*un Prince ne devoit pas donner un exemple de luxe & de molesse dans un lieu où on ne devoit songer qu'à s'endurcir au travail.*

Avant que de partir pour l'Armée, il alla passer un jour entier avec sa chere BIBI & avec ABOR qu'il n'appelloit plus que son pere. Quelques heures avant celle où ils devoient se séparer, ces deux tendres amans voulurent aller dans le cabinet de cormier se faire des adieux particuliers. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'en y entrant ils y virent une vieille femme que TITI reconnut d'abord pour être la bonne vieille de la cabane! Qui vous amene ici, lui dit-il? comment y êtes vous venuë? Il ne s'agit pas comment j'y suis venuë, dit la vieille, j'y suis venuë pour l'amour de vous. Ecoutez, TITI, lui dit-elle, votre respect pour votre pere & pour votre mere, malgré le peu de tendresse qu'ils vous marquent; votre amour pour BIBI, qui se conserve tou-

jours pur & innocent, malgré sa vivacité & l'ardeur de la jeunesse; la justice que vous rendez à sa vertu & à ses charmes, malgré la disproportion de sa fortune; le choix que vous avez fait d'elle pour être un jour votre femme, & l'attachement que je sçai qu'elle a pour vous, indépendamment de la Couronne que vous pouvez lui donner; enfin la bonté de votre naturel, & l'innocence de BIBI m'attachent également à l'un & à l'autre. Je suis la Fée DIAMANTINE, & je veux vous faire un don. Demandez-moi ce que vous voudrez. En disant cela, la vieille disparut. Ils ne virent plus qu'une Dame superbement vétuë, & plus belle que le beau jour. Je l'avois toujours bien crû, s'écria TITI, que vous étiez une grande Fée, pourquoi me l'avez-vous

caché, & que vous demanderons-nous, dit-il, transporté de reconnoissance? Vous sçavez mieux que nous ce qui nous convient, dites-nous ce qu'il faut vous demander. Non, répondit DIAMANTINE, c'est à vous de choisir. Que voulez-vous, BIBI, dit le Prince en la regardant avec joïe? Ce que vous voudrez, mon cher Prince, répondit-elle; parlez, je veux ce que vous voulez. TITI aïant insisté, BIBI aïant toujours répondu de même: Mais enfin, dit le Prince, si je vous laissois le choix, que choisiriez-vous? Je veux que vous me le disiez tout-à-l'heure. Puisque vous me l'ordonnez, dit BIBI, si j'avois à souhaiter quelque chose, ce seroit de pouvoir, quand je le voudrois, devenir un petit oiseau, afin d'aller de tems à autre vous voir à l'Armée; car je serai

bien affligée de ne vous plus voir, & bien inquiette de ce qui pourroit vous arriver. Accordez-nous donc cette grace, dit TITI, en s'adressant à la Fée. Mais songez-vous bien, leur demanda-t-elle, à quels risques vous vous exposez ? Pourrez-vous aller d'ici à l'Armée, ou de l'Armée ici, sans que quelque oiseau de proie ne vous attrape & ne vous mange ? Que deviendroit alors celui de vous deux qui resteroit ? BIBI & TITI furent alors bien inquiets. BIBI eut envie de demander que son cher Prince fût donc invulnerable, mais elle ne pouvoit demander de don que pour elle. Elle dit à TITI qu'elle le prioit de le demander pour lui. Vous vous oubliez, ma chere BIBI, lui dit-il ; voudriez-vous que je demandasse un don avec lequel je n'aurois que faire ni de

courage ni de valeur ? Serois-je digne de vous, si vous pouviez me soupçonner de n'être brave, que parce que je n'aurois rien à craindre ? Il vaudroit mieux mourir, ma chere BIBI, que d'avoir des dons qui s'opposeroient à l'exercice de la vertu. Voudriez-vous demander qu'il vous fût impossible de m'être infidelle ? Je ne voudrois pas le demander pour vous, quand je pourrois l'obtenir, quoique ce soit la chose que je souhaite le plus. Le cas n'est pas tout-à-fait le même, mon cher Prince, repartit BIBI ; mais nous ne sommes pas ici pour disputer. J'ai toujours tort dès que vous désapprouvez. Cependant quelle sera mon inquiétude, puisqu'elle égalera ma tendresse ! Ecoutez, dit la Fée, je vous accorde le premier don que vous m'avez demandé ; mais

je vous l'accorde d'une maniere plus étenduë, Vous pourrez l'un & l'autre devenir, quand il vous plaira, nòn-seulement oiseau, mais quelqu'animal que ce soit; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous le ferez. J'ai seulement à vous avertir que vous serez sujets aux inconveniens ausquels sont exposés les animaux dont vous aurez pris la forme. Si vous vous laissez prendre, & qu'on vous enchaîne, ou qu'on vous enferme, vous ne pourrez alors changer d'état, tant que vous serez enchaînés ou enfermés. Si vous êtes blessés, de sorte que le sang coule de votre blessure, vous ne pourrez jamais redevenir ce que vous étiez auparavant, non-plus que si vous viviez de proie après avoir pris la forme de quelqu'un des animaux qui en vivent. Enfin si vous dites à qui que ce

soit, excepté à L'EVEILLE, le don que je vous accorde, vous en serez privés à jamais. Ces conditions n'effraïerent point nos amans : Ils accepterent avec mille démonstrations de reconnoissance & de joïe le don de métamorphose que leur accorda DIAMANTINE : après quoi cette Fée les embrassant l'un & l'autre, disparut.

Que je suis heureuse, s'écria BIBI ! Je ne vous quitterai plus, mon chèr Prince, je vais prendre la forme d'un homme, vous suivre partout, & combattre à vos côtés. Gardez-vous en bien, lui dit TITI, nos deux vies ne sont qu'une, ma chere BIBI, n'en exposons que la moitié. Que d'allarmes, que d'inquiétudes me causeriez-vous ! Ce seroit le vrai moïen de me perdre, en voulant me conserver. Il lui fit promet-

tre qu'elle ne s'exposeroit point ainsi. Enfin après s'être néanmoins extrêmement félicités de cet heureux don, & avoir beaucoup raisonné sur l'usage qu'ils en pourroient faire, il fallut se séparer. TITI embrassa tendrement sa chere BIBI, fut embrasser le bon-homme & la bonne femme, qui lui souhaiterent mille bénédictions, les yeux baignés de larmes, & partit. Dès qu'ils l'eurent vû monter à cheval, ils se renfermerent avec BIBI, pour donner un libre cours à leurs pleurs.

Le Prince après avoir pris congé du Roi & de la Reine, de la Princesse de BLANCHEBRUNE qu'il aimoit fort, & dont il étoit tendrement aimé; après avoir reçu les adieux de son petit frere & de toute la Cour, alla joindre l'Armée, où les Généraux le reçu-

rent, moins comme le fils de leur Roi, que comme un Volontaire, qui venoit apprendre sous eux le métier de la guerre. On n'a jamais mieux vû qu'à l'égard de ce Prince l'indignité des Courtisans. Ils ne pouvoient s'empêcher de l'estimer; mais comme il étoit sans crédit, ils l'estimoient & ne s'en soucioient gueres. Ils croïoient même que, parce qu'il n'étoit ni hautain ni remuant, il pourroit bien n'être pas brave.

La Ville que FORTESERRE assiégeoit étoit serrée de si près, qu'il falloit ou se résoudre à la perdre, ou prendre le parti d'attaquer les Ennemis dans leurs lignes; car FORTESERRE avoit fortifié le Camp qui couvroit les Assiégeans. GINGUET donna ordre qu'on l'attaquât. On le fit avec succès. Les lignes furent forcées, FORTESERRE obligé de

lever le siége & de fuir. Il perdit toutes ses munitions & la plus grande partie de son artillérie. Mais tout le monde convint que cet heureux succès étoit dû, à la valeur du Prince TITI, qui avoit sauté le premier dans les retranchemens, & fait plier ceux qui étoient derriere sur leurs propres troupes, où elles avoient porté la confusion. Les Généraux ne purent s'empêcher de lui en faire honneur dans la relation qu'ils envoïerent au Roi. Comment auroient-ils pû l'éviter? Cela s'étoit passé à la vûë de toute l'Armée, & dans le tems même que les Troupes de GINGUET avoient été repoussées de plusieurs endroits avec perte.

L'Armée victorieuse poursuivit les Ennemis; mais la nuit qui avoit fait gagner une marche à ces derniers, leur donna le moïen

de s'emparer d'un poste si avantageux, qu'il n'auroit pas été prudent de les y attaquer. Il falloit attendre que le manque de fourage obligeât le Roi de FORTESERRE à changer de camp. Ce Prince, qui pendant ce tems-là n'avoit travaillé qu'à ranimer ses troupes, & qui les avoit augmentées par de nouvelles qu'il avoit fait joindre, se crut lui-même en état de prendre sa revanche. Après quelques campemens, où il feignit de vouloir éviter le combat, aïant attiré l'Armée de GINGUET dans une grande plaine, où il crut trouver ses avantages par la supériorité de sa Cavalerie, il vint en bataille à ceux qui croïoient le faire fuir. La surprise n'intimida point l'Armée de GINGUET: encouragée par la victoire précédente, elle s'offrit de bonne grace aux Enne-

mis. Les deux Armées étoient en présence, lorſqu'un Cavalier ſuperbement monté s'avança au petit galop, & vint défier le plus brave des Troupes de GINGUET à un combat ſingulier. Pluſieurs Volontaires accoururent ; mais TITI les prévint, & voulut bien faire l'honneur à l'Avanturier de ſe battre contre lui. Les deux Armées étoient attentives. Celle du Roi de FORTESERRE ne doutoit point du triomphe de ſon Champion. C'étoit un brave, renommé pour ſa valeur, pour ſa force, & pour ſon adreſſe. Cependant le Prince, après lui avoir laiſsé tirer ſon coup ſans tirer le ſien, lui gagna la croupe, & lui donna de revers un ſi grand coup de ſabre ſur les reins, qu'il le fit tomber preſque mort ſur l'arçon. L'Armée de GINGUET pouſſa de grands cris de joïe, & regarda

ce prélude comme un préságé de victoire. On en eut encore un autre : c'est qu'à l'instant que TITI s'étoit détaché pour aller combattre, on vit une aigle volant au-dessus de lui, le suivre jusqu'au lieu du combat, & y rester en tournant dans une grande agitation. Elle revint ensuite avec le Prince à l'Armée de GINGUET, où les Soldats se la montroient planant ou tournoïant au-dessus de la tête de TITI, ainsi que l'aigle qu'on vit au-dessus de la tête d'Alexandre à la Bataille d'Arbelles. Ces présages n'effraïerent pourtant pas l'Armée du Roi de FORTESERRE. Si les Soldats en avoient été effraïés, ils n'auroient eu qu'à jetter les yeux sur leur Prince. L'audace, la valeur, la confiance, la joïe y brilloient d'une façon à ranimer le cœur des plus lâches. Les

deux Armées, sans tirer, s'approcherent à la demi-portée de fusil. FORTESERRE ordonnant alors de charger, attaqua lui-même à la tête de quelques Escadrons avec tant de fureur, qu'il renversa tout ce qui osa lui résister. Tout plioit, & cette Bataille auroit été gagnée par le centre, si l'Infanterie eût pû suivre aussi rapidement le chemin que la Cavalerie ouvroit à la victoire. Mais le Prince TITI voïant que le Roi de FORTESERRE perçoit jusques au Corps de réserve, ramassa des Escadrons épars, & vint se placer entre deux feux, pour empêcher l'Infanterie de ce Prince de se mettre à portée de le soutenir. Il essuïa d'abord un feu terrible. Sa fermeté donna lieu aux Généraux de GINGUET de faire rapprocher divers Bataillons, & de faire faire de nou-

veaux mouvemens à leur Cavalerie, malgré ceux des Ennemis, qui s'étendoient pour la prendre en flanc. Alors TITI, à la tête des Escadrons qu'il avoit ramassés, ou qui s'étoient joints à lui, tourna pour aller chercher le Roi, qui, comme un torrent furieux, se portoit du centre à la droite de l'Armée de GINGUET. La gauche avoit plié, la droite seule faisoit ferme, & c'étoit de sa défaite que dépendoit le gain total de la Bataille. TITI joignit les Escadrons du Roi dans le tems qu'il vouloit forcer quelques Régimens d'Infanterie qui s'opposoient à son passage. Le désordre étoit dans les deux Armées. Celle de GINGUET se trouvoit de tous côtés enfermée par celle de FORTESERRE. Sans un redoublement prodigieux de valeur, il étoit impossi-

ble qu'elle évitât son entiere défaite. Allons, mes amis, dit TITI, vaincre ou mourir; décidons ici l'affaire. En disant ces paroles, il attaqua impétueusement les derniers Escadrons qui suivoient FORTESERRE, & les fit replier après quelques efforts jusques sur les premiers, où étoit le Roi. Ce Prince quitta alors l'attaque de l'Infanterie, pour venir soutenir les efforts de TITI. Celui-ci, sans donner le tems à l'ardeur des siens de se refroidir, se jetta sur la gauche de FORTESERRE, où il mit deux Escadrons en désordre, après leur avoir tué beaucoup de monde. Le Roi y accourut. Après avoir été entre deux feux, il se trouvoit obligé de prêter le flanc au feu de l'Infanterie ennemie. Il fit un mouvement sur sa droite pour gagner du terrein, & ranger la Cavalerie

valerie de TITI sur une ligne paralelle à l'Infanterie, afin de rendre celle-ci inutile, ou du moins de lui faire faire quelques mouvemens dont il auroit profité. TITI s'apperçut de son dessein, & le prévint. Cependant comme il voïoit bien que la victoire dépendoit de la promptitude de l'attaque, il songea principalement à aller au Roi même. Il eut trois chevaux tués sous lui dans les diverses attaques qu'il fit pour pénétrer jusqu'à ce Prince, qui faisoit toujours de son mieux pour écarter TITI de son Infanterie. Mais enfin TITI étant si près de FORTESERRE, qu'ils se reconnurent également : Allons, dit-il, mes amis, la victoire est à nous, nous tenons le Roi. En disant ces mots, il se jetta sur FORTESERRE, qui venoit aussi sur lui, & au milieu des Es-

cadrons qui se mêlerent, les uns pour défendre leur Roi, les autres pour défendre leur Prince; TITI aïant tué le cheval de FORTESERRE, & deux hommes qui se présenterent pour sauver ce Roi abattu sous son cheval, se jetta par terre pour le dégager, & le faisant son prisonnier: SIRE, lui dit-il, *je rougis de mon bonheur, & prie* VOTRE MAJESTE' *de me pardonner les avantages de la fortune.* Le Roi désespéré dans le cœur & furieux, répondit seulement à TITI: PRINCE, *pardonnez-moi, si dans le désespoir où je suis, je ne donne pas à votre valeur les éloges qui lui sont dûs, & si je ne vous remercie pas de la vie que vous m'avez donnée, en me l'épargnant.* Car malgré toute sa fureur, FORTESERRE avoit bien remarqué que TITI n'avoit pas voulu tirer sur lui lorsqu'il

avoit tué son cheval. Le Prince conduisit ce grand Prisonnier au milieu de l'Infanterie, à qui il le donna en garde. Les Généraux de GINGUET prierent alors FORTESERRE d'envoier ordre aux siens de cesser la bataille; mais FORTESERRE le refusa. Il se flatoit qu'ils remporteroient peut-être la victoire, & qu'ils pourroient le délivrer. *Mon malheur*, dit-il, *m'est particulier, & ne doit pas s'opposer à la gloire de ma Nation. Que je périsse, & qu'elle vainque.*

Cependant la Cavalerie de TITI poursuivit celle de FORTESERRE, jusqu'à ce qu'elle eût joint un gros de troupes, auprès desquelles il auroit été téméraire de l'attaquer. TITI retourna pour se mettre à la tête des braves gens qui avoient contribué à lui faire faire une si belle prise, & voulut

laiſſer L'EVEILLE' auprès du Roi pour le ſervir, & prendre garde qu'on ne manquât point au reſpect qui lui étoit dû; mais L'EVEILLE' répondit franchement à TITI que pour cette fois il lui déſobéïroit, dût-il en être puni. Qu'aſſurément il ne le quitteroit pas que la Bataille ne fût finie. Ce généreux garçon n'avoit pas quitté le Prince dans toute la mêlée, & lui avoit ſauvé deux fois la vie en parant des coups qu'on venoit lui porter.

Le Prince aïant obſervé que les paſſages étoient libres, crut que pour mieux s'aſſurer de la perſonne du Roi, il falloit l'envoïer juſqu'à la premiere Ville. Il fit un détachement de Cavalerie pour l'aller prendre & le conduire, après en avoir fait informer les Généraux. Il ſe tranſporta lui-même auprès du Roi, pour le prier

de vouloir bien permettre qu'on le tirât du champ de Bataille. Ce Roi fut désespéré de ce changement; il voïoit que des bataillons de ses troupes s'avançoient en hâte pour venir attaquer ceux dont il étoit environné; mais la priere du Vainqueur étoit un ordre que FORTESERRE devoit suivre. Par les deux mouvemens qui se firent alors, les deux Armées se resserrerent. Toute l'Infanterie de part & d'autre se rassembla dans le centre, ce qui donnoit un nouvel avantage à celle de GINGUET. Mais la Cavalerie Ennemie étoit un peu découragée, & ses Généraux vouloient lui donner le tems de se remettre, pour retomber ensuite avec plus de furie sur les ennemis. La défaite de leur Infanterie ne leur donna pas le tems d'éxécuter ce dessein. Le bruit de la

prise du Roi, qui s'étoit répandu dans les deux Armées, anima les uns, & découragea les autres, de façon qu'il n'y eut qu'un nouveau choc, qui fut rude. TITI s'y distingua encore par des prodiges de valeur. Son épée, qui n'étoit déja plus qu'une sie ensanglantée par tous les coups qu'elle avoit parés ou portés, cassa dans le corps d'un Colonel qui avoit pensé tuer TITI d'un coup d'esponton. Ce Prince ramassa alors une halebarde & se rua avec tant d'ardeur contre les Ennemis, que d'un seul coup de cette halebarde, il tua un Capitaine & un Soldat qui étoit derriere, & que les traversant de part en part, il les fit tomber sur un troisiéme. Il tomba lui-même alors, & se releva sans courir risque de la vie; car le bataillon qu'il avoit ainsi entamé, étoit déja occupé par les

siens, auquel il avoit donné un si bel exemple. L'EVEILLE' qui combattoit à son côté, lui donna une nouvelle épée. Le Bataillon ennemi fut bien-tôt renversé & haché en piéces. Le Prince gémissoit d'un si horrible carnage; mais il faut bien se défendre contre ceux qui nous font injustement la guerre, & FORTESERRE n'avoit pour lui que l'apparence de la justice.

L'ardeur aïant porté le Prince, avec une troupe de Volontaires, à se jetter au milieu d'un nombre d'Ennemis qui faisoient ferme, plus par désespoir que par courage, comme il paroit à droit & à gauche, les coups qu'on s'empressoit de porter sur lui, & qu'il tâchoit de priver du jour les plus audacieux, un Soldat ennemi s'arrangea pour le tirer à bout portant, & alloit le tuer imman-

quablement, si dans l'instant qu'il alloit faire feu, l'aigle volant toujours au-dessus de la tête du Prince, n'eût pas fondu plus rapidement qu'un éclair sur ce soldat, & ne lui eût emporté d'un coup de serre, en lui crevant les deux yeux, plus de la moitié du visage. Ce fut le salut de TITI, & la perte des Ennemis, dont il étoit environné. L'effroi les saisit, ils jetterent leurs armes pour fuir, & ne furent faits que prisonniers.

C'est la derniere action de cette affreuse journée. L'Armée ennemie ne songea plus qu'à se retirer. Les Généraux de GINGUET ne songérent qu'à s'assurer du champ de bataille, & TITI ne pensa plus alors qu'à le parcourir pour faire transporter les blessés dans un lieu où ils fussent secourus. Amis, Ennemis, tout devint également l'objet de ses soins, ou

pour mieux dire, il fut l'ami de tous ceux qu'il trouva malheureux. On ne peut dire les peines qu'il se donna pour les secourir. Il ne revint dans sa tente que bien avant dans la nuit. Ses habits étoient criblés, mais il n'avoit reçû que trois légéres blessures, dont la plus dangereuse étoit au-dessus de l'épaule droite, où une balle n'avoit fait, par bonheur, que labourer la peau; car un peu plus bas, ou un peu plus à côté, la blessure auroit été mortelle. Il n'en parla point, parce qu'il ne vouloit pas qu'on vînt l'embarrasser dans sa tente, où il lui tardoit d'être seul pour voir sa chere BIBI. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût été l'aigle qu'on avoit vû constamment voler au-dessus de sa tête pendant tout le combat, & croioit bien qu'elle étoit dans sa tente cachée sous quelque for-

me, qu'elle quitteroit pour l'embrasser dès qu'il y seroit seul. Il ne se trompoit pas. BIBI aigle tout le jour, pour ne pas perdre de vûë son cher Prince, s'étoit fait grillon dans la nuit, pour se cacher dans sa tente. Dès qu'elle le vit seul, elle redevint BIBI, & lui sautant au col, répandit des larmes de joïe de le voir échappé aux dangers qu'il avoit couru. Que ne lui dit-elle point de tout ce qu'elle avoit souffert pendant le combat! Que d'allarmes! que de craintes! que de fraïeurs! que d'agitations violentes! Et que ne lui dit-il point aussi, sur le plaisir de lui consacrer une vie qu'elle lui avoit conservée, en fondant sur le soldat qui l'alloit tuer. BIBI étoit transportée de la gloire de TITI. TITI étoit enchanté de la tendresse & du courage de sa chere maitresse. Il se trouvoit

heureux de lui devoir la vie. Ils auroient bien voulu ne se point quitter, quoique l'un & l'autre eût besoin de repos. Mais l'aurore qui commençoit à paroître, fit que BIBI sortit du camp sous la forme d'un petit lézard, & que prenant ensuite celle d'une aigle, elle se rendit chez son pere. TITI après avoir fait laver ses blessures, se mit au lit, où le contentement d'avoir vû BIBI, & la fatigue du joir, le firent dormir d'un profond sommeil.

C'étoit la coutume de BIBI de venir voir souvent son cher Prince. Afin de ne rien risquer, elle venoit ordinairement de nuit sous la forme d'un Duc auprès du camp, où elle prenoit la forme d'un lezard pour traverser en sureté jusqu'à la tente de TITI, où, lorsqu'il étoit seul, elle reprenoit sa forme naturelle. Quand

elle venoit de jour, elle s'élevoit hors de toute atteinte ſous la forme d'une aigle, & deſcendoit enſuite ſur la tente du Prince en forme de moucheron.

GINGUET apprit le ſuccès de ſes armes & la priſe du Roi de FORTESERRE avec toute la joïe qu'on peut imaginer. Il ſe voïoit ainſi le maître des conditions de la paix. Il donna à celui qui lui apporta la nouvelle de cette victoire, c'étoit le fils d'un de ſes Généraux, ſon portrait enrichi de grenats & un Régiment de Dragons. La Reine lui donna auſſi ſon portrait orné de doublets de toutes couleurs, preſque auſſi beaux que de vrais diamans. Il auroit eu regret à ſa courſe, s'il eût jugé de ces préſens par leur valeur intrinſeque; mais comme il en jugeoit autrement; les portraits d'un Roi & d'une

Reine donnés par eux-mêmes sont toujours d'une valeur infinie, & d'ailleurs il avoit un Régiment. Le lendemain de la bataille la Cour fut grosse chez le Prince. Les Généraux y vinrent le combler d'éloges, & lui marquer alors autant de respect, qu'ils lui avoient montré d'indifférence le jour de son arrivée. Ils lui avoient rendu justice auprès du Roi, & les Soldats la lui rendirent mieux encore par les chansons qu'ils composerent à son honneur.

On ne fit plus rien du reste de la campagne, qui dura encore près de cinq mois; car cette bataille se donna le 4 de Juin. Cependant le Prince malgré l'inaction, malgré son amour & le pouvoir de se métamorphoser, ne voulut pas s'absenter du camp un seul jour pour aller voir sa chere BIBI. Il ne quitta l'Armée que

lorsqu'on la mit dans les quartiers d'hiver.

Il fut reçu à la Cour avec des démonstrations de joïe surprenantes. Le Roi & la Reine ne purent s'empêcher de lui donner des loüanges. Il les forçoit à l'estimer, ils l'auroient même aimé, s'ils eussent remarqué en lui quelque penchant pour l'économie. C'est ainsi qu'ils nommoient l'avarice. Les vices changent de nom chez ceux qui s'y plaisent. GINGUET & TRIPALLE ne songeoient pas que l'avarice auroit détruit les principales vertus du Prince, & qu'elle auroit terni toutes les autres; car l'avarice est un vice si bas, qu'il rend méprisables ceux qui auroient d'ailleurs de grandes qualités. C'est ce qui fit qu'après avoir loüé en public le Prince TITI, ils le gronderent en particulier sur les sommes

qu'il avoit empruntées de toutes parts après la bataille, & qu'il avoit distribuées aux Prisonniers & aux blessés, sans aucun égard de parti. En effet, ce fut le principal soin du Prince après l'affaire, que de s'occuper à soulager les uns, & à prévenir les besoins des autres. Et L'EVEILLE' l'avoit assuré que son pere fourniroit les sommes nécessaires pour rendre ce qui auroit été emprunté.

Cependant la douceur, la bonté, la soumission exemte de murmure, que le Prince avoit toujours marqué pour les volontés & même pour les injustices du Roi & de la Reine à son égard : en un mot, ses attentions pour les moindres hommes, ce qui ne l'avoit fait passer que pour bon, & dès-là pour peu considérable, furent regardées par les Courti-

ſans d'un tout autre point de vûë. Ils jugerent qu'un Prince qui joignoit aux bonnes qualités d'un ſimple particulier vertueux les hautes qualités d'un Heros, ſeroit un jour un très-grand Roi. Que la valeur & la bonté fondée ſur la juſtice, étoient le caractere du parfait héroiſme, & que ces qualités brilloient éminemment dans TITI. Ses vertus les forcerent à s'attacher à lui, ils lui rendoient les hommages que juſqu'alors la politique n'avoit fait rendre qu'à GINGUET. Le Roi & la Reine le remarquerent, & ſurtout le Premier Miniſtre, qui craignoit les vertus du Prince, plus qu'il ne ſe ſoucioit de l'inconſtance des Courtiſans.

On peut bien juger que les Poëtes n'oublierent pas leur Phœbus; TITI fut accablé d'Odes, de Sonnets, d'Epîtres, de Chants roïaux,

de Balades, de Rondeaux, de Virelais, de Triolets, d'Epigrammes, d'Acrostiches même. Il en recevoit un si grand nombre, qu'il remettoit au soir à les lire en se couchant, & faisoit bien. Cela lui procuroit toujours un promt sommeil. Il demanda permission à GINGUET d'aller faire visite au Roi de FORTESERRE qu'on avoit mis en prison dans une Citadelle. Il l'obtint, & il en profitoit, quoique moins souvent qu'il n'eût voulu; car il trouvoit en ce Prince de si grandes qualités, qu'il l'honoroit infiniment, & qu'il se plaisoit extrêmement dans sa conversation. Il la trouvoit remplie d'instructions. FORTESERRE n'étoit pas moins charmé de TITI. Il conçut pour lui une si haute estime, qu'il prit la résolution de lui donner GRACILIE sa fille unique, & d'en-

gager les Etats de son Roïaume à le reconnoître pour son successeur. Sur le simple récit que TITI lui fit de l'avanture des diamans, il la crut sans en vouloir d'autres preuves, & ne songea plus qu'à demander la paix. Si TITI avoit été le maître, il auroit sans doute renvoïé FORTESERRE dans ses Etats, sans songer à autre chose qu'à mériter son amitié, & qu'à lui faire les plus grands honneurs. Mais GINGUET exigea le remboursement des frais de la guerre, & une rançon exorbitante. Dès que le Prince TITI avoit quelques heures à lui, il voloit dans la maison de sa chere BIBI; car pour profiter des momens, il prenoit toujours la forme d'un oiseau de proïe, quoiqu'il n'en eût pas le naturel: il eut même le plaisir d'y passer quelques jours sans y venir

ſous une forme empruntée, aïant obtenu de GINGUET la permiſſion d'aller viſiter le Fort. On ne peut exprimer la joïe du bonhomme & de la bonne femme quand ils voïoient le cher TITI ; ils le reſpectoient comme leur Roi, & l'aimoient comme leur enfant. On ne peut exprimer la douceur que goûtoit le Prince de ſe trouver avec ſa chere BIBI ſous le toit ruſtique de ces bonnes gens qu'il aimoit comme s'il eût été leur fils. Il n'y voïoit plus cette fauſſeté, cette contrainte, cette vanité puérile qui regnent à la Cour ; ces brigues & ces haines pour des choſes, qui au fonds ne valent pas plus que les joüets qui font que des enfans ſe querellent, & ſe battent quelquefois.

Il prit un jour envie à BIBI de tenter la fidélité du Prince. Après avoir fait pour lui un Ron-

deau dans le cabinet de cormier, où elle alloit ſouvent rêver, elle fut l'écrire dans la chambre de TITI, qu'elle prenoit toujours pour la ſienne quand il n'étoit pas à la petite maiſon. Après l'avoir écrit, elle réſolut de le lui aller préſenter ſous la forme de la plus belle fille du monde : pour cet effet elle ſouhaita de l'être, & pour avoir le plaiſir de voir comment étoit la plus belle fille du monde, elle alla devant ſon miroir; mais elle ſe vit toujours la même. Elle ſouhaita de nouveau, & parlant même tout haut, elle dit : *O Fée* DIAMANTINE, *puiſque tu m'as accordé le don d'être ce que je voudrois, fais que je ſois la plus belle fille du monde*. Sa priere fut inutile, elle ne changea en rien de ce qu'elle étoit. Elle crut alors que le don de métamorphoſe ne s'étendoit peut-être pas juſ-

qu'à de tels changemens. Pour l'essaïer, elle souhaita d'être la plus belle bossuë qui fût dans l'univers, & sur le champ elle se trouva sans aucun changement de visage, avoir une bosse devant & derriere. Elle soupçonna que cela vouloit donc dire qu'elle-même étoit la plus belle fille du monde; mais elle trouvoit tant de vanité à le croire, qu'elle n'osoit s'arrêter à cette pensée, quoiqu'elle le desirât de tout son cœur par rapport au Prince TITI. Comme elle étoit brune, elle souhaita donc d'être la plus belle blonde du monde, & d'abord ses cheveux devinrent blonds, ses sourcils & les cils de ses paupieres parurent un peu plus noirs; mais d'ailleurs elle étoit si fort la même, qu'elle n'étoit point méconnoissable. Alors elle souhaita être la seconde beauté de l'univers, &

il se fit alors un changement assez considérable pour faire croire que ce n'étoit pas elle. Elle résolut d'aller en cet état chez la Reine, d'y attendre le Prince, & de lui présenter, quand il passeroit, les vers qu'elle avoit fait pour lui. Elle exécuta son dessein. Voilà les vers qu'elle lui donna.

AU PRINCE TITI,

RONDEAU.

QUI l'auroit crû, qu'aussi beau que l'AMOUR,
Il eût de MARS la force & le courage,
Ce Prince aimable, & qu'il fût tour à tour
Aussi terrible au milieu du carnage,
Qu'il est galant au milieu de la Cour?

ETRE Héros n'est l'affaire d'un jour:
Ce métier veut l'expérience & l'âge;
TITI pourtant l'est sans apprentissage.
Qui l'auroit crû?

Il pourfendit un brave à triple étage,
Son coutelas força maint personnage
De se cacher au ténébreux séjour:
Il prit un Roi que nous tenons en cage,
Et de la paix assure le retour.
Qui l'auroit crû ?

Quand TITI reçut ces vers, il ne put s'empêcher d'admirer la beauté de celle qui les lui présentoit, quoique fort inférieure à celle de BIBI. Il la remercia de la maniere du monde la plus gracieuse. Cependant les Courtisans l'avoient trouvé si belle, qu'ils assuroient tous n'avoir rien vû de si beau. Ceux qui avoient passé devant elle étoient revenus sur leurs pas pour la revoir. Ceux qui ne l'avoient pas vuë, se hâtoient d'en approcher. On avoit fait un cercle autour d'elle, & les premiers Seigneurs de la Cour avoient cherché à lier conversa-

tion avec cette belle inconnuë, qui leur répondoit avec autant d'esprit qu'elle leur paroissoit avoir de beauté. On en parla avec tant d'éloges à la Reine, que SA MAJESTE' ordonna qu'on la fît entrer. Mais après avoir donné ces vers au Prince, elle s'étoit retirée, & avoit disparu malgré la foule qui la suivoit.

Huit jours après elle vint de bon matin dans l'antichambre du Prince attendre qu'il sortît, pour lui présenter d'autres vers : c'est ce qu'elle dit à un Huissier qui lui demanda ce qu'elle vouloit. Un Valet de chambre en informa TITI, qui fit dire à l'Huissier de la faire entrer dès qu'il y auroit deux personnes qui se présenteroient pour entrer avec elle. Cela fut bien-tôt exécuté. Deux Seigneurs qui vouloient se trouver au lever du Prince, arrive-

rent

rent. Ils furent très-surpris de voir là cette belle & jeune personne toute seule, & ne purent s'empêcher de dire que TITI n'étoit gueres galant de laisser ainsi & à pareille heure une si belle fille dans son antichambre. Ils auroient mieux aimé y rester avec elle, que d'entrer chez le Prince: mais l'ordre fut suivi. TITI la reçut très-poliment, prit les vers qu'elle lui présenta, les lut devant elle, & après lui avoit fait de très-grands remercimens, & l'avoir prié de ne plus l'exposer au plaisir dangereux de se voir loüer avec tant d'esprit: Vous êtes trop belle, MADEMOISELLE, continua-t-il, pour qu'on ne s'intéresse pas à ce qui vous regarde. Permettez-moi de vous dire que vous l'êtes trop aussi pour vous exposer seule & à votre âge dans un païs aussi dangereux que celui-

ci. Y a-t-il quelque chose en quoi je puisse vous marquer ma reconnoissance? La jeune fille aïant répondu qu'elle n'ambitionnoit que de mériter l'honneur de sa protection, qu'elle ne connoissoit point les dangers de la Cour, parce qu'elle ne songeoit point à y faire naufrage; elle ajouta que charmée des vertus du Prince, elle avoit voulu seulement y rendre hommage par les vers qu'elle avoit composés. Elle dit tout ceci d'un petit ton radouci & modeste, mais qui joint à certain mouvement des yeux, ne paroissoit pas dénué d'un petit filet de coquetterie & d'envie de plaire au Prince. TITI après avoir appris d'elle que sa demeure ordinaire étoit chez son pere, dans un lieu de la Province nommé *le Cormier*, qu'elle étoit fille unique, & qu'elle avoit peu de bien,

le Prince fit appeller L'EVEILLE', & le tirant à part, lui demanda s'il n'avoit rien à lui prêter. Oüi, dit L'EVEILLE', j'ai cent ginguets dans cette bourse, & une Lettre de crédit pour en toucher davantage quand il me plaira: prenez ceci. Le Prince prit la bourse, pria la Belle de la recevoir, lui promit de lui faire tous les ans compter pareille somme; mais qu'il falloit qu'elle retournât dans la maison de son pere. Il ajouta que si elle épousoit un honnête-homme, il seroit charmé de contribuer à sa fortune. Il chargea L'EVEILLE' de la reconduire où elle étoit logée. Elle sortit après quelques agaceries que lui firent les deux Seigneurs qui étoient entrés avec elle, & ausquelles elle répondit fort spirituellement. En prenant congé du Prince, elle jetta sur lui un re-

gard si tendre, qu'il ne pouvoit point ne le pas remarquer. Quand elle fut dans l'antichambre, elle tira de la bourse les cent ginguets d'or, dont elle fit présent à l'Huissier & au Valet de Chambre qui l'avoit fait entrer. L'EVEILLÉ la regardoit avec étonnement, & comme il traversoit devant elle une foule qui s'étoit assemblée pour la voir à la sortie du Palais, il la perdit de vûë, & ne put venir conter à TITI autre chose, que le présent qu'elle avoit fait des cent ginguets.

La Cour fut occupée pendant plusieurs jours de cette avanture. Les uns admiroient la sagesse du Prince, les autres disoient que tant de sagesse étoit malséant à son âge; car d'ailleurs il étoit si universellement estimé, qu'on n'osoit plus parler de lui qu'avec respect. TITI surpris lui-même,

voulut envoïer au Cormier, qu'il croïoit être un Village, pour s'informer de cette Belle; mais ce Village ne se trouva point sur la carte: on eut beau s'informer, personne ne le connoissoit. On demanda au Prince à voir les vers qu'elle lui avoit donnés. Il se contenta d'assurer que c'étoit les plus beaux qu'il eût reçus. Persuadé qu'on les lui demanderoit, sa modestie les lui avoit fait brûler. Cette précaution ne servit pourtant de rien. BIBI qui l'avoit prévu, fit une relation de cette avanture, qu'elle envoïa à l'Auteur du *Mercure Galant*. On y faisoit admirer l'attention du Prince, qui pour ne pas exposer la réputation de la Belle inconnuë, n'avoit pas voulu la faire entrer seule auprès de lui; on y donnoit les plus grands éloges à sa sagesse & à sa libéralité, der-

nier article qui déplut fort à GINGUET & à TRIPALLE; & enfin on y rapportoit les vers que la modestie de TITI avoit dérobés à la curiosité de toute la Cour. Les voici.

AU PRINCE TITI.

Prince, qui triomphez des Rois,
Qui dans vos coups d'essai forcez déja l'envie
D'admirer les plus grands exploits;
Si d'une heureuse paix la victoire est suivie,
Ce ne sera que pour notre bonheur.
Faites, jeune Héros, ce que vous pouvez faire.
La félicité de la Terre,
C'est que vous soiez son Vainqueur.

TITI qui n'avoit point vû BIBI de quelques jours, ne sçachant à quoi en attribuer la cause, partit pour la petite maison. BIBI le reçut avec un air moins gai & moins content qu'à l'ordinaire.

Elle feignit d'avoir appris l'avanture de la Belle inconnuë, & d'en être jalouſe. Elle voulut ſe donner le plaiſir d'inquiéter un peu le Prince, & de lui faire renouveller mille fois les proteſtations les plus tendres. Après l'avoir allarmé pendant quelques momens, elle le mena dans le cabinet de cormier, quoique la ſaiſon y fût peu propre; & là après l'avoir fait jurer qu'il l'aimeroit toute ſa vie, elle fit une gageure avec lui, qu'il n'oſeroit dire à la Belle inconnuë qu'il ne l'aimeroit jamais. A peine la gageure fut-elle faite, que BIBI prenant la figure de la Belle inconnuë, & tirant la bourſe de L'EVEILLE', & récitant à TITI les vers qu'il avoit reçus, elle ſe donna le plaiſir de faire avoüer au Prince qu'il avoit perdu la gageure. Cette avanture ſervit beaucoup à les di-

vertir. Elle leur fournit mille sujets de disputes. Ils y trouvoient mille cas difficiles à résoudre.

Au milieu de tous les applaudissemens que TITI recevoit, & des plaisirs qu'il goûtoit avec sa chere BIBI, il étoit cependant troublé d'un chagrin qu'il cachoit à tout le monde. Le secret de la bourse du pere de L'EVEILLE' lui étoit inconnu. Il en avoit emprunté de grandes sommes, & quoique L'EVEILLE' & les Lettres de son pere assurassent le Prince qu'il ne devoit point s'inquiéter, qu'on pouvoit lui prêter encore des sommes plus considérables, & qu'on ne lui demandoit d'autre grace, sinon celle de croire qu'on seroit très-mortifié que ce qui avoit été fait pour lui faire plaisir, lui devînt un sujet d'inquiétude : le Prince étoit cependant fâché de ne pas rendre

ces sommes. Il avoit repris huit cens ginguets d'or, des mille qu'ABOR avoit gardés, & les avoit déja distribués à des veuves d'Officiers, ou à des Officiers estropiés, qui venoient solliciter des pensions sans en pouvoir obtenir. Comme la dureté du Roi & de la Reine étoient connuës, on n'avoit recours qu'aux bontés de TITI, ses antichambres étoient pleines de monde qui imploroient sa protection. Il étoit désespéré de ne pouvoir satisfaire tout le monde, surtout de braves Officiers, dont la valeur avoit contribué au gain de la Bataille. Il auroit bien voulu que le Roi lui eût laissé la jouïssance des Domaines que SA MAJESTE' lui retenoit; mais il craignoit que la simple proposition qu'il en feroit n'irritât LEURS MAJESTE'S. Pressé néanmoins par les besoins

de gens qu'on laissoit souffrir, il alla trouver le Premier Ministre, & le pria de porter le Roi à lui remettre la joüissance de ses Domaines. Le Premier Ministre, flaté de l'honneur que lui avoit fait le Prince, & bien-aise d'avoir une occasion de se faire un mérite auprès de lui, persuada au Roi & à la Reine d'accorder ce que TITI souhaitoit. On le fit, mais de si mauvaise grace, que ce ne fut qu'à condition qu'on lui donneroit un Trésorier, lequel devoit jour par jour montrer à la Reine le mémoire des moindres dépenses que faisoit le Prince. TITI se trouvoit ainsi sous la tutelle d'un espion. Il s'apperçut aussi d'un grand refroidissement de la part de GINGUET & de TRIPALLE; & une chose qui arriva au Conseil de la Guerre, où le Prince avoit pris place de

puis son retour, fournit un nouveau prétexte à lui marquer du mécontentement. On traitoit des conditions qu'on devoit exiger de FORTESERRE. Le Prince obligé de parler, dit que son sentiment étoit, qu'il n'en falloit exiger aucune que celle de son amitié; que quelques conditions qu'on pût exiger de lui, elles seroient moins avantageuses, que son mécontentement ne seroit préjudiciable; que ce Prince étoit un Roi plein de vertu & d'honneur, qu'il seroit extrêmement sensible aux bons traitemens qu'on lui feroit; mais qu'étant fier, il seroit également sensible, s'il croïoit avoir lieu de se plaindre. GINGUET parut écouter le Prince avec tant d'indignation, qu'il n'y eut qu'un seul homme, de ceux qui composoient le Conseil, qui osât ap-

puïer le ſentiment du Prince.

TITI tomba malade & le fut dangereuſement. On n'oſeroit dire que pendant que toute la Cour, toute l'Armée, en un mot, pendant que tout le Roïaume s'en affligeoit, GINGUET & TRIPALLE y paroiſſoient indifférens. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Roi ne fut point voir le Prince, & que la Reine n'y fut qu'une fois, encore penſa-t-elle lui cauſer la mort. Voilà comment la choſe ſe paſſa. Pendant toute la maladie de TITI, BIBI ne l'avoit pas quitté d'un ſeul moment. Quand il étoit ſeul, ce qui lui arrivoit ſouvent, parce qu'il ordonnoit qu'on l'y laiſsât, elle étoit BIBI au chevet de ſon lit. Quand elle entendoit quelqu'un, elle devenoit mouche, ſouri, oiſeau, & ordinairement ſerein, parce qu'il y en avoit deux

privés qui voloient dans la chambre, & que TITI aimoit extrêmement cette espéce d'oiseau. TRIPALLE arrive suivie de quelques Dames, & de quelques-uns de ses Officiers. BIBI devient serein & vole avec les deux autres. La Reine, après avoir dit quelque chose au Prince, & l'avoir presque grondé de ce qu'il étoit si malade, jette les yeux tout autour de la chambre, & s'avise de dire que ces oiseaux qui volent, gâtent les meubles, & qu'ils troublent par leur bruit le repos du Prince. TITI l'assure que non; mais TRIPALLE soutient que oüi, & veut qu'on les ôte. TITI prie qu'on les laisse. TRIPALLE réïtere le commandement de les prendre. Le Prince assure qu'il les fera mettre en cage, cela ne sert de rien, la Reine veut qu'on les emporte. Deux

GUET étoit mort, c'auroit été trop peu dire. Elle fut prête à venger sur la vie du Prince la mort de son chat. Si elle n'osa le faire, du moins fit-elle des menaces qui furent bien-tôt exécutées. Elle alla en fureur & en larmes de désespoir trouver GINGUET, lui conta son avanture, lui fit voir que cela n'avoit pû se faire que par enchantement & maléfice; que c'étoit un attentat à la Majesté Roïale; qu'il falloit que TITI eût des liaisons avec des Enchanteurs & des Magiciens; qu'il étoit déja la cause de la guerre par l'enchantement des diamans; qu'après ce qui venoit d'arriver, il étoit capable de tout; qu'on en devoit tout craindre, & que pour elle, elle ne vouloit pas demeurer avec lui sous le même toit. Elle dit tant, qu'elle inspira de la crainte à GINGUET, &

que ce Roi prit la résolution d'agir contre son propre fils, s'il revenoit de sa maladie.

Cependant l'agitation que causerent à TITI d'abord l'inquiétude où il fut pour sa chere BIBI, ensuite les cris de la Reine & le chagrin de l'avanture du chat dont il sçavoit bien que la perte causeroit un cruel ressentiment à SA MAJESTE', redoublerent sa fiévre au point qu'on crut qu'il ne passeroit pas la nuit. Il ordonna pourtant d'abord qu'on ôtât les deux sereins, & qu'on les portât chez la Princesse de BLANCHEBRUNE, ou plutôt hors du Palais, pour ne point exposer cette Princesse, & il fit bien. On les transportoit encore, que TRIPAILLE les envoïoit chercher pour les immoler aux manes de son chat. TITI envoïa L'EVEILLE' chez la Reine, pour lui

dire combien il étoit au déſeſpoir du malheur qui étoit arrivé, & pour informer le Roi que TITI n'y avoit aucune part; mais L'EVEILLE' ne reçut que des injures & des menaces pour le Prince, dont il eut lui-même ſa bonne part. Il les diſſimula cependant à TITI, ſçachant combien il honoroit ſon pere & ſa mere. Et le Prince aïant demandé qu'on ne laiſsât que L'EVEILLE' dans ſa chambre, la pauvre BIBI fâchée elle-même de ſon emportement contre le chat, parut alors les yeux baignés de larmes, par la crainte d'avoir déplû au Prince. Il fut aisé de lui pardonner un emportement ſi juſte & ſi bien mérité, tant de la part du chat, que de celle de TRIPALLE. La joïe de voir BIBI échappée aux dangers qu'elle avoit couru l'emporta ſur toute autre idée; ce fut

un baume qui remit le calme dans le ſang de TITI ; peut-être même que la grande agitation que cette avanture lui cauſa, hâta ſa guériſon par une révolution extraordinaire. Depuis ce jour le Prince n'eut plus de fiévre, il ne lui reſta qu'une foibleſſe extrême, dont il eut beaucoup de peine à ſe remettre. Le Roi & la Reine n'envoïerent plus chez lui pour ſçavoir l'état de ſa ſanté. On défendit à ſon petit frere de le voir. La Princeſſe de BLANCHEBRUNE allant faire ſa cour à la Reine, reçut ordre de n'y plus venir, ou de ne plus conſerver de liaiſons avec le Prince. Les ſoins de cette Princeſſe, & ſon attachement pour TITI avoient déplû. Comme ils n'étoient fondés que ſur l'amitié la plus tendre & ſur la juſtice duë à la vertu, la Princeſſe eut aſſez de courage pour

s'expoſer à tout, plutôt que de manquer à ce qu'elle croïoit devoir à un Prince innocent, ſur lequel on vouloit venger la mort d'un chat. Elle voulut néanmoins s'inſtruire avec TITI d'un prodige qui pouvoit laiſſer quelques ſoupçons. Sans lui parler du mécontentement de la Reine & du Roi, elle dit qu'à l'occaſion de la mort du chat, il couroit des bruits déſavantageux ; qu'elle le ſupplioit de l'informer de ce qu'elle devoit répondre. Le Prince lui dit qu'en vérité il n'avoit ni voulu, ni prévû la mort du chat : Qu'il ſuffiſoit que la Reine aimât cet animal, pour qu'il fût fâché de ſa perte, bien loin d'y avoir voulu contribuer : Que s'il pouvoit lui dire quelque choſe de plus, il le feroit ; mais qu'aſſurément tout ce qu'il venoit de dire étoit vrai, & qu'il ne pouvoit rien lui dire

de plus. La Princesse qui pensoit trop bien du Prince, pour ne pas compter sur la vérité de tout ce qu'il assuroit pour vrai, alla trouver le Roi, qu'elle informa de l'ordre de la Reine, & auquel elle voulut faire voir l'innocence du Prince : mais GINGUET qui avoit pris son parti, ne voulut pas écouter BLANCHEBRUNE ; & comme elle lui dit, qu'à moins qu'il ne lui défendît expressément de voir TITI, elle continuroit de le voir ; GINGUET lui tourna le dos, en lui répondant que c'étoit à elle à faire ce qui lui plairoit. Ainsi la Princesse ne se présenta plus devant la Reine, & continua de voir le Prince.

Cependant GINGUET & TRIPALLE disposérent tous leurs Ministres à entrer dans leurs vûës. TITI n'étoit pas encore en état de sortir, qu'il reçut défense de se

présenter devant LEURS MAJESTÉS, & qu'on tint un Conseil, où il fut résolu de le faire arrêter, & de le faire transporter sous bonne garde dans un Château entouré de la mer. L'EVEILLE' sans rien dire à son Maître de tout ce qui se tramoit, quoiqu'il en fût bien instruit, veilloit cependant soigneusement à ses intérêts. Il avoit été invisiblement au Conseil où l'arrêt du Prince avoit été résolu. Il entendit la lecture du Manifeste qu'on devoit publier aussi-tôt que le Prince seroit arrêté, & cela devoit se faire le lendemain, parce que le Manifeste seroit alors imprimé & en état d'être répandu. L'EVEILLE' sçavoit aussi que le don de métamorphose ne serviroit de rien au Prince lorsqu'il seroit emprisonné, & crut alors qu'il ne devoit plus lui cacher le risque effroïable

qu'il couroit, s'il différoit à le prévenir. TITI eut peine à croire ce que L'EVEILLÉ lui disoit; mais celui-ci le prouva par la minute même du Conseil que GINGUET avoit signée. L'EVEILLÉ s'en étoit adroitement saisi, & offrit encore au Prince de lui en montrer la copie qui étoit entre les mains de l'Imprimeur. Les raisons sur lesquelles on fondoit la nécessité de s'assurer du Prince, & qu'on étaloit avec beaucoup d'art dans le Manifeste, c'est, « que « TITI sous l'apparence des ver- « tus les plus propres à séduire les « peuples, cachoit des desseins qui « n'alloient pas moins qu'au ren- « versement de l'Etat. Que sans « respect pour son pere & pour « son Roi, il lui avoit fait présent « de diamans enchantés, qui n'au- « roient servi qu'à faire penser « peu respectueusement de SA «

» MAJESTE', si sa grandeur d'ame
» & la sagesse de ses vûës avoient
» été moins connuës de ses fidéles
» Sujets. Que ces diamans avoient
» servi toutefois à attirer une
» grande guerre. Que TITI te-
» noit à ses gages des Enchanteurs
» & Magiciens, dont il s'étoit
» servi pour faire tout récemment
» une insulte à la Reine sa mere,
» lors même que cette grande Rei-
» ne avoit la bonté dans une visite
» de lui donner des marques de
» son amitié. Que rien n'étoit sûr
» avec un Prince qui pouvoit faire
» des choses qu'il étoit impossible
» de prévoir, & par conséquent
» de prévenir. On lui faisoit un
» crime des visites qu'il avoit fai-
» tes au Roi de FORTESERRE,
» de l'éloge avec lequel il en par-
» loit, des propositions qu'il avoit
» osé faire dans le Conseil de
» Guerre, & qui n'alloient pas à
moins,

moins, disoit-on, qu'à remettre « FORTESERRE en état de « continuer la guerre plus forte- « ment que jamais, & qu'à priver « l'Etat des avantages qu'il pou- « voit retirer de sa prison. On « l'accusoit d'avoir voulu se con- « cilier l'affection des troupes par « ses largesses. On l'accusoit de « dissipation dans des sommes « qu'il avoit empruntées, & qu'il « seroit dans l'impossibilité de « rendre. Et enfin le Roi assaison- « noit toutes ses accusations de la « douleur qu'il avoit à les faire. « Il assuroit que sa bonté natu- « relle, sa tendresse paternelle a- « voient extrêmement souffert. « Qu'il avoit beaucoup & long- « tems combattu avant que de se « porter à une si grande extrémité « contre un fils qui lui étoit si « cher; mais qu'enfin s'il étoit « pere, il étoit aussi Roi, & que «

» la fureté & le bonheur de ses
» Sujets lui étoient encore plus
» chers qu'un fils qui le mettoit
» dans la nécessité de prévenir les
» plus pernicieux desseins.

Le Prince n'eut alors qu'un parti à prendre ; c'étoit celui de fuir. Il fut tenté d'aller se jetter aux pieds du Roi & de la Reine, & il l'auroit fait, si le prudent L'EVEILLE' ne lui eût remontré que ce ne feroit que hâter sa perte, & ne lui eût demandé ce que deviendroit BIBI, lorsqu'il seroit dans une prison, où elle ne pourroit plus le voir, & d'où il ne sortiroit vraisemblablement jamais par la raison même qu'on l'y auroit mis injustement. Ignorez-vous, MONSEIGNEUR, disoit L'EVEILLE', qu'on ne pardonne pas à ceux qu'on a offensés, surtout quand ils sont d'un rang ou d'un mérite supé-

rieur. TITI demanda donc une plume & de l'encre, & écrivit au Roi cette Lettre.

SIRE,

Ce que je sçai des résolutions du Conseil de VOTRE MAJESTÉ, *m'oblige à fuir, pour en prévenir l'exécution. Ce n'est pas pour me soustraire à l'obéïssance que je dois à* VOTRE MAJESTÉ, *ce n'est que pour lui épargner de nouveaux regrets. Si j'avois été coupable, je n'aurois songé qu'à implorer la clémence de mon Pere, je n'aurois pas voulu me dérober à la justice de mon Roi; mais,* SIRE, *puisque de mauvais conseils ont prévalu sur la bonté de* VOTRE MAJESTÉ, *j'ai tout lieu de craindre qu'on ne permettroit jamais à mon innocence de se faire voir. La conduite que je me propose de tenir*

sera ma justification. J'espère que la justice & la bonté de VOTRE MAJESTÉ *agiront alors en faveur d'un fils aussi respectueux, qu'il est sujet, soumis & fidéle.*

Il en écrivit une autre à la Reine, où il répondoit aux insinuations artificieuses qu'on avoit emploïé dans le Manifeste pour le faire paroître coupable. Il lui demandoit pardon du malheur arrivé dans sa chambre au chat de SA MAJESTÉ. Il marquoit de véritables regrets de la perte de cet animal, faisoit voir qu'il n'en étoit point coupable; appelloit de son innocence à la conscience même de la Reine, la supplioit de lui rendre l'honneur de ses bonnes graces, de lui procurer celles du Roi, & de ne pas perdre un fils qui ne souhaitoit rien plus ardemment que de donner

toute sa vie à LEURS MAJESTE'S des preuves de son respect, de sa soumission & de sa tendresse.

Il donna ces deux Lettres lui-même à un Officier du Roi qu'il fit appeller par un Valet de Chambre, ne voulant en rien commettre le fidéle L'EVEILLE', & sortit ensuite par la fenêtre sous la figure d'un moucheron, après quoi il prit celle d'une aigle, pour se rendre auprès de sa chere BIBI. Il y arriva comme le jour finissoit. La surprise & la joïe de la petite famille fut grande. ABOR & sa femme ne pouvoient s'empêcher d'embrasser le Prince, & de lui conter les inquiétudes que leur avoit donné sa maladie. Ils furent bien étonnés d'apprendre les extrémités ausquelles le Roi s'étoit laissé porter contre lui. BIBI s'en consoloit par l'espérance de ne plus le quitter. TITI

n'en étoit fâché que parce qu'on faisoit faire à son pere une action indigne d'un grand Roi, & qu'il appréhendoit que cela ne causât quelque trouble dans le Roïaume. Il espéroit que le lendemain L'EVEILLE' viendroit lui dire des nouvelles, ainsi qu'il l'avoit promis; mais L'EVEILLE' aima mieux laisser le Prince dans l'inquiétude, que de négliger de sçavoir les dernieres résolutions de GINGUET.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE TROISIE'ME.

Depuis son évasion de la Cour, jusqu'à son avénement à la Couronne.

L'EVASION du Prince avoit causé une grande rumeur dans le Palais. On en avoit d'abord ignoré le sujet. GINGUET & TRIPALLE, après s'être communiqué les Lettres qu'ils avoient reçus du Prince, raison-

nerent beaucoup entre eux ſur ce qu'il y avoit à faire. Ils envoïerent enſuite chercher leur Premier Miniſtre, & enfin tout le Conſeil. Le Premier Miniſtre fut d'avis qu'on ſupprimât le Manifeſte, qu'on ne parlât point des Lettres du Prince, & qu'on ne dît rien du deſſein qu'on avoit eu, parce qu'alors on n'attriburoit l'évaſion du Prince qu'au caprice ou à quelque mauvais deſſein qu'il auroit. Les plus ſages du Conſeil rioient intérieurement d'un avis qui ne pouvoit produire que de mauvais effets, parce qu'il étoit impoſſible qu'une choſe ſçuë de tant de monde fût tenuë ſecrette, & que le miſtere de la Cour ne ſeroit pas interprété en faveur du Miniſtre; cependant on envoïa chez l'Imprimeur retirer le Manifeſte qu'on trouva déja tout imprimé. L'EVEILLE' qui

assistoit invisiblement à toutes ces délibérations, eut l'adresse de prendre plus de deux cens exemplaires de ce Manifeste, pour s'en servir en tems & lieu, outre qu'il en avoit gardé la minute, aussi-bien que la copie des Lettres du Prince. Après avoir vû le lendemain la Reine au milieu de son cercle s'étendre pathétiquement sur la tendresse extrême qu'elle avoit toujours euë pour le Prince TITI, & la douleur qu'elle avoit de lui voir suivre de mauvais conseils dans le tems que le Roi songeoit à lui donner le Commandement général de ses Troupes: Après avoir entendu dire au Roi à peu près la même chose, il vint à la petite maison rendre compte de tout à TITI, & l'avertir que la Reine avoit déja songé à profiter de la fuite du Prince, pour le faire déclarer in-

capable de succeder à la Couronne, & faire nommer TRIPTILLON son petit frere pour successeur de GINGUET. C'est ce qu'en effet TRIPALLE avoit déja insinué au Roi dans un tête à tête, où ils ne voioient pas L'EVEILLE' qui les écoutoit.

L'EVEILLE' n'avoit pû arriver que fort tard à la petite maison, & il vouloit s'en retourner la nuit même, afin de ne rien perdre de ce qui se passeroit à la Cour. On entendit frapper à la porte & les chiens aboïer. ABOR voulut aller lui-même ouvrir. La crainte saisit BIBI, qui se fit d'abord chauve-souris, aussi-bien que le Prince, afin d'éviter d'être découverts. Ils avoient raison de craindre. Le Roi qui affectoit de faire chercher par tout le Prince, envoïoit au *Fort-Titi* avec ordre de visiter jusqu'à la petite mai-

son ; cependant le détachement qu'on avoit envoïé pour cet effet étoit encore loin. ABOR, suivi de son valet & de L'EVEILLE', qui s'étoit rendu invisible, demande, qui est là ? La voix d'une vieille femme lui répond, ouvrez, ouvrez, c'est une bonne femme de vos amies. ABOR ouvrit, & vit entrer une bonne petite vieille qui s'appuïoit sur un bâton, & qui étoit toute crotée, comme aïant beaucoup marché dans la bouë. A cette vûë L'EVEILLE' redevient visible, & se jette aux genoux de la vieille, qu'il embrasse si fort, qu'il l'empêche de marcher. ABOR, extrêment surpris, lui demande, qu'est-ce donc ? L'EVEILLE' lui répond, vous le verrez ; & se releve pour conduire la vieille dans la petite maison. A peine y est-elle entrée, que L'EVEILLE' trans-

porté de joïe, appelle de tous côtés le Prince & BIBI. Ils viennent, l'un & l'autre se jettent au col de la vieille. Le bon-homme & sa femme ne sçavoient que penser. La vieille les fait tous asseoir autour de la table, leur fait signe de renvoïer le valet & la servante, qui restoient là aussi étonnés que leur maître. Elle prend son bonnet, qu'elle jette au plancher, où il s'attache & devient une couronne de roses, & elle paroît alors comme une belle Reine couverte de diamans. Mes enfans, leur dit-elle, en s'adressant au bon-homme & à sa femme, je suis la Fée DIAMANTINE, qui ne prends plaisir qu'à proteger les gens de bien, & qu'à confondre les méchans. Je voudrois pouvoir exemter les premiers de tous les maux de cette vie, mais cela est impossible, tout

a ses inconveniens ; la prudence consiste à éviter les plus grands par les moindres, & la sagesse à adoucir par la fermeté & par l'espérance ceux qu'on ne peut éviter. Vous aurez le plaisir, dit-elle au Prince, d'élever BIBI sur le Trône, & si vous continuez à être vertueux, vous serez l'un & l'autre plus heureux même que d'innocens bergers. L'EVEILLÉ aura part à votre gloire & à votre bonheur, ce sera la récompense de sa fidélité. Il épousera une grande Princesse, ses enfans seront Princes Souverains ; mais il faut que TITI & BIBI se gardent bien d'être pris l'un ou l'autre. Leur bonheur dépend de tous les deux ; il faut qu'ils aillent errans & inconnus, & qu'ils évitent les piéges des hommes & des animaux, jusques à ce que le tems soit venu, & que vous, continua-

t-elle en s'adressant au bon-homme & à la bonne femme, soïez privés de les voir jusques à ce tems-là : cela est fâcheux, cependant il faut vous y soumettre. Cette couronne de roses que vous voïez à votre plancher y est mise à deux fins ; l'une, pour vous avertir tous que vous ne devez rien dire de tout ceci ; l'autre, que chacune de ces roses devenant diamant, vous marquera que le tems de votre félicité approche. Toutefois comme il faut que TITI sçache ce qui se passera à la Cour, L'EVEILLE viendra tous les premiers jours de la lune apporter ici une Lettre, que vous poserez sous cette couronne sur une table à l'heure de midi, après quoi ABOR & sa femme seront obligés de se promener pendant une heure dans leur cour. Dans peu votre maison va être

investie par l'ordre de GINGUET, qui y fera chercher le Prince; c'est pourquoi il faut qu'il la quitte dès que j'en sortirai. Au reste, ABOR, je veux vous faire un don & à votre femme aussi. Parlez, que voulez-vous? Moi, dit ABOR, je ne vous demande rien autre chose, Grande Fée, que de voir en songe toutes les nuits ce qui sera arrivé au Prince & à ma fille le jour précédent. Et moi, dit la bonne femme, je ne vous demande autre chose, Grande Fée, que de voir en songe ce qui leur arrivera chaque nuit. Soit, dit la Fée. Se levant alors, elle les embrassa tous, & les fit tous embrasser les uns les autres. Ils furent plus d'une demi-heure à s'embrasser, après quoi DIAMANTINE appellant L'EVEILLE' auprès d'elle, lui dit de mettre son pied sur un des siens, & un

de ses bras autour de son col, & cela fait, elle & L'EVEILLÉ disparurent, sans qu'on sçût par où ils avoient passé. TITI & BIBI embrasserent encore le bon-homme & la bonne femme, & sans pouvoir parler que par leurs larmes, tant ils étoient émus, ils s'envolerent en chauve-souris, par la cheminée, au haut de laquelle ils se firent Ducs pour aller dans une vieille tour attendre le jour, & déliberer sur ce qu'ils avoient à faire. Ainsi le détachement qu'on avoit envoïé pour chercher le Prince, le chercha inutilement.

La peine de TITI & de BIBI étoit extrême. Ils ne sçavoient quel parti prendre. Comment ferons-nous pour nous garantir des piéges des hommes & des bêtes, disoient-ils? Si nous restons Ducs, nous serons privés de joüir de la

beauté du jour ; plus de la moitié de la nature sera morte pour nous, & d'ailleurs en serons-nous plus en sureté ? Quelque Tireur à l'affut nous donnera la mort : nous courons le même risque, si nous nous faisons aigles, & sans cela quelque oiseau que nous devenions, nous serons doublement exposés : les hommes nous tueront, ou nous serons pris par des oiseaux de proïe. Deviendrons-nous insectes ? nous serons alors la proïe de mille petits oiseaux. Devenons lions, dit TITI, & allons habiter les déserts de l'Afrique. Loin des hommes, & supérieurs aux autres animaux, nous n'aurons rien à craindre. En Afrique, c'est bien loin, dit BIBI, & nous ne devons point vivre de proïe. Que deviendrons-nous dans ces déserts affreux, où nous ne trouverons ni grains, ni

herbes ? & de plus, jusqu'où la cruauté des hommes ne s'étend-elle pas ? Le meilleur est de changer selon les occasions, tantôt aigles, tantôt moucherons, tantôt lions, tantôt liévres, selon les occurrences ; lésards, taupes, vers de terre, s'il le faut. Jamais ver de terre, s'écria TITI. Je ne vous verrois pas alors, ma chere BIBI, & sous quelque forme que vous soïez, je ne veux pas vous perdre de vûë. Quand le jour parut, ils sortirent cependant sous la forme d'aigle, & avant la fin du jour ils changerent trois ou quatre fois de forme : car pour éviter de vivre de proïe, ils se faisoient quelquefois liévres, afin que des herbes fussent propres à leur nourriture ; quelquefois abeilles, pour succer des fleurs ; quelquefois même l'un conservoit une forme, pendant que l'autre en changeoit

pour repaître, & que le premier veillant ainsi à la sureté du second, lui donnoit le tems de prendre sa nourriture; cependant tout ceci étoit mêlé de beaucoup d'inquiétude.

Le premier jour de la lune, ils étoient tous deux dans le tronc d'un vieux orme, où ils avoient passé la nuit sous la forme de porc-épic, lorsqu'ils furent éveillés par de petits coups qu'on frappoit contre cet arbre, & qu'ils entendirent une voix qui les appelloit. TITI allongea son museau, & vit la Fée DIAMANTINE qui lui apportoit une Lettre de L'EVEILLE'. TITI & BIBI sortirent aussi-tôt de l'arbre, & reprenant leur forme naturelle, coururent se jetter au col de DIAMANTINE. TITI apprit par la Lettre de L'EVEILLE, que les intentions du Roi & de

la Reine, & leur diſſimulation aïant été connuës par le Manifeſte que les amis du Prince avoient eu ſoin de publier, auſſibien que les copies des deux Lettres qu'il avoit écrites à LEURS MAJESTÉ'S, tout le monde s'étoit trouvé ſi fort indigné contre les mauvais manéges de la Cour, qu'on avoit lieu de craindre une grande révolution, ſi le Roi n'y rappelloit bien-tôt le Prince.

TITI fut très-touché des malheurs auſquels GINGUET & TRIPALLE ſe trouvoient expoſés. Il voulut demander à DIAMANTINE de vouloir bien les protéger, & de pacifier toute choſe; mais la Fëe lui ferma la bouche, & lui dit qu'il étoit à ſouhaiter que tous les injuſtes tombaſſent dans les précipices qu'ils préparoient aux autres. La Fée ſe contenta de leur accorder une

autre grace, à laquelle ils furent très-sensibles; c'est de permettre que l'un d'eux allât le premier jour de chaque nouvelle lune prendre dans la petite maison la Lettre de l'EVEILLE', qu'il trouveroit posée sous la couronne de roses, & par-là avoir le plaisir de voir ABOR & sa femme; mais à condition de n'y point rester plus d'une demi-heure, & de ne se jamais présenter aux yeux d'ABOR ni de sa femme sous leur forme naturelle. Ils eurent par ce moïen la consolation de voir leur pere & mere, & ABOR aïant appris cette grace par un songe, étoit attentif avec sa femme à regarder sur le toit de leur maison, s'ils ne verroient point quelqu'oiseau extraordinaire qui vînt prendre la Lettre: ils avoient le plaisir de voir tantôt BIBI sous la forme

d'une aigle blanche, tantôt TITI sous la forme d'un aigle brun, car ils convinrent qu'ils y viendroient tour à tour ; & pour les voïages qu'ils faisoient de jour, ils prenoient toujours la forme d'aigle, & ensuite celle de roitelet ou de moucheron, quand ils approchoient de terre.

Ils parcoururent ainsi divers Païs. Leur course, ou plutôt leur vol les aïant conduits au-dessus d'un grand bois qui couvroit la cime d'une haute montagne, ils y descendirent, & trouverent le lieu si délicieux, qu'ils résolurent de l'habiter. Il étoit planté d'arbres d'une grandeur prodigieuse ; deux sources plus claires qu'un beau cristal formoient deux ruisseaux argentins, qui couloient au pied des arbres, & dont le cours oblique empêchoit les eaux de se précipiter. Ces ruisseaux se

joignoient autour d'un taillis si serré & si touffu, que ni geai, ni pie, ni pigriéche n'auroient pû y pénétrer. Les hauts arbres dont il étoit environné de toutes parts, servoient de retraitte à plusieurs milans qui y construisoient leurs nids: on auroit dit qu'ils s'étoient ainsi rendus les protecteurs de ce taillis contre les autres oiseaux de proïe. Nul vestige d'homme n'avoit terni le verd, ni couché les fleurs des herbes qui bordoient le ruisseau. TITI & BIBI résolurent d'habiter ce lieu charmant, & d'y prendre successivement les diverses formes des différens oiseaux dont il étoit déja l'heureux séjour.

C'étoit au commencement du printems. Avec la forme des petits oiseaux, TITI & BIBI en avoient aussi les propriétés & les besoins. Ils conservoient bien

leur raiſon ; mais ils reſſentoient les impreſſions que le retour de la belle ſaiſon faiſoit ſur leur petite machine ; la vivacité du ſang y excitoit une nouvelle ardeur. La nature leur inſpiroit une envie preſſante de communiquer la vie qu'ils avoient reçûë d'elle. Ils ne voïoient autour d'eux que de petits oiſeaux occupés à ſe faire des nids : les uns entrelaſſoient de flexibles brins d'herbes séches, & les tournoient entre des branches qui en devenoient le fondement & l'appui. D'aûtres apportoient de longs brins de crin, d'autres de la mouſſe, d'autres des plumes ; quelques-uns revenoient avec du coton qu'ils avoient été chercher bien loin, d'autres avec de la laine qu'ils avoient été prendre autour des buiſſons. Les charmans roſſignols cherchoient des feüilles séches, qu'ils plioient avec

avec tant d'art, que sans autre secours ils faisoient un nid aussi bien formé & aussi solide, que si ces feüilles eussent été colées les unes sur les autres. Quelques-uns se suivoient légérement de branche en branche, & se donnoient mille marques de leur joïe & de leur tendresse. Leurs chants annonçoient ou célébroient leurs amours ; la nuit même les rossignols en faisoient retentir les bois. Les oiseaux innocens ne rougissent point de répondre aux intentions de la nature, ni d'en publier les plaisirs ; c'est une reconnoissance, c'est un tribut d'amour qu'ils lui païent. Ils n'ont garde d'accuser celle qui leur a donné l'être, de les porter par un crime à se rendre heureux, en faisant des êtres qui puissent le devenir. Ces réfléxions occupoient TITI ; il mouroit d'envie de

faire comme les autres oiſeaux. Il regardoit BIBI avec des yeux languiſſans, où elle découvroit le déſir dont il étoit preſsé. Elle ſe ſentoit elle-même un grand penchant à y répondre ; mais rappellant les avis d'ABOR & de ſa mere, les conſeils de la Fée, les réſolutions qu'elle & le Prince même avoient priſes, elle le faiſoit reſſouvenir de ſes promeſſes. Je vous aime trop, mon cher Prince, lui diſoit-elle, pour vous rien refuſer ; vous êtes le maître de ma vie, mon ſeul bonheur eſt celui de vous plaire ; mais ne faites pas votre malheur & le mien, en ſuivant l'exemple des oiſeaux que vous voïez. Souvenons-nous que nous ne ſommes point des animaux comme eux, que ce n'eſt que pour un tems paſſager que nous en prenons la forme, que nous ne ſerons heureux ſur le

Trône, où vous voulez me placer, qu'autant que nous serons vertueux. Souvenez-vous, mon cher TITI, de ce que vous avez promis à mon pere, à la Fée, à moi, & sans doute à vous-même. Ne faisons point de nid, mon cher Prince, ne pondons point, ne pondons point. Ces paroles rappelloient le Prince à lui, il réprimoit ses desirs, & se consoloit par l'espérance; cependant ils auroient succombé l'un & l'autre, si pour rompre l'effet du printems sur les oiseaux, TITI & BIBI n'avoient dans ces momens repris leur forme naturelle. Ils redevenoient en cet état plus raisonnables que des oiseaux, quoique beaucoup d'hommes soient moins raisonnables, à cet égard, que ne le sont les oiseaux mêmes.

Ils eurent souvent de pareils assauts à soutenir, pendant deux

ans que dura leur exil ; mais ils en triompherent toujours avec la même sagesse.

Ils alloient cependant tour à tour chercher les Lettres de L'EVEILLE' dans la petite maison, elles ne leur apprirent pendant les premiers mois que l'embarras de la Cour pour calmer les esprits irrités de la nécessité où l'on avoit mis le Prince de fuir. Tout le Roïaume le redemandoit. On vouloit que GINGUET fit une Déclaration qui justifiât TITI des accusations publiées dans le Manifeste. GINGUET croïoit qu'il étoit de sa grandeur de ne pas se dédire. C'est une des sotises de l'orgueil, que de ne pas vouloir avoüer qu'on a tort, & c'est ne pas entendre ses intérêts ; car rien ne touche plus qu'un pareil aveu. Enfin les choses allerent au point que les Troupes se révolte-

rent, furent à la Citadelle où le Roi de FORTESERRE étoit détenu prisonnier, le délivrerent & le prierent de se mettre à leur tête, pour leur faire rendre leur Prince TITI. Dès que TITI apprit cette nouvelle, il prit la résolution d'écrire au Roi de FORTESERRE; mais il n'avoit ni papier, ni encre, & ne sçavoit comment faire pour en avoir. Enfin, après y avoir bien songé, il fut avec BIBI cüeillir beaucoup de fleurs, dont ils firent des bouquets; il alla ensuite sous la forme d'un Païsan les vendre dans la Ville voisine. De l'argent qu'il en eut, il acheta du papier & une écritoire, & vint retrouver BIBI, auprès de laquelle il écrivit la Lettre suivante.

AU ROI DE FORTESERRE.

SIRE,

Les vertus de VOTRE MAJESTÉ *m'ont fait prendre la résolution de l'honorer toute ma vie, & de lui être aussi respectueusement qu'inviolablement attaché. Si ces sentimens méritent quelque grace de* VOTRE MAJESTÉ, *je la supplie de ne me pas obliger à les quitter, en apprenant que vous profitez de la révolte des Troupes du Roi mon Pere, pour entreprendre quelque chose contre lui. Quoique je ne me croïe pas coupable, il me l'a crû, & cela suffit. Si je suis innocent,* SA MAJESTÉ *me fera justice. Vous êtes trop grand Prince,* SIRE, *vous êtes trop prudent pour soutenir des rebelles contre leur Roi, & trop sage, pour prendre la cause d'un fils*

contre son pere. J'ose me flater que vous ne voudrez point me forcer à renoncer aux sentimens du véritable respect avec lequel je veux être toujours,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
TITI.

Après avoir écrit cette Lettre, il la porta lui-même sous la forme d'un aigle jusqu'auprès du Camp de FORTESERRE, où aïant pris la forme d'un homme du commun, il fut la rendre. FORTESERRE, après l'avoir questionné comme il auroit fait un véritable Messager, pour sçavoir où étoit le Prince TITI, sans avoir pû apprendre autre chose,

ſinon que ce Prince étoit tantôt errant d'un côté, tantôt d'un autre, & que la réponſe qu'il attendoit devoit être remiſe dans un endroit marqué, où TITI pourroit l'envoïer prendre; FORTESERRE écrivit, & donna cette réponſe.

MONSIEUR,

Je pourrois me rendre Maître des Etats du Roi votre pere, & de ſa Perſonne même, à moins qu'il ne ſçût auſſi-bien ſe cacher que vous; ſi je le faiſois, ce ne ſeroit que pour vous conſerver un Roïaume qui doit vous appartenir, & dont vous êtes d'autant plus digne, que vous êtes le ſeul qui n'accuſiez pas le Roi GINGUET *d'injuſtice. J'admire trop votre vertu,* MONSIEUR, *pour ne pas vous donner, en faiſant*

ce que vous souhaitez, une marque du désir que j'ai de conserver les sentimens que vous avez pour moi, & une preuve de l'affection inviolable de

FORTEERRE.

Ce Roi tint parole; il fit rentrer les Troupes de GINGUET dans leur devoir, n'exigea de ce Prince qu'une Amnistie absoluë & générale pour tous les Officiers & les Soldats, quels qu'ils fussent; reprit seulement ses prisonniers; & se retira dans ses Etats, sans songer à continuer la guerre.

Le risque que GINGUET avoit couru ne le consoloit pas de la rançon qu'il s'étoit promis de FORTESERRE; cependant il n'osa continuer la guerre, ni faire punir personne de ses Troupes; mais il haït tout le monde, &

augmenta de haine pour TITI. TRIPALLE se joignoit à lui dans ses sentimens, elle étoit désespérée de voir qu'elle n'osoit tenter de faire publiquement déclarer TITI déchu de ses droits à la Couronne, pour la faire passer sur la tête de TRIPTILLON, quoique l'acte en fût secretement dressé.

Un jour que TITI revenoit de chercher la Lettre de L'EVEILLE', il vit sortir du bois où étoit sa demeure, un homme & un jeune garçon qui portoient une cage pleine d'oiseaux outre plusieurs qu'ils tenoient morts attachés à un bâton. Il crut voir sa chere BIBI parmi ceux qui étoient en cage, & fondant rapidement sur celui qui la portoit, il lui serra le bras d'une de ses mains, & de l'autre se saisissant de la cage, il l'enleva. C'étoit en

effet sa chere BIBI, avec un grand nombre d'autres oiseaux qui avoient été pris à la glu. Il regagna vîte le taillis, & vint sur le bord du ruisseau, où reprenant sa forme naturelle, il tira sa chere BIBI de la cage, qui se trouvant libre, reprit aussi sa forme naturelle. Après s'être tendrement embrassés, pleins de joie d'avoir échappé à un si grand malheur, & s'être dit mille choses aussi douces que leurs tendres embrassemens, ils s'occuperent à tirer les oiseaux de la cage, les uns après les autres. Ils leur lavoient les aîles dans l'eau du ruisseau, les leur frotoient de sable pour en ôter la glu, & ensuite les laissoient aller.

Cette avanture donna beaucoup d'inquiétude au pauvre TITI, il n'osoit plus s'écarter de BIBI. Que devenir! Que faut-il

être, disoit-il, pour se trouver en sûreté ! Les hommes, les animaux, tout se détruit, tout se dévore. Le plus cruel & le plus traître de tous, c'est l'homme sans doute ; & cependant c'est celui qui est encore le plus en sûreté : il y seroit même toujours, s'il étoit sage. Pourquoi se fait-il un art de se détruire ? Prendrons-nous donc une forme humaine, disoit BIBI ? Mais que deviendrons-nous, pauvres & inconnus, répondoit TITI ? Nous gémirons dans la misere, nous mourrons de faim. Les animaux à cet égard sont plus sages & plus justes que les hommes. Ils se contentent du nécessaire, & ne s'approprient point un superflu qui est le nécessaire des autres. Que devenir ? Nous ne sçavons point de métier, nous n'avons pas le tems d'en apprendre ; & quand nous en sçau-

sions, nous ne trouverions peut-être personne qui voulût nous emploïer ; ou si nous trouvions quelqu'un, ce seroit peut-être des hommes injustes, qui nous laisseroient la peine du travail en partage, & qui en prendroient le profit. Je n'y sçai qu'un moïen, ajouta TITI ; c'est de chercher une isle déserte, & d'aller l'habiter. Seuls d'hommes, nous n'y aurons rien à craindre. Allons-y, dit BIBI ; allons-y. Allons auparavant la reconnoître, dit TITI ; choisissons-la bien avant que de nous y établir. Ils prirent alors un haut vol sous la forme de deux aigles de la premiere grandeur, s'éleverent au-dessus des mers, & descendirent en diverses Isles inhabitées, où ils se faisoient quelquefois hommes, après les avoir bien examiné en les razant à certaine hauteur. Enfin ils en trou-

verent une petite, mais délicieuse. Les hauts rochers dont elle étoit environnée, la garantissoient des vents & des eaux de la mer, & qui mieux est, de l'abord des hommes. Le terrein en étoit gras, coupé de petits ruisseaux, orné en divers endroits de gros bouquets d'arbres, & même de deux assez grois bois, l'un du côté du couchant, l'autre du côté du midi. Une grande prairie qui occupoit le centre de cette Isle, faisoit éclater mille fleurs au milieu de sa verdure. L'air y étoit parfumé d'une douce odeur, & quoiqu'il n'y eût point d'hommes, elle paroissoit très-vivante par la multitude des divers animaux qui l'habitoient. TITI y admira des serins à plumes blanches & couleur de feu, des colombes blanches & couleur de rose avec des coliers noirs, des cygnes

bleus, dont le col & la queuë étoient dorés comme la plume d'un paon. Ils y trouverent de petits moutons, dont la laine étoit plus blanche & plus fine que le plus beau coton; des écureüils volans plus blancs que de la neige, avec le bout du nez & les deux oreilles noires; des vaches blanches comme lait, avec des cornes & de grandes oreilles couleur de feu; des cerfs & des dains de même, ou blancs tachetés de noir mieux que ne le sont les plus beaux tigres. Il y avoit de petites gazelles admirables; on en voïoit de toute sorte de couleurs, sur tout de jonquille, qui étoient extrêmement belles. Enfin de toute sorte d'animaux, excepté des espéces carnacieres. Les fruits n'y étoient pas moins abondans, les arbres en étoient chargés, & ceux qui n'en avoient point étoient du

moins couverts de fleurs. Cô-
toïant les rochers dans l'intérieur
de l'Isle, ils en trouverent plu-
sieurs qui paroissoient faits ex-
près pour engager à monter jus-
qu'à leur cime, d'où l'on décou-
vroit au loin une vaste mer ; d'au-
tres avoient dans leur sein des
[illegible], qu'on auroit
[illegible] avoient été taillées
[illegible] ; d'admira-
[illegible] servoient de
[illegible] quelques-unes : vous
[illegible] que ce-
[illegible] qu'on avoit suf-
[illegible]. Dans presque
[illegible] nombre
[illegible] lesquels
[illegible] venoient
[illegible] une
[illegible] que ces
[illegible], & dit
[illegible] par des
[illegible]

Après cette découverte, & la résolution de se fixer dans un si beau séjour, la nouvelle lune commença, & TITI partit pour aller à la petite maison chercher une Lettre. Il fût bien surpris en arrivant de ne point voir ABOR & sa femme se promener dans la cour; il craignit quelque malheur. Il entra tout inquiet dans la chambre sous la forme d'une hirondelle, ainsi qu'il avoit coutume de faire, & trouva DIAMANTINE, BIBI, BLANCHEBRUNE & L'EVEILLÉ, avec le bon-homme & la bonne femme sous la couronne de roses, dont presque la moitié étoit devenuë diamans. Reprenant sa forme naturelle, & au comble de sa joïe, il fut tendrement embrassé de tous, également joïeux de se trouver ensemble. Un moment avant l'arrivée de TITI, la Fée

moins couverts de fleurs. Côtoïant les rochers dans l'intérieur de l'Isle, ils en trouverent plusieurs qui paroissoient faits exprès pour engager à monter jusques sur la cime, d'où l'on découvroit de loin une vaste mer; d'autres offroient dans leur sein des grottes si parfaites, qu'on auroit dit qu'elles avoient été taillées avec beaucoup d'art; d'admirables cristallisations servoient de plafonds à quelques-unes: vous auriez cru quelquefois que c'étoient des lustres qu'on avoit suspendus à leurs voutes. Dans presque toutes on voïoit un nombre prodigieux de trous dans lesquels divers oiseaux de mer venoient faire leurs œufs. Il y en avoit une si grande abondance, que ces œufs & le fruit des arbres, & du laitage fournissoient des repas délicieux à TITI & à BIBI.

Après cette découverte, & la résolution de se fixer dans un si beau séjour, la nouvelle lune commença, & TITI partit pour aller à la petite maison chercher une Lettre. Il fût bien surpris en arrivant de ne point voir ABOR & sa femme se promener dans la cour; il craignit quelque malheur. Il entra tout inquiet dans la chambre sous la forme d'une hirondelle, ainsi qu'il avoit coutume de faire, & trouva DIAMANTINE, BIBI, BLANCHEBRUNE & L'EVEILLÉ, avec le bon-homme & la bonne femme sous la couronne de roses, dont presque la moitié étoit devenuë diamans. Reprenant sa forme naturelle, & au comble de sa joïe, il fut tendrement embrassé de tous, également joïeux de se trouver ensemble. Un moment avant l'arrivée de TITI, la Fée

avoit été chercher BIBI, & ensuite la Princesse de BLANCHEBRUNE & L'EVEILLÉ. BLANCHEBRUNE se trouva d'abord si surprise, quand elle se vit dans un endroit où elle n'avoit jamais été, & où elle étoit venuë sans sçavoir comment, qu'elle croïoit que c'étoit un songe. On la convainquit bien de la réalité, & sa joïe fut inexprimable, lorsqu'on l'eut instruite de tout ce qu'elle devoit sçavoir au sujet de TITI & de BIBI: elle ne pouvoit s'empêcher de loüer TITI d'un si beau choix, & de marquer mille reconnoissances à la Fée de la protection qu'elle accordoit à ces heureux Amans. L'EVEILLÉ parut transporté de joïe; il étoit si fou, qu'on auroit cru qu'il étoit encore Page. La Fée les régala tous superbement, sans y faire pourtant d'autre façon que de ti-

rer d'une petite boëte un grain de froment, qu'elle mit au milieu de la table, un grain de mil, qu'elle mit à côté, & un grain de ris, qu'elle mit de l'autre. Ce fut le premier service, avec quatre autres petites graines; l'une de navet, l'autre de laituë, de selleri & d'épinards, qu'elle arrangea à côté des trois premiers. Elle fit un autre service, en tirant de la boëte sept autres grains, qu'elle arrangea de même. L'entremets & le fruit furent servis de la même maniere. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que la Fée ne demanda qu'une caraffe de l'eau de la fontaine, que cette eau devenoit dans le verre où elle étoit versée tel vin que le souhaitoit celui qui vouloit boire, & que la caraffe, semblable à la fontaine même, ne se désemplissoit jamais. C'est ce qui fit faire à

L'EVEILLE' cette petite chanson.

Divine Fée, à votre table
Tout est un mets délicieux,
Une caraffe intarissable
Y verse un nectar prétieux,
Et BIBI voit dans tous les yeux
Combien elle est aimable.

Ils resterent à table jusques vers la fin du jour. Alors DIAMANTINE leur dit: Mes enfans, il faut se séparer & ne plus songer à vous revoir rassemblés que quand toute la Couronne sera devenuë diamans. Ils leverent tous les yeux vers la Couronne, & virent qu'il s'en falloit encore plus de la moitié; ce qui les affligea beaucoup. Cependant, reprit la Fée, puisque la Princesse de BLANCHEBRUNE a mérité d'être initiée à nos misteres, je veux lui faire un don: Que vou-

lez-vous, choisissez? BLANCHE-BRUNE répondit : Ce qu'il vous plaira ; vous sçavez mieux que moi, grande Fée, ce qui me convient. Non, reprit DIAMANTINE, choisissez ; je ne le puis autrement. Puisque vous me l'ordonnez, répondit BLANCHE-BRUNE, accordez-moi que je puisse être toujours à ma volonté de quel âge il me plaira. Cela sera, dit la Fée ; embrassez-vous tous & nous en allons. Ils s'embrasserent tous avec beaucoup de regret de se séparer. DIAMANTINE prit la Princesse de BLANCHEBRUNE d'une main, & L'EVEILLE' de l'autre, & disparut. TITI & BIBI sous la forme d'aigles revolerent à leur Isle. ABOR & sa femme resterent consolés par l'espérance de l'avenir, & par celle de ce qu'ils apprendroient dans leurs rêves.

Cependant on s'étoit apperçu au Palais de l'absence de la Princesse, on l'avoit fait chercher. La Reine qui la haïssoit depuis qu'elle lui avoit préferé le Prince TITI, l'accusa de conserver avec lui des intelligences secrettes, & fit donner un ordre pour l'arrêter ; de sorte que le soir même la Princesse fut enlevée de son appartement & conduite dans un Château, où elle fut enfermée dans une tour. Elle y souffroit beaucoup, on la laissoit manquer des choses même nécessaires. TRIPALLE triomphoit d'abuser ainsi de son pouvoir ; elle voulut l'étendre sur tous ceux qu'elle croïoit particulierement attachés au Prince, & n'oublia pas L'EVEILLE' qu'elle avoit toujours haï ; mais L'EVEILLE' plus attentif que jamais à découvrir les desseins du Roi &

de la Reine, ſurprit l'ordre que GINGUET donna pour l'arrêter. Il ſe tint bien ſur ſes gardes, ne craignant point d'être pris, à moins que ce ne fût dans ſon ſommeil. Il ſe donna pendant quelque tems le plaiſir de paroître tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, de faire courir de tous côtés ceux à qui on avoit réiteré l'ordre de l'arrêter. Il paroiſſoit même au Palais un moment, & diſparoiſſoit l'autre, & ſe donnoit ainſi le plaiſir de mettre en défaut ceux qui croïoient ſe ſaiſir de lui. Néanmoins il ſe rendoit tous les ſoirs inviſiblement dans l'appartement de la Reine, après que LEURS MAJESTE'S étoient retirées, parce qu'il ſçavoit que c'étoit alors qu'on prenoit les réſolutions ſecrettes. Il vit un jour que GINGUET, de concert avec

TRIPALLE, écrivoit une liste de tous ceux qu'ils vouloient faire arrêter les uns après les autres, sous divers prétextes que ce Prince apostilloit à côté de chaque nom. A peine furent-ils couchés, que L'EVEILLÉ prit cette liste, & qu'il fut la montrer à chacun de ceux dont les noms s'y trouvoient. On peut juger de l'effet que cela produisit. Tous les proscrits crurent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de passer dans les Etats du Roi de FORTE-SERRE, & de se plaindre de cette liste, comme d'une infraction à l'Amnistie solemnellement jurée. Quoique GINGUET & TRIPALLE ne pussent comprendre comment leur dessein avoit été connu, ils furent bien-aise de l'effet que la découverte en avoit produit, parce qu'ils confisquerent à leur profit tous les biens de ceux

ceux qui étoient sortis du Roïaume. L'EVEILLE' résolut alors de tirer la Princesse de BLANCHEBRUNE de sa prison, & de la conduire à la Cour de FORTESERRE. Il fit un voïage chez son pere, à qui il communiqua ce dessein, & qui en assura la réüssite par une grande quantité de ginguets d'or. Afin que cette Princesse pût sortir du Roïaume d'une maniere convenable à son rang & à son âge, L'EVEILLE' amena avec lui les deux plus âgées de ses sœurs, & le mari de l'une d'elles, qui étoit mariée depuis peu; ils vinrent comme des voïageurs rendre visite au Gouverneur du Château où la Princesse étoit prisonniere. Ils sçavoient que ce Gouverneur étoit très-bien dans l'esprit de GINGUET: ils concluoient de là qu'il étoit ou avare, ou très-désinté-

reſſé, car on aime ceux dont les inclinations ſont ſemblables aux nôtres, ou qui en ont qui les favoriſent. L'un paroît nous autoriſer, l'autre tourne à notre profit. Le Gouverneur étoit avare; l'entrepriſe devenoit ainſi plus facile. En effet, après les ménagemens néceſſaires, le Gouverneur convint qu'on lui donneroit dix mille ginguets en eſpéce, qu'il laiſſeroit échapper la Princeſſe, qu'il feroit courir après de tous côtés, & que ſi elle étoit repriſe, elle ſeroit renfermée, ſans qu'on pût exiger qu'il la rendît, ni qu'il remît rien de la ſomme. Cet homme avoit ſi bien pris ſes meſures ſur toutes les routes, par leſquelles la Princeſſe devoit néceſſairement paſſer, quelque parti qu'elle prît, qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût arrêtée & ramenée dans la priſon. Il ne ſe trompoit

pas, elle auroit été infailliblement reprise, si dès qu'elle fut sortie du Château, se trouvant alors en état de faire usage du don qu'elle avoit reçû de la Fée, elle n'eût souhaité être de l'âge de quatre ans; mais ne paroissant alors qu'un enfant, elle se mit dans une chaise de poste sur les genoux d'une des deux Dames qui y étoient, & que L'EVEILLE' & son beau-frere suivoient à cheval. N'aïant point été ainsi reconnuë de ceux que le Gouverneur avoit postés pour la reprendre, elle gagna heureusement les Terres de FORTESERRE. Ce Roi la reçut avec beaucoup de joïe & de magnificence. Il la mena d'abord chez la Princesse GRACILIE sa fille, à qui il recommanda de lui procurer tous les divertissemens possibles. Il lui donna un appartement magnifique, voisin de ce-

lui de GRACILIE; il nomma des Dames & des Officiers pour la servir, & là, outre les personnes de la Cour de FORTESERRE, BLANCHEBRUNE se vit encore une Cour particuliere composée de tous ceux qui avoient été proscrits par GINGUET. La Princesse, fille unique de FORTESERRE, n'avoit que trois ans moins que la Princesse de BLANCHEBRUNE, qui n'en avoit que dix-neuf. Ce n'étoit pas une beauté; mais des yeux pleins d'esprit, accompagnés de toutes les graces, la rendoient extrêmement aimable; elle avoit tant de douceur dans le caractére, tant d'esprit & de politesse, qu'elle eût pû être laide impunément. Ces deux Princesses se lierent bien-tôt d'une étroite amitié. Cependant FORTESERRE envoïa des Ambassadeurs extraor-

dinaires à GINGUET, pour se plaindre de l'infraction du Traité dans celle de l'Amnistie. GINGUET & ses Ministres les amuserent par des réponses plausibles, mais fausses dans la réalité des choses qu'on alléguoit. Il est certain, que sans la considération que FORTESERRE avoit pour le Prince TITI, il auroit déclaré la Guerre au Roi GINGUET, & que le succès n'en étoit pas douteux. L'avarice de ce dernier l'avoit rendu si méprisable, & ses injustices si odieux, que tous les Peuples se seroient déclarés pour FORTESERRE. GINGUET n'auroit pas eu d'Armées à lui opposer: mais la confiscation des biens des proscrits lui faisoit tant de plaisir, qu'il ne pouvoit se résoudre à les rendre. Il aimoit mieux tout risquer. C'est le propre de l'avarice; pour épargner

peu, on s'expose à perdre beaucoup.

Pendant toutes ces agitations ignorées du Prince TITI, il joüissoit dans son Isle d'une tranquillité charmante. Toujours également amoureux & aimé de sa chere BIBI, tous leurs momens étoient marqués par de nouveaux plaisirs, ou du moins par des plaisirs qu'ils avoient l'art de si bien varier, qu'ils leur paroissoient toujours nouveaux. Tantôt ils se promenoient sur le haut des rochers dont leur Isle étoit bordée, & se donnoient le spectacle de cet mer immense qui les environnoit de toutes parts. Voïez, disoit TITI, cet mer tranquille, c'est l'image de l'état où est mon ame, quand je goûte la douceur d'être auprès de vous. La voïez-vous agitée, c'est l'image du trouble que j'éprouve, quand je suis

dans l'inquiétude de ce que vous faites. Quelquefois considerant dans leur fontaine comment le ciel se représente dans le cristal des eaux : C'est ainsi, disoit BIBI, ou plus parfaitement encore, qu'une ame se pénétre de l'amour de ce qu'elle aime. Et quand ils en considéroient l'onde dont le cours formoit le ruisseau : C'est ainsi disoient-ils, que nous nous aimerons sans cesse, & que notre amour ne s'épuisera jamais. D'autres fois ils alloient admirer ce doux spectacle, que le soleil forme dans un ciel serein, lorsqu'il rend les crépuscules du soir plus beaux que l'aurore ; ou ce spectacle étonnant qu'il donne en se couchant derriere d'épais nuages, dont l'obscurité a quelque chose qui d'abord paroît affreux. On voit des raïons de lumiere s'échapper entre ces nuages, suivre

leurs extrémités qu'ils rendent plus ou moins brillantes, & s'étendre au loin dans une grande partie de l'horison. Les uns s'élevent comme des gerbes de lumiere, d'autres s'alongent comme une flamme immobile, dont l'éclat est relevé par l'obscurité profonde; d'autres se précipitent en colomnes dans les eaux de la mer, qui paroît se joindre avec le ciel. Que ce spectacle est magnifique, s'écrioit TITI! Qu'il est doux de l'admirer tranquille auprès de ce qu'on aime! D'autres fois ils alloient tailler des arbres, ils se faisoient des jardins, donnoient à manger aux petits animaux dont cettte Isle étoit pleine, & qui étoient devenus si familiers, que les oiseaux mêmes suivoient TITI & BIBI dans leurs promenades, & venoient joüer avec eux. Ils s'occupoient à faire des her-

biers, à recüeillir des graines, à observer les insectes. Cela seul auroit pû les occuper agréablement, sans parler des pierres, des coquillages & des cristallisations; car ils examinoient tout. Voïez ce papillon, disoit TITI, il est admirable par la beauté des couleurs dont il brille; c'est le symbole de l'inconstance. On doit mépriser les amans qui lui ressemblent. Vous m'empêcherez, ma chere BIBI, de lui être jamais comparé; mais sans vous j'aurois été papillon. Voïez cette tourterelle, disoit BIBI, c'est le symbole de la fidélité, on dit qu'elle meurt lorsqu'elle perd sa compagne. Je suis tourterelle, mon chere TITI; je serois votre tourterelle, quand vous deviendriez papillon.

D'un autre côté, ABOR & sa femme instruits par des songes fi-

déles de tout ce que faisoient TETI & BIBI, n'avoient d'autre soin que d'aller voir plusieurs fois chaque jour quel changement arrivoit à la Couronne de roses. Enfin, au bout de seize mois ils virent qu'il n'y avoit plus qu'une feüille de rose qui n'étoit pas encore diamant; ce qui leur donna une joïe inexprimable; & en effet, ils apprirent le lendemain que GINGUET étoit mort d'une apopléxie de sang. L'idée de donner quelque chose l'avoit toujours si fort effraïé, qu'il n'avoit point fait de testament. TRIPALLE fut plus surprise qu'affligée. L'espoir de la Régence la consoloit. Elle voulut faire proclamer Roi son fils cadet, & il le fut en effet sous le nom de TRIPTILLON I. Mais il n'y eut qu'elle & quelques vils Courtisans qui osassent le reconnoître. L'Am-

baſſadeur de FORTESERRE protesta en faveur de TITI. Il fut ſuivi de tous ceux qui n'eurent pas la baſſe politique de ſe retirer à la campagne, pour éviter de prendre parti. L'EVEILLÉ n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'il revint hardiment à la Cour veiller aux intérêts de ſon Maître, quoique toujours très-alerte pour n'être point arrêté. Ce qui ſe paſſa pendant un mois que la Fée laiſſa écouler ſans avertir ce Prince que le Trône l'attendoit, fit bien connoître que la politique n'a que des principes de conduite peu sûrs & toujours inquiétans. Enfin, le premier jour de la nouvelle lune, comme TITI & BIBI ſe promenoient dans un jardin qu'ils avoient planté, ils apperçurent au bout d'une allée une grande femme qui venoit à eux, & qu'ils re-

connurent bien-tôt pour la Fée DIAMANTINE. Elle tenoit à sa main trois Couronnes. L'une de cyprès, l'autre de myrthe, & la troisiéme de laurier. En les abordant, elle prit celle de cyprès, qu'elle rompit, & laissa tomber par terre. Cela veut dire que GINGUET n'est plus, dit-elle. Celle-ci, poursuivit-elle, en mettant la couronne de laurier sur la tête de TITI, marque que vous allez être un grand Roi; & celle-là, en le couronnant de myrthe, signifie que l'amour va vous combler enfin de toutes ses faveurs. Vivez, regnez, triomphez de tous vos ennemis; mais songez que la vertu seule doit faire votre gloire & votre bonheur. En disant ces mots, elle les prit par la main, sans donner à TITI le tems de lui répondre que par un soupir; elle le trans-

porta avec BIBI dans la petite maiſon ſi vîte, qu'ils ne ſçurent comment ils y étoient venus. TITI reçut d'ABOR & de ſa femme les premiers hommages dûs à la Roïauté. Il ne pouvoit le recevoir de perſonne qu'il aimât davantage. L'EVEILLÉ, que la Fée fut avertir, vint enſuite; il inſtruiſit TITI de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour, l'informa de ceux qui étoient les plus dévoüés à ſon ſervice, & après avoir reçû les ordres néceſſaires, il alla avertir du retour du Prince les quatre Seigneurs qu'il ſçavoit lui être ſincerement dévoüés. Ces Seigneurs vinrent à la tête d'une nombreuſe Nobleſſe, ſuivie d'une foule prodigieuſe de peuple, trouver leur nouveau Roi qu'ils amenerent dans ſa Capitale, où il fut reçû avec une joïe univerſelle.

Fin du premier Tome.